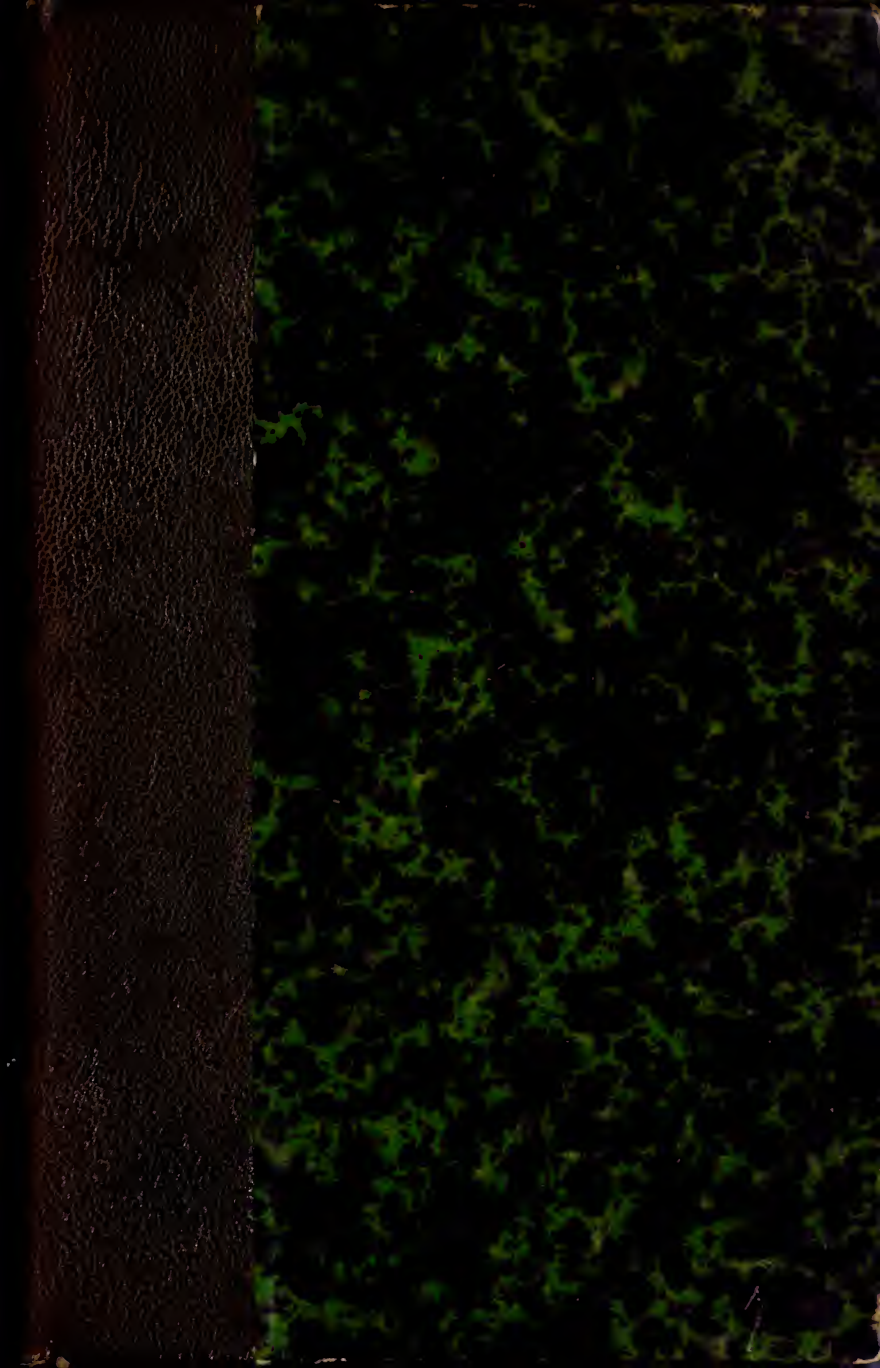
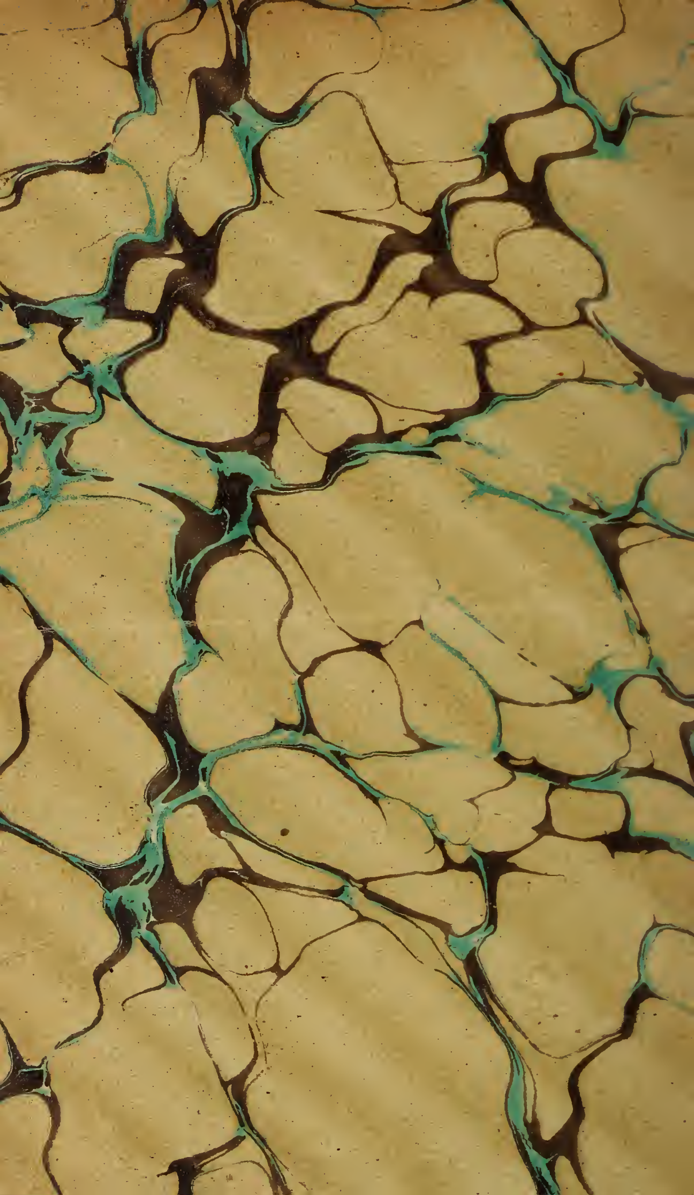






JULES BRETON

MEMBRE DE L'INSTITUT

Delphine Bernard

LA FEMME ET L'ARTISTE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII

Au docteur Paul Richet
hommage affectueux
Jules Breton

Delphine Bernard

LA FEMME ET L'ARTISTE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

ŒUVRES POÉTIQUES. *Les Champs et la Mer. — Jeanne.* 1 volume avec portrait gravé à l'eau-forte. *(Petite Bibliothèque Littéraire.)* . . . . 6 »

LES CHAMPS ET LA MER, poème. 1 volume in-18 jésus (A. Lemerre, éditeur). . . . . 3 »

JEANNE, poème. 1 volume in-18 (Charpentier, éditeur). 3 50

PROSE

LA VIE D'UN ARTISTE. 1 volume in-18 jésus (A. Lemerre, éditeur). 3 50

UN PEINTRE PAYSAN *(Souvenirs et impressions)*. 1 volume in-18 jésus (A. Lemerre, éditeur). . . 3 50

SAVARETTE. 1 volume in-18 jésus (A. Lemerre, éditeur) 3 50

NOS PEINTRES DU SIÈCLE. 1 volume in-18 (Société d'Édition Artistique). 3 50

DELPHINE BERNARD. 1 volume in-18 jésus (A. Lemerre, éditeur). 3 50

JULES BRETON

MEMBRE DE L'INSTITUT

Delphine Bernard

LA FEMME ET L'ARTISTE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII

A la sœur de

Mademoiselle DELPHINE BERNARD,

à Madame LINA LÉVY

je dédie ce livre.

J. B.

Delphine Bernard

I

LA PIETA

Lorsque, en 1847, je copiais au Louvre *la Mise au Tombeau* du Titien, ce tableau se trouvait à une très petite distance du *Débarquement de la Reine* de Rubens dont, entre autres études, Mlle Delphine Bernard dessinait au pastel les principaux personnages.

Je bénis la coïncidence qui nous a conduits ensemble, lorsque nous avions vingt ans, dans ce musée où j'ai eu la joie de la voir tra-

vailler, m'effaçant discrètement pour la contempler, sentant combien eût été vaine toute tentative de m'attirer un regard, tant elle semblait étrangère au monde qui l'entourait. Je bénis cette circonstance et il me serait doux de l'attribuer non au hasard, mais à quelque grâce providentielle en vue du pieux devoir où je me complais aujourd'hui, de retirer des catacombes d'un injuste oubli, une jeune artiste qui semblait née pour la gloire et que la fatalité a tuée, avant son été, longuement et à petits coups, la laissant, la reprenant, comme pour se jouer d'une proie aussi délicate.

Je n'ai donc eu que le seul avantage de la voir, tous les jours, pendant cinq ou six semaines. Je n'ai jamais été personnellement connu d'elle et je n'ai su son nom qu'en 1898, après que son souvenir m'eût inspiré la *Gabrielle* de mon roman *Savarette*.

Et cela a suffi pour la graver profondément dans ma mémoire et je remercie Dieu de m'a-

voir accordé la faveur de respirer dans le rayonnement de cette jeune fille, car l'impression que j'en ai reçue a rejailli sur toute ma vie de peintre.

Il y a eu là une influence secrète dont je n'avais pas conscience alors, et que je ne pourrais oublier sans ingratitude.

J'éprouve aussi une tendre reconnaissance pour les personnes qui m'ont aidé dans cette étude dont le charme ramène à ma vieillesse d'anciens rayons d'une lumière que je croyais perdue.

Les fatalistes pensent que tout avenir est écrit d'avance sur le grand livre du sort. Si cette croyance doit avoir quelque crédit, c'est bien lors qu'il s'agit d'un ange et vous allez voir que la cause première qui me préparait l'occasion de voir et d'observer cette jeune fille, date du jour où un seigneur de Courrières, Jehan de Montmorency, chambellan de Philippe II d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, donna

une *Pieta* à notre église qu'il avait fait bâtir et où, étendu en armure, il continue, sur son mausolée, sa blanche prière de marbre. J'ai parlé de ce tableau gothique dans la *Vie d'un Artiste,* car le souvenir qu'il m'a laissé est un des plus émus de mon enfance.

Quoiqu'elle fût placée très haut dans le chœur, mes regards aigus pénétraient cette Pieta. Elle attendrissait mes rêves naïfs, lorsqu'elle semblait gémir aux sons chevrotants du lutrin campagnard, et trembler au vacillement des cierges et aux remous de l'encens qui montaient jusqu'à elle, si mollement, le long des durs nuages en bois scuplté que traversaient les roides rayons du tabernacle.

J'aimais cette vierge avec ses yeux rougis de larmes, et sa façon douloureuse d'envelopper tendrement, de ses bras maternels, le Christ, si maigre, pesant à peine sur ses genoux, dans la mort qui avait tant aminci son nez, creusé ses yeux caves et bleui ses lèvres entr'ouvertes.

J'en ressentais une impression de sainte terreur. Oui le peintre avait fait preuve d'une grande sensibilité d'âme en créant cet émouvant tableau.

Mais à cela seul ne tenait pas tout le prestige que lui ramena tant de fois ma pensée ; j'y pressentais une profondeur d'art et peut-être... un mystère ignoré... la cause qui me pousserait au Louvre, pour y travailler, autant que le permettent les signes physiognomoniques, à l'étude de l'héroïne qui devait me faire écrire *Savarette*, m'inspirer une partie de *Jeanne* et influencer ma carrière d'artiste.

En 1847, étant revenu à Courrières, toujours novice, mais déjà un peu initié à la peinture par mes premières études, je fus plus que jamais frappé par le profond sentiment de la chère Pieta et je fis observer à M. le curé combien je trouvais fâcheux qu'une œuvre véritablement belle fut placée si loin des regards. On la descendit ; et lorsque je l'eus vue de près, je poussai ce cri : « Quentin Metzys ! »

J'ai vu depuis un autre exemplaire du même tableau à Anvers. Lequel des deux est l'original? Ils sont du même temps et si le nôtre est une copie, elle pourrait bien sortir également des ateliers du peintre-forgeron.

Je ne saurais exprimer aujourd'hui l'enthousiasme où me mit cette trouvaille inattendue. M. le curé, plus sceptique que moi au sujet de l'authenticité du chef-d'œuvre et songeant tout d'abord, en bon pasteur, à l'intérêt pratique de son église qui en somme n'est pas un musée, me fit à brûle-pourpoint cette proposition : « Faites-nous un *Chemin de Croix* et je vous promets de vous faire obtenir ce panneau. » J'étais chauffé à blanc, M. le curé le voyait bien, et j'aurais tout accepté.

Et c'est pourquoi, un mois après, j'étais installé au Louvre devant la *Mise au Tombeau* du maître vénitien, dont la copie devait me fournir la treizième station en commençant ma grande entreprise par la queue.

Telle est la cause, fortuite pour le lecteur et providentielle pour mes préférences secrètes, qui me permet de vous parler d'une jeune fille que la nature avait privilégiée des dons les plus rares, dont la beauté exquise s'exaltait encore aux lueurs d'une âme ardente, généreuse et pure et à la solidité d'un cerveau organisé pour la pensée.

Nous la verrons, hélas! après une aurore éblouissante, arrêtée par la plus opiniâtre des maladies; ne cessant de bénir le monde qui l'entourait de fidèle affection et d'irrésistible admiration, même dans l'isolement auquel la condamnait une cruelle souffrance supportée sans plaintes et alors que toute joie de vivre lui étant enlevée par l'abandon forcé de ses pinceaux et de tout espoir d'amour terrestre, elle se rejetait dans le seul idéal désormais réalisable, la perfection de son être moral.

Si modique que soit l'hommage que je lui rends ici, je serais heureux si je parvenais à la

faire revivre à la sympathie de mes lecteurs, non seulement dans les œuvres trop rares qu'il lui a été donné de produire, si suggestives et remarquables qu'elles soient, que dans l'ardeur de ses projets et dans le stoïque détachement d'une vie qu'elle savait condamnée et dont les dernières années douloureuses ont été consacrées au bonheur des êtres qui l'environnaient.

Il me semble que j'accomplis en ce moment une œuvre pie, un devoir que me réservait la destinée (qu'on me pardonne cet orgueil) afin qu'une parcelle évoquée de son âme ne laisse pas mourir tout entière une créature si admirable de mérite et de modestie. Sa mémoire est restée l'objet d'un culte pour les membres de sa famille qui l'ont connue : une sœur, Mme Lévy ; un neveu, Henry Lévy, l'un de nos meilleurs peintres d'histoire que tous connaissent et dont les artistes admirent de très belles fresques au Panthéon ; enfin, cinq nièces, Mme Rodrigues et Mme Coblentz, sœurs

du dernier, filles de Mme Henriette Bernard; Mme Valentine Bernard et les filles de Pauline Bernard: Mme Deutz et Mme Hayem. La dernière est l'épouse de M. Ch. Hayem, l'amateur distingué qui a donné au Luxembourg ses meilleurs Gustave Moreau. Il sera beaucoup question ici de Pauline, femme de l'éminent professeur, membre de l'Institut, Adolphe Franck. Cette dame d'une grande intelligence et d'un cœur d'or, a laissé une correspondance qui a été recueillie et imprimée pour la famille et les amis. Ces lettres sont de la plus haute portée morale et d'une grande éloquence. Le lecteur appréciera leur mérite aux citations que nous en ferons concernant Delphine; nous voudrions les donner toutes, tant, à leur lecture, elles nous ont édifié et charmé par leur naturel pathétique, leur magnanimité, leur tendresse et leurs étincelles d'esprit et d'humeur. De plus, notre confrère de l'Institut, Émile Michel, le savant peintre historien qui a pénétré

si intimement le caractère des peintres hollandais et flamands, notamment dans ses très beaux livres sur Rembrandt, Rubens et les paysagistes, a bien voulu nous donner de précieux renseignements qui ouvrent des horizons inattendus et familiers sur cette jeune fille qu'il a connue à Metz à son aurore et dont le souvenir, plein d'une chaleureuse admiration, l'attendrit encore. On voit que nous avons trouvé des collaborateurs distingués dans cet admirable milieu où nous rencontrerons aussi, familièrement, Alfred de Vigny, Ratisbonne, Jules Simon, Pierre Véron et Cherbuliez.

II

AU LOUVRE

Certes, aujourd'hui le Louvre est plus magnifique et mieux éclairé. De vastes salles ont été ouvertes, d'autres plus ingénieusement et plus richement ornées; mais ce n'est pas sans un certain regret qu'en rêve nous revoyons cette longue, longue galerie aux ors et aux tableaux brunis par l'incurie et les chaudes patines du temps, cette galerie fuyant, fuyant dans une brume vénérable, appuyant la voûte de sa dernière travée, réduite par la profonde perspec-

tive, à l'exiguité d'un fer à cheval, contre le mur du Pavillon de Flore avec lequel elle communiquait, par une porte mystérieuse et réservée, disait-on, aux seules visites bourgeoises du roi Louis-Philippe.

Le musée de cette époque naïve, à côté du faste et de la profusion modernes, m'apparaît sombre et auguste dans son luxe parcimonieux et, de loin, prend, dans le souvenir, l'aspect d'une sorte d'indigence qu'accentuait encore la splendeur des gardiens à la livrée rouge, aussi beaux que des suisses de cathédrale et dont la solennité rappelait aux visiteurs toute la majesté de ces grands maîtres présentés au public avec si peu d'apparat. Je me demande si ces maîtres, eux-mêmes, ne préféreraient pas cette simplicité qui leur va si bien ; car ils ne m'émeuvent jamais si profondément que lorsque le hasard me fait rencontrer un de leurs chefs-d'œuvre environné d'un peu de misère relative ; tel ce Rubens si dramatique sur la nudité aus-

tère d'une muraille de Notre-Dame de Saint-Omer.

L'école italienne, en ce temps-là, finissait vers le milieu de la grande galerie où les flamands commençaient. La *Mise au Tombeau* du Titien se trouvait de cette façon, je l'ai dit, assez voisine du *Débarquement de la Reine* Marie de Médicis du maître d'Anvers.

Après avoir jeté un regard d'ensemble sur la toile redoutable que j'allais copier, puis examiné mon entourage, il est probable que j'avais vu distraitement le chevalet muni de deux ou trois marches où une jeune fille dessinait un important pastel d'après le groupe des sirènes et des tritons qui composent le bas du Rubens que nous venons de citer.

Il m'est impossible d'être précis sur ces détails à la distance de cinquante-quatre ans. Mais ce qui est resté imprimé dans ma tête à ne pouvoir s'effacer, c'est l'instant où, pendant mon premier repos, j'aurai cédé à la curiosité

d'aller voir de plus près cette personne à son travail.

Je ne puis mieux faire ici que de reproduire la page de mon roman où, sous le personnage de Jean Gérard, je ne fais que raconter mon émotion de cette première entrevue :

« Les yeux du jeune homme erraient au hasard vers le fond de la galerie, lorsqu'ils furent attirés, à quinze pas environ, par la persistante immobilité d'un groupe assez nombreux qui stationnait devant les sirènes de Rubens, comme fasciné par leur chant insidieux. Elles sont en effet si vivantes qu'on a peine à les croire muettes. Il s'en approche et bientôt comprend le charme qui, autour du chevalet auquel il n'avait d'abord donné qu'une vague attention, retient ces gens cloués sur place.

« Et comme eux, il s'arrêta émerveillé. C'était bien simple pourtant : une jeune fille, debout sur une marche mobile, transposait en un pastel les enchanteresses de la mer.

« Modeste, en robe grise, calme d'attitude, elle travaillait. Et son bras frêle n'était que souplesse et énergie : c'était de la flamme qui sortait de ses doigts.

« Tout ce qu'il est possible de rendre de la beauté du maître, resplendissait sur le dessin avec je ne sais quelle fraîcheur qui en rajeunissait l'expression.

« Immatérielle, prête à s'envoler tant elle semblait légère, insoucieuse des indiscrets hommages qui se pressaient vers elle, toute au feu de l'inspiration, elle ne paraissait vivre que pour son art.

« Et sa petite main de magicienne revenait frôler la boîte, changeant de crayon, courait, glissait, appuyait, écrasait et étendait de son index fluet et rose le précieux morceau de pastel sous lequel s'épanouissait une rapide éclosion de vie.

« Jean apercevait à peine le bout du nez et l'inflexion de la joue lorsquelle relevait déli-

cieusement la tête pour jeter aux charmeuses un regard interrogateur qui devait les charmer. Le geste, par instant, découvrait son cou entre le flot de cheveux noirs et ruisselants où le ciel qui, par la fenêtre, affluant vers elle, glissait des lueurs de ce riche et sombre azur que le paysan a vues aux libellules de la rivière vibrantes sur les arcs-en-ciel du moulin paternel.

« Il s'en dégageait je ne sais quel nimbe invisible aux autres peut-être, où Jean reconnut qu'il tressaillait en présence de l'Idéal dans la Vérité. Et s'avançant, en extase, il découvrit un profil exquis... plus beau, mais de la même famille que celui qu'il aimait tant à contempler sur la fresque du grand palier, et dans le profond silence de son cœur en prière, il murmura : « Botticella ! »

« Mais elle ferma sa boîte; cinq heures venaient de sonner.

« Jean restait là, immobile de songe, lorsqu'il se sentit poussé par le gardien impatient

de sa liberté si bien gagnée : « On ferme ! on « ferme ! »

« Le jeune homme suivit machinalement la foule, le regard en arrière... et d'un pas qui ne pesait rien sur la terre, elle glissa près de lui, l'œil baissé, la face indifférente. »

. . . .

Telle fut la nature de mon impression. Mais comme la description qu'on vient de lire convient mieux à la liberté du roman qu'à la nécessaire exactitude d'une étude serrant de près la vérité, je dois préciser davantage.

En quoi la beauté de Mlle Delphine Bernard m'apparut-elle si souveraine et si insubstantielle à la fois ?... Était-elle beaucoup plus savoureuse que celle de tant de femmes si charmantes qu'offrent les rues de Paris où afflue toute la beauté du monde ? Non, mais elle charmait d'une autre façon. Et puis, dans le Louvre, parmi les chefs-d'œuvre du sentiment et de la

pensée, comme merveilleusement elle apparaissait dans son vrai cadre, surtout lorsqu'elle traversait, avant d'arriver à Rubens, la travée où, près des Primitifs, s'ouvre la Renaissance italienne.

Sans doute, j'étais comme Jean, dans *Savarette,* trop inexpert pour me rendre compte de cette impression où, dans ma première jeunesse, je n'éprouvais pour la forme de cette fille accomplie que l'éveil d'une chaleur rayonnante et mystique, absolument dégagée des sens. Cette jeune fille me captivait par une sorte d'attraction sacrée pareille à celle des chefs-d'œuvre des maîtres. Je trouvais en toute sa personne, la réalisation vivante, parfaite et pure d'un idéal souvent cherché par un art dont j'adorais les tendances, même dans des spécimens incomplets, plutôt sentis que rendus ; je veux parler de cet art de transition qui, encore près des sources vives et pourtant déjà sorti des tâtonnements de l'enfance, devrait, tout en

arrivant à la lumière d'un savoir plus sûr, garder encore la candeur première.

Ne croirait-on pas naturel qu'il fût le plus exquis de tous, cet art adolescent, entrant, ingénu et fort, dans la jeunesse triomphante? Et pourtant rien n'est plus rare qu'un vrai chef-d'œuvre de cette transition.

C'est que toute science qui n'a pas creusé à fond la vérité a pour premier effet de perdre sa naïveté. Elle y reviendra; mais dans de nouveaux horizons, modifiée de caractère, ayant perdu pour toujours l'adorable inconscience des Primitifs. Ah! si Raphaël n'avait pas si vite subi l'influence de Michel-Ange!

Une impression si profonde et si désintéressée des préoccupations terrestres ne pouvait m'être suggérée que par la femme qui se trouverait être le modèle accompli et jusqu'alors toujours cherché en vain, de l'art de mes préférences.

Delphine a été de tous les chefs-d'œuvre

celui qui m'a le plus influencé, parce que sa beauté m'est apparue comme le spécimen exemplaire et vivant, non réalisé par les peintres, de cet art de transition.

Le ravissant portrait qu'elle a fait d'elle-même, vers sa vingtième année, malgré son expression si attachante, ne peut non plus, faute d'expérience, rendre toute la souveraineté de son charme que d'ailleurs, dans sa modestie, elle devait ignorer. Si je l'ai appelée Botticella, c'est que Botticelli était, de cette transition, l'artiste qui me touchait le plus. Elle me rappelait, comme expression, le sentiment de sa grâce angélique, nullement ses affectations maniérées.

Ses attitudes étaient à la fois plus souples et plus simples. Une séraphique maigreur, par des saillies délicieuses, une sorte de roideur pubère donnaient un prix indicible aux courbes de sa naissante opulence de fleur splendide. L'ange en elle purifiait la femme en lui laissant tout

son prestige terrestre ; les vêtements qui enveloppaient ce corps idéal, par la rondeur du corsage, disaient l'amour du foyer familial et par les plis droits et aériens de la robe, semblaient aspirer au ciel. A la délicate et ferme protubérance des omoplates, l'idée venait naturellement d'attacher des ailes. C'est ce que je fis sur un croquis de son portrait en chérubin que, tremblant comme un criminel, j'avais un jour, pendant qu'elle était momentanément absente, glissé dans sa boîte. Car l'anecdote du roman est vraie.

Cet ensemble de jeune fille d'un ascétisme merveilleusement associé à l'épanouissement d'une sorte d'allégresse physique, réalisait une création très supérieure à celles de Botticelli.

Depuis, avec plus de fraîcheur et de vie chez Delphine, j'ai plutôt retrouvé cet idéal dans le tableau d'Esther devant Assuérus, de Philippino Lippi, qu'on voit à Chantilly.

C'étaient les mêmes contours aux angles

délicieusement arrondis, la même noblesse tranquille, les mêmes inflexions si fermes et si douces, la même souplesse élégante et austère; la même clarté céleste du front tombant presque droit sur le nez d'une courbe insensible, à peine relevé vers le bout et dont la racine divisait le même arc des sourcils plus foncés à leur base et allant se perdre dans les tempes; les mêmes yeux noirs, tendres et éclatants, triomphalement enchâssés sous leur voûte d'ivoire, la même bouche, petite et charnue, la lèvre supérieure un peu proéminente; la même pureté de l'ovale que terminait l'imperceptible fossette du délicat menton. Son épiderme avait la netteté du marbre dans sa matité légèrement et uniformément ambrée, où, à la fuite des pommettes et aux côtés du sillon médian, sur les lèvres roses, frissonnait un soupçon d'azur, je ne sais quel velouté de pêche.

Elle ne portait aucun bijou et, sur sa simple robe de toile écrue, splendidement flottait, d'un

noir d'hirondelle aux reflets bleus, battant son cou haut et rond, sa chevelure librement ondulante coupée au niveau des épaules : coiffure de Raphaël.

Tout le monde a remarqué chez les personnes d'un même type, ne se seraient-elles jamais vues, une tendance à s'habiller de même ; et véritablement ici, chez tous les deux, cette coiffure s'imposait par la convenance d'une pareille harmonie : car Delphine Bernard ressemblait au Sanzio.

Je possède dans mon atelier la photographie du portrait fait par elle-même à l'époque qui nous occupe. Bien des gens, en l'admirant, s'écrient :

« On dirait la sœur de Raphaël ! »

. . . .

Voulez-vous avoir une idée du moral contenu dans ce corps merveilleux, écoutez ce qu'en écrivait sa sœur aînée, Pauline Bernard, à son fiancé, M. Franck :

« Vous m'avez réjouie en me faisant part de tout ce que vous pensez de ma sœur Delphine. Dites-moi, lorsque vous en aurez le temps, votre plan sur elle ; c'est pour moi l'objet d'un puissant intérêt. Comment donc expliquer certaines affinités mystérieuses des âmes? J'ai peu vécu avec cette enfant, je lui ai trouvé bien des défauts (elle avait douze ans), et je parle d'elle avec plus d'émotion que de toutes mes autres sœurs ; il me semble que voilà ce qu'on doit ressentir pour son enfant, *pour la chair de sa chair, pour les os de ses os*. Je sais qu'elle m'aime bien tendrement aussi ; elle a en moi une confiance sans bornes et dernièrement, à ma demande, elle m'a envoyé sa confession où j'ai pu admirer une bien grande franchise, un grand désir du bien à côté de toutes les tentations du mal qui assiègent notre débile nature.

« Encore une fois, la conscience m'a paru une révélation sublime quand je l'entendais revêtir

le naïf langage de cette noble enfant ; que d'ardeur, que d'amour pour la vertu ! Quel sentiment inné du Beau ! Quel mépris de toute bassesse ! Mais aussi que d'efforts avant de vaincre un caractère passionné, disposé à bien des écarts que la raison ne fait pas toujours éviter. L'histoire de cette chère fille est celle de beaucoup de mortels, tant que la poursuite des intérêts matériels ne leur a pas fait abandonner, comme de peu de valeur, leur perfectionnement moral ; et cependant rarement cette histoire ne m'avait inspiré une compassion plus profonde ; c'est bien là cette nature originellement dégradée, tombée, dont parlent les chrétiens ; mais qui a le souvenir du ciel et qui y aspire encore après sa chute ; ou plutôt c'est notre double nature, dont l'une tend sans cesse à dominer l'autre et dont la parfaite conciliation serait le chef-d'œuvre de la parfaite sagesse. »

. . . .

— Nous verrons que Delphine arrivait à cette

parfaite conciliation lorsque l'esprit jaloux, qui ne veut pas de perfection ici-bas, l'a frappée...

Et dans une autre lettre datée aussi de 1837 : « Ma sœur Flore est celle qui m'a le plus frappée par son prodigieux développement physique, et ma sœur Delphine par le développement non moins prodigieux de sa brillante intelligence ; c'est une étonnante enfant et je ne conçois pas que l'on s'obstine à lui donner de grands rapports avec moi. Car, bien que nous ayons toutes deux (comme on dit) la bosse de la saillie, j'étais, à son âge, une enfant triste, rêveuse et timide, tandis qu'elle a une vivacité d'expression jointe à une rectitude de jugement qui me tiennent dans une surprise continuelle ; mais combien, avec de tels moyens, une haute et religieuse direction lui est nécessaire ! Cette enfant a quelquefois dans le geste, dans la parole, dans le regard, quelque chose de passionné qui m'épouvante pour elle !

« Je vous annonce que vous êtes toujours

son bien-aimé, le mari de son choix, et quoiqu'elle ait encore trois ou quatre prédilections, celle que vous lui inspirez n'en est pas moins la plus tendre et la plus profonde. Je commence à croire qu'il y a réellement des ressemblances entre Delphine et moi, seulement, en toute chose, elle a commencé plus tôt, elle ira donc plus loin soit en bien, soit en mal...

« PAULINE. »

Voilà ce que cette femme supérieure dit d'une fille de douze ans. Comme on voit que tout cela est loin de la banalité! Quelle source de puissance que les défauts même de cette enfant! Quel éclat de vie! Avec quelle verdeur ce jeune lys aspire à se dresser sur sa généreuse tige!...

III

A METZ

Lettre d'Émile Michel, membre de l'Institut.

« Vous me demandez, mon cher ami, quelques lignes sur une jeune artiste prématurément enlevée, Mlle Delphine Bernard, que j'ai connue à Metz de 1852 à 1854.

« Elle a été élève de mon propre maître, M. Maréchal, et faisait partie d'un groupe de jeunes femmes ou de jeunes filles qui profes-

saient un véritable culte pour le rénovateur du pastel, et suivaient, avec une docilité respectueuse, ses enseignements. Entre toutes, Mlle Delphine Bernard se distinguait par une culture plus affinée et un sens plus personnel. Très intelligente et très gracieuse avec ses traits réguliers, ses yeux très brillants et sa belle chevelure noire et rebelle, elle avait une simplicité charmante. On sentait, en l'approchant, la distinction de sa nature et celle du milieu où elle vivait.

« Sa sœur, Mme Franck, mariée à un professeur, membre de l'Institut, également mon compatriote, était une femme supérieure, aimant les lettres et les arts, jugeant les productions de son temps avec un goût sûr et délicat.

« Mlle Bernard, vivant en province, se maintenait sans effort à un niveau très élevé.

« Elle aimait profondément la nature et la regardait avec des yeux d'artiste et un sentiment très pénétrant de ses formes et de ses har-

monies. Les paysans l'attiraient et à cette époque ils n'étaient pas encore à la mode. J'ai d'elle deux études au pastel d'une sincérité et d'une poésie délicieuses : une paysanne avec sa cornette lorraine, son fichu rouge jeté sur sa chemise et qui, la faucille à la main, tient la gerbe de blé mûr qu'elle vient de couper ; d'une franchise d'aspect et de tonalité parfaite. L'autre représente, par une après-midi d'automne, une vieille femme avec sa fille, une pauvre idiote, assises devant leur porte et ravaudant des bas. Le paysage est emprunté à nos côtes messines et tout montre la mélancolie d'un labeur toujours pareil dans une vie misérable.

« Aucune affectation, une impression un peu triste, bien rendue dans une gamme volontairement calmée, mais vraie et, en ce moment, très significative par le sens du plein air et de la justesse des rapports.

« Il y avait plaisir de causer de son art avec Mlle Bernard ; elle le faisait avec une modestie

et un désir de s'instruire constants, sans l'ombre d'une coquetterie.

« Dans notre petit cercle, dont l'excellente famille des Faivre était le lien, on se réunissait très souvent ; la musique, les lectures choisies, les charades souvent bouffonnes et, en hiver, les représentations des comédies de Molière, le *Bourgeois Gentilhomme*, le *Malade Imaginaire*, animaient ces simples réunions, dont une tasse de thé, un verre d'eau sucrée et, le dimanche, une classique brioche faisaient tous les frais.

« La plupart d'entre nous pratiquaient les arts, tous les aimaient ; on se soutenait, on se conseillait, on s'encourageait mutuellement et sans trop s'inquiéter de ce qui se passait dans d'autres sociétés, on s'amusait avec entrain, on disait de grosses bêtises et, au printemps ou à l'automne, la bande joyeuse allait s'abattre en de joyeux pique-niques, dans quelque village des environs de Metz, au bord de la Moselle, à Gony, à Ancy, ou dans ces jolis nids de vergers

répandus le long des pentes du mont Saint-Quentin, à Flappeville, à Cholet, à Saint-Germain, à Vignerelles, où plusieurs d'entre nous possédaient de modestes campagnes. Quels heureux jours et quelles bonnes et sûres amitiés! A plus de cinquante ans d'intervalle, je n'y puis penser sans reconnaissance pour tant de braves gens aujourd'hui disparus presque tous; sans tristesse aussi, en songeant que tous ces jolis coins sont aujourd'hui aux mains des Allemands, envahis, détruits par les usines, les chemins de fer stratégiques ou des forts, sans que le souvenir y trouve à se poser. Voilà, mon cher ami, tout ce que je me rappelle de ce passé aimable et de cette jeune fille enlevée en pleine fleur de jeunesse, alors que son talent acquis semblait la réserver à des succès prochains. C'est bien peu de chose, vous le voyez, mais ce peu j'ai voulu vous l'envoyer puisque vous me l'avez demandé, et parce que vous avez raison de faire revivre le souvenir touchant de la

jeune fille et de l'artiste que tous aimaient dans notre petit monde. . . . .

. . . .

« ÉMILE MICHEL,

« *de l'Institut.* »

Je n'ai rien à ajouter à cette lettre si suggestive. Personne ne pourrait, avec plus de compétence, confirmer mes éloges de cette jeune fille que l'enthousiasme d'un souvenir lointain ne me fait pas exagérer; qui, vivant en province, au moment où le paysan non encore pris au sérieux, n'offrait à la peinture que des images si incomplètes au point de vue du caractère; devinant l'âpre beauté des rustres qu'elle aimait, exprimait « avec une franchise d'aspect et une tonalité parfaite, sans aucune affectation, avec le sens pénétrant des harmonies et du plein air, la monotonie d'un labeur toujours pareil, dans une vie misérable ». Était-ce dans

ce genre rustique qu'elle exposait au salon de 1848 où, si j'en crois ce passage d'une lettre de Pauline à M. Franck, elle a dû figurer : « Je ferai mieux de vous entretenir de ma petite famille, sur laquelle j'ai plutôt droit de dire mon avis; en première ligne, je mettrai ma sœur Delphine, dont les travaux ont paru vous intéresser; je crois que cette année a encore été marquée par de sensibles progrès et que le commerce des grands maîtres, de Rubens, surtout, qu'elle a longuement étudiés au Louvre, a donné à son talent un éclat qui lui manquait jusqu'alors. Malheureusement, elle n'exposera que peu de chose; deux grandes études sur lesquelles elle comptait n'ont pu être terminées...

« PAULINE. »

8 mars 1848.

J'arrive au charmant tableau que Émile Michel nous fait de cette vie intellectuelle de Metz

à laquelle il a été mêlé. Quelle abondance de cœur! quelle gaîté débordante et bonne! Oh! la cordiale époque où la fraternité décuplait le plaisir! Vous la voyez cette « bande joyeuse » s'abattant comme une éperdue volée d'oiseaux pillards et chanteurs, entre les clôtures d'aubépine, entraînée par la saine effervescence de toutes les sèves ambiantes, pour des « pique-niques » où s'exhalait « en grosses bêtises » ce qu'il y a de meilleur pour les âme droites, après le devoir accompli : la jouissance du repos bien gagné. Tout ce que le travail, les pensées graves, la lutte quotidienne, les ascensions fiévreuses vers l'idéal avaient refoulé de frivolité au fond des cœurs, s'éparpillait dans l'air sonore, sous le franc azur et, si folle qu'en fût l'expression, lorsqu'elle tombait des bouches de ces jeunes filles, elle éclatait transformée en étincelantes perles de gaîté. O souffle de la jeunesse se réconfortant au souffle embaumé de la libre nature! Et qui était la plus folle parmi ces

folles? Qui voyez-vous la première à entraîner toute cette joie en délire; à gazouiller ces grosses bêtises tout aussi insoucieuses de bon sens, mais tout aussi pétillantes de soleil que les chants d'oiseaux? C'était elle! C'était celle « qui entre toutes se distinguait par une culture plus affinée et par un sens plus personnel » et aussi la plus belle, la plus sage et la plus endiablée de sensitif et génial instinct.

C'est ici que l'azur irise à foison ces cheveux noir d'hirondelle. Leurs boucles que l'inspiration, au Louvre, semblait soulever dans l'enthousiasme sacré, ici, sous l'ivresse de vivre, au vent de sa course, flottent et battent ses épaules palpitantes. Et cette robe de lin austère et droite là-bas, comme elle se soulève, vole, se gonfle et s'arrondit en plis emmêlés comme sous les coups d'ailes des anges de Botticelli : et ce visage qui, silencieusement vibrait devant le maître d'Anvers, combien, ici, lumineux, ardent au soleil, ivre de l'arome des foins, il se

renverse en arrière, dans l'irradiation de ses prunelles de vierge bacchante à la bouche pourprée, aux dents éclatantes.

Telle devait être cette fille si bien douée, lorsque, dans ses récréations printanières, elle dépensait le trop-plein de cette âme passionnée qui « émerveillait et épouvantait » sa grande sœur.

L'automne en ses adorables journées diaprées d'incarnat, devait amener d'autres sensations plus graves, plus mélancoliques, plus pénétrées de la pensive opulence des couchants vermeils.

On charmait les sombres heures de l'hiver par « la musique, les lectures choisies et les charades souvent bouffonnes ». On s'enivrait de Chénier, de La Fontaine, de Victor Hugo, de Lamartine et de Weber, de Mozart, de Beethowen ; puis on donnait des représentations de Molière. Vous devinez sous quelles délicieuses Dorine, Nicole ou Toinette, Delphine jetait la verte répartie à la noble dame que devait jouer

cette très sérieuse amie dont elle va nous parler dans sa première lettre qu'on va lire, Mlle Paigné.

Heureux Michel! toi qui as vu s'épanouir dans toute sa beauté de vivre, cette exquise vierge fleurie de toutes les espérances, artiste inspirée, ravissante entre les ravissantes, alors que personne ne soupçonnait qu'elle fût déjà guettée par le destin jaloux!...

IV

LES AMIES

A Madame Rosalie G..., à la Chaux-de-Fonds (Suisse).

Paris, 28 octobre (l'année n'est pas indiquée).

« J'ai fait aujourd'hui, chère Rosie, mes adieux à une amie de Metz, Mlle Paigné, une des personnes à qui j'ai peut-être le plus d'obligation d'amitié, une des meilleures personnes que je connaisse et, cependant, j'ai plus d'un remords à son endroit. Son amitié n'est pas aussi indulgente que la tienne; elle ne me voit pas en bien comme toi, mais en vrai, et souvent

sa sincérité, accompagnée pourtant de preuves de bonté, m'a mise de mauvaise humeur. Je lui en voulais d'autant plus que je trouvais qu'elle touchait plus juste sur mes travers et mes faiblesses. De loin, séparées comme nous l'avons été depuis plusieurs années, au lieu d'oublier les petites choses pour ne me souvenir que des grandes qui sont les bonnes, les vraies, je me suis laissée aigrir contre cette excellente personne et, si les intentions comptaient pour des faits, ainsi que je le crains, j'aurais sur la conscience plus d'une impertinente réponse qui, heureusement, n'a pas été entendue; car elle aurait blessé une vraie amie qui vaut mille fois mieux que moi. Il est vrai que l'aplomb et la présence d'esprit m'auraient manqué pour ces réjouissantes méchancetés. Je suis restée aussi touchée de la bonté, de l'affection de cette amie que fâchée contre moi qui étais au-dessous d'elle et qui, même revenue de mes mauvaises pensées, n'ai pas cherché à la voir et à l'amuser.

Décidément, je manque d'initiative, voilà pourquoi je n'arrive à rien pour personne ; et décidément aussi je t'ennuie avec mes confessions et tu vas me prier de choisir un autre confesseur. »

— Si la touchante façon dont s'accuse cette adorable pécheresse imaginaire ne vous attendrissait pas tout d'abord en sa faveur, ne croiriez-vous pas avoir affaire ici à une frivole susceptibilité et à un blâmable égoïsme ? La fin de cette lettre commencera à vous dévoiler la noble fille. Continuons.

« Elle m'a apporté avec elle, un peu de la vie de Metz, un peu de courage... »

— Oh ! cette vie de Metz, nous venons de la voir si ardemment travailleuse, joyeuse et féconde. Que s'est-il donc passé depuis ? Et lorsque nous aurons bien compris que cette jeune fille ne se plaint jamais, nous saurons tout ce que renferme d'amers regrets cette simple phrase : « Un peu de courage ! » Pauvre enfant ! Quelle bravoure dans ce premier et involontaire sou-

pir!... si discret qu'il en est presque muet, qu'elle n'explique pas et qui, nous le devinons, s'échappe d'une profonde plaie... Pressentirais-tu que ton idéal ne sera plus de ce monde? « Un peu de courage!... » quand tout te sourit encore! Hélas! si brillante que soit la fleur, le ver y est! Tu le sens, tu le sais! Et si Mlle Paigné n'a pas eu de toi tout ce qu'elle méritait, c'est parce qu'elle t'apportait le désespoir dans le vivant souvenir de cette vie de Metz! Ta source vitale est contaminée, ta source morale au contraire va se purifier au philtre de la souffrance! Et voici que déjà tu t'exaltes en scrupules de charité! Tu crains tout de tes faiblesses, tendre blessée! Mais tu seras inébranlable dans ta résolution de toujours marcher droite et souriante; car tu t'appliqueras de plus en plus à la garde du bonheur des tiens. Tu n'y failliras pas!

— « Un peu de courage!... Mais elle ne s'y prend pas d'une aussi douce façon que toi, ma

Rosie; elle me montre combien je m'écarte de la ligne du bien dont je devrais me rapprocher et en même temps elle sait m'aider à y rentrer.

« Toi, ma chère Rosie, tu me fais souvent croire que je vaux mieux que je ne le sais. Tu exaltes le peu de bonnes facultés que je possède en me les montrant capables d'aller au delà. Je ne te dirai pas que tu me donnes de la conviction; mais je puis du moins, en te lisant, me dire : « Eh bien! tant mieux si elle me voit ainsi; tâchons de ne pas trop la tromper », d'autant que me voilà avec une rivale à la Chaux-de-Fonds. Mais je ne suis pas d'une nature très jalouse et je t'assure que j'ai bien plus de sécurité, te sachant maintenant en relations avec un être intelligent et pour qui tu te sens de la sympathie. Je sais que tu as tout cela à la Chaux-de-Fonds, dans ta famille; mais il faut quelqu'un qui sorte du cercle habituel d'idées et de conversations de la famille. Si elle est un peu enthousiaste et exaltée, tant mieux, c'est plus

vivant, et si tu es obligée de prendre le parti de la raison devant elle, cela te fera du bien... »

— Cette lettre est adressée à Mme Rosalie X... mariée à la Chaux-de-Fonds, en Suisse; la personne qu'après sa famille, Delphine aime le plus tendrement, l'amie de son choix et qui allumera encore un vrai rayon de soleil dans son âme désabusée; un rayon qui la fera reverdir d'une pâle gaîté, alors que la vraie joie en sera à jamais bannie :

« Il faut à présent que je me hâte de t'écrire, ma chère Rosie, car voilà les empêchements de premier ordre qui arrivent. Florentine (une de ses sœurs mariée à Vienne, que par instants elle appelle aussi Flore) et son mari, vont être ici dans quelques jours et alors je ne m'appartiendrai plus. J'aurais voulu utiliser, pour mon travail et les préparatifs, le peu de temps qui nous sépare de leur arrivée; mais il y a ici beaucoup de personnes de Metz qui ont tous des droits à disposer de moi. »

— La voyez-vous en pleine activité de prévoyance, s'y donnant tout entière, cette personne déjà malade, et qui s'accuse de manquer d'initiative et de dévouement ! Et plus loin :

« Avant de revenir au positif, il faut que je te dise comme j'ai eu une grande émotion et une grande jouissance, ces jours-ci, dans une église où j'étais allée entendre jouer de l'orgue par un grand artiste. J'aurais voulu t'écrire tout de suite pour t'en parler avec toute mon impression. J'ai pensé à toi dans l'église, j'ai pensé à tout ce qui est bien et beau, et, si j'assistais souvent à des cérémonies aussi émouvantes, je me convertirais, non pas à la religion chrétienne, n'aie pas peur de cela, j'en imagine une autre plus belle, quoique moins propre aux faibles ; je me convertirais au Bien et au renoncement de toutes les misères qui y font obstacle. Vois-tu, ma chère Rosie, Paris a sa vie et sa beauté qu'on peut aimer ; mais on y vit trop dans le tourbillon, on est trop distrait des

grandes choses par les petites : on s'y oublie soi-même. »

« Décidément, j'écris ce soir avec un mal de tête qui doit me rendre endormante. Car je me produis cet effet à moi-même. » — (C'est toujours sur ce ton qu'elle parle de ses maux.)

« C'est le jour, par ce joli temps, que j'aimerais causer avec toi. Avez-vous aussi de délicieuses journées d'automne. Je le souhaite vivement, puisque le soleil a sur toi une grande influence. Rien que les reflets de soleil et d'ombre sur le mur vis-à-vis de mon atelier me paraissent d'une beauté particulière et j'essayerais volontiers de les peindre. Comme ce doit être autrement beau parmi les arbres et les lointains. Aussi j'ai de grandes envies de sortir ; je me dis que rester enfermée est un crime quand il fait si beau dehors ; et puis je fais l'épreuve de ce que tu me disais : qu'un peu de changement, de distraction, de plaisir, rafraîchirait mon être. Je crois que tu ne t'es pas

trompée et que je n'ai jamais eu de meilleur conseiller que toi. Il me rendrait parfois bien fière, ce conseiller, si je ne sentais qu'il me voit sous mon meilleur aspect et que son amitié l'aveugle. Cependant, appliquons-nous un peu à nous-mêmes mes opinions générales : je crois que l'amitié n'aveugle pas, mais qu'elle fait deviner et voir ce qui échappe aux autres ; enfin, qu'il faut aimer pour comprendre. . . . .

« Delphine Bernard. »

D'où vient le charme de cette lettre si simple? D'abord de sa sincérité et de sa bonne foi ; le style en est clair et cependant je ne sais quel mystère s'en dégage. Comme elle est poignante de la douleur secrète qu'elle veut cacher ! L'émotion s'en échappe plus pénétrante par toute la compression qui a voulu la retenir.

La plume de Delphine, comme la main qui la conduit, ne se pare d'aucun bijou. Elle n'en a pas besoin. Car, malgré la familiarité épisto-

laire qu'elle a toujours le bon goût de garder, elle reste ferme dans son charmant et discret abandon. Il s'en exhale un parfum délicat. C'est celui de l'ineffable tendresse qu'elle fait sentir et qu'elle ne dit pas... Jamais de littérature d'intention; c'est un souffle trop cordial pour ne pas éviter la recherche; c'est une émanation d'âme.

Delphine exagère ses torts dans son humilité d'aspirante à l'idéale perfection. Elle vous dit de ces riens qui, lorsqu'on les pénètre, laissent entrevoir tous les dévouements. Ce n'est que pour elle-même qu'elle n'est pas charitable. Plus vous la suivrez, plus vous serez convaincu de cette vertu.

Elle se décourage... et son découragement ne cessera de lutter contre l'impuissance des organes malades où se briseront ses efforts.

Des jours de défaillance, au moment de l'exécution, suivront les beaux jours de création mentale si pleins de transports d'espérance.

Des éclaircies lui ramèneront encore les heures de fécondité puissante, mais le plus souvent ses forces éphémères ressembleront à ces regains de faux printemps qui verdissent si tendrement de pâles rameaux aux arbres brûlés par un souffle mortel.

Encore, si elle ne rêvait que des portraits : mais elle veut étudier les effets du jour, les ciels, les terrains, les paysans, s'engageant à l'avant-garde, comme nous l'a dit Émile Michel.

Les artistes savent quelle robuste santé il faut pour peindre d'après nature et dresser son chevalet au milieu des intempéries des saisons et des bruines pernicieuses des crépuscules. Nous verrons que c'est aux champs, après un terrible orage, qu'elle a pris les germes de son mal.

Cependant elle s'excite au travail, elle s'éperonne par mille reproches sur sa prétendue paresse. Hélas ! l'énervement des forces physiques souvent, seul, lui répond. Mais jamais l'amour de l'art ne s'éteindra en elle ; tandis que d'un

autre côté elle se sanctifie dans une sorte d'idéalité mystique. Écoutez-la; elle, la tolérante Juive! C'est toujours à l'élue de son cœur qu'elle fait la confidence de ses pieux doutes.

... « Un beau jour on se réveille effrayé d'avoir laissé couler sa vie sans s'en apercevoir. On trouve bien rarement un de ces moments de recueillement si précieux où l'âme s'élève tout à coup, non au-dessus d'elle-même, mais au niveau qu'elle devrait occuper toujours (comme c'est simplement dit) malheureusement ces élans et les belles résolutions qu'ils font prendre ne se soutiennent pas toujours; et chez moi surtout, tu sais comme c'est peu durable. C'est pour cela que, comme rappel salutaire, je trouve un culte une bonne chose. Les forts peuvent s'en passer; l'idée du bien et du beau, la dignité de leur âme leur suffit pour bien sortir des luttes de la vie; les faibles comme moi ont besoin de s'appuyer sur quelque chose de positif. Mon esprit me dit bien où est

le devoir; mais ma conduite et mon caractère n'y répondent pas du tout... Pour achever je dois dire que malgré tout le mal qu'on en pense et écrit partout, j'aime la confession et c'est une des choses que j'aurais le moins laissées de côté, si je fusse née chrétienne; elle fait plus de bien que de mal. Je remercie Dieu, cependant, de m'avoir fait naître au milieu des philosophes; j'aime encore mieux en savoir un peu plus et regarder avec mes yeux et ma raison, que d'être machinalement plus sage par ignorance. J'aime enfin choisir dans la religion chrétienne ce qui me plaît; tandis qu'elle me repousserait tout à fait, si, lui ayant appartenu, j'admettais quelques points en en rejetant d'autres moins sympathiques. »

— Toujours la même humilité prompte à s'accuser et la même soif de la lumière divine.

. . . .

V

MADAME FRANCK

ALFRED DE VIGNY — LE PETIT RENÉ

Cependant Mlle Delphine Bernard est encore dans tout l'éclat de sa beauté. Rien ne dévoile extérieurement le mal en germe, que peut-être seule elle connaît et qu'elle dissimule par stoïcisme et aussi par peur des médecins en qui elle nous dira n'avoir aucune confiance. Elle préfère se livrer aux forces protectrices de la nature; cette foi ne quitte pas facilement la jeu-

nesse. Rien n'est changé encore de son aspect et si quelque chose inquiète M[me] Bernard, sa brave mère, c'est plutôt l'état de Pauline, M[me] Franck, qu'une affection chronique retient en ce moment à sa chambre. Nous allons encore emprunter à cette admirable femme des fragments de lettres ayant rapport à notre héroïne ou à la vie qui l'environne, mais auparavant nous croyons bien faire en donnant ici un extrait d'une notice biographique que lui a consacrée, au moment de sa mort, un ami de sa famille, L. Ratisbonne, le poète bien connu.

Après avoir fait allusion aux « femmes appelées du grand siècle » qu'un éminent critique avait opposées trop complaisamment à nos épouses et à nos mères, il s'exprime ainsi :

« Je me persuade que l'on trouverait, si on le voulait, dans la bourgeoisie et dans le peuple d'aujourd'hui, des femmes aussi distinguées de cœur et d'esprit, des figures aussi dignes d'admiration, aussi touchantes et plus pures que

ces grandes dames d'autrefois : quelques-uns de ces types rares où se conserve l'honneur de la race humaine. Il faut les montrer quand on le peut, pour qu'ils servent de modèles. Si le modèle est difficile à atteindre, il satisfait au moins le besoin d'idéal qui est en nous. Cet idéal a, j'ose le dire, été réalisé par une femme d'élite que j'entreprends de faire connaître. Puisque sa modestie ne peut plus souffrir de cette lumière, que son ombre excellente me pardonne !

« Sa vie n'est pas longue à raconter. Née en Lorraine, d'une famille juive nombreuse et dans une position de fortune médiocre, elle s'instruisit sans maître elle-même et toute seule, elle poussa ainsi fort loin ses études, car elle était douée des facultés les plus rares. Elle n'avait guère plus de vingt ans qu'elle dut partir pour l'Alsace, entreprendre, dans une maison particulière, l'éducation de jeunes enfants. La mère de ces enfants mourut, et sur son lit de

mort, conjura la jeune institutrice de ne pas quitter encore les orphelins qu'elle laissait en bas âge. Déjà promise à l'homme éminent dont elle devait devenir la compagne, la jeune fille différa plusieurs années l'union où son cœur aspirait, en mémoire de cette prière suprême d'une mère. Entre elle et ces enfants ainsi adoptés s'établit un tendre lien qui survécut à la séparation, se renoua plus tard en se resserrant et qui durera au delà de la tombe. Elle avait été au milieu d'eux ce qu'elle fut plus tard comme épouse et comme mère, un chaud foyer de tendresse, l'exemple vivant et le bon génie. Mariée à l'homme de son choix, réalisant un rêve d'amour commencé dès l'enfance et qui dura jusqu'à la mort, à côté du bonheur que peut donner l'échange complet de deux âmes, l'union la plus parfaite et sans nuages, elle eut à subir de cruelles épreuves. Les luttes obscures et incessantes contre les difficultés de la vie, les inquiétudes, les soucis, les tracas

matériels, accompagnement ordinaire de bien des existences modestes, je n'en veux point parler plus qu'elle ne le faisait elle-même, permettant à peine de les deviner à ses amis les plus intimes.

« Elle triomphait de ces difficultés par ses qualités d'ordre, de prévoyance domestique, de douce et muette vigilance, par ses humbles vertus de ménagère, qu'on peut bien louer comme une rareté quand elles se rencontrent, sans leur nuire, avec le goût constant et le plus vif des choses de l'esprit et avec la plus large culture intellectuelle. Le mauvais état de sa santé, qui la condamnait au repos et à la chambre et l'avait retranchée depuis de longues années de ce qu'on appelle le monde, avais mis à une épreuve plus sérieuse sa haute raison, sa belle sérénité et ne les avait pas troublées. Elle avait fait aux siens, au cher et laborieux compagnon de sa vie, à ses enfants, à ses amis, un petit paradis de son intérieur, qu'elle animait de sa bonne humeur, de

la tendre chaleur de son âme et des grâces d'un esprit de feu qui s'échappait en saillies pleines de malice, souvent de profondeur, et toujours inoffensives. Il y a des femmes, quelqu'un, je crois, a dit cela et c'est vrai, qui ressemblent aux tièdes climats du Midi. On est à Nice auprès d'elles, tant l'air y est doux. Celle dont je parle était de ces femmes-là. Tous ceux qui se sont assis à son foyer ont connu cette influence. Quelques illustres y sont venus; Alfred de Vigny, attristé, y retournait volontiers quand il n'allait plus nulle part...

« L. Ratisbonne. »

Pour compléter la notice biographique de L. Rastisbonne et pour donner une idée de l'extrême délicatesse qui cimenta l'union de ces deux existences, je citerai un fragment d'une des nombreuses et admirables lettres de Pauline Bernard à Adolphe Franck, alors qu'ils étaient fiancés et que ce dernier, dans

une ville d'eau, soignait une opiniâtre laryngite devenue chronique.

Elle l'a écrite à un de ces moments où l'entraînement du cœur est en lutte avec la résistance d'une conscience en proie au plus héroïque des scrupules :

. . . .

... « Après vous avoir envoyé ma réponse, je crus que je respirerais plus librement, délivrée du fardeau d'une espèce d'explication, mais dès lors, au contraire, je ne sais pourquoi (ou plutôt, je le sais trop bien), votre image ne s'offrit plus à moi que voilée de mélancolie ; je vous ai vu durant quinze jours tel que vous dites avoir été effectivement, et je souffrais d'autant plus qu'il m'était impossible de venir vous apporter quelques consolations. Le nuage de tristesse à travers lequel vous m'apparaissiez m'oppressait comme un remords ! . . . .

« J'ai rêvé souvent que j'étais poursuivie par quelque objet terrible, je voulais fuir et je ne

pouvais pas; une force invincible enchaînait mes pas et ne me laissait de facultés que pour la terreur. Eh bien, ce cauchemar est moins affreux que celui qui vous arrête quand on voit souffrir ce qu'on adore et qu'on ne peut aller à lui parce qu'il semble que votre présence serait une ironie, parce qu'une voix intérieure vous crie sans cesse : « C'est toi qui as fait cela! »

« Je ne voulais rien dire de ces agitations; je me suis tue avec effort depuis votre dernière lettre, parce que je sentais que mon émotion était trop vive et qu'elle m'entraînerait à de vaines paroles. Il ne me semble pas que je sois devenue plus forte pour attendre : c'est que ma tête et surtout mon cœur ont été malades, et la guérison ne saurait être complète tant que la cause du mal existe; eh bien! le mal est dans ma conscience.

« Écoutez-moi, mon ange, et soyez indulgent comme toujours, si vous croyez que j'ai tort; car ce n'est pas une exaltation de tête,

mais une vive souffrance de l'âme qui vient s'épancher dans votre sein.

« J'ai pu accepter de vous un sacrifice de fortune et croire que les jouissances du cœur vous dédommageraient de celles du rang ; je le crois encore fermement, Adolphe, et ce serait vous méconnaître que de supposer le contraire ; mais il est une autre considération qui me tue ; l'enseignement est fatal à votre santé, à votre vie peut-être, et d'autres liens vous eussent offert le loisir de l'indépendance... Mon bien-aimé, je vous ai souvent indiqué cette perspective et vous n'avez pas voulu vous y arrrêter : mais peut-être aurais-je dû insister davantage ; peut-être avez-vous craint ma faiblesse seulement ! ô mon ami, qu'est-ce donc que mon amour pour vous, sinon le souhait de votre pleine félicité ? Croyez-vous que je n'aurais pas béni la femme qui eût embelli votre existence, croyez-vous que je puisse accepter avec joie le sacrifice de vos jours ?... Toute mon âme se

soulève à cette pensée; oh! qu'elle m'a déjà fait verser de pleurs!

« Tout cela, je n'avais pas attendu jusqu'aujourd'hui pour me le dire; mais d'un autre côté, je vous voyais refusant toute autre union, vous livrant à un travail assidu, sans relâche, et n'ayant pas de compagne affectueuse pour vous reposer de vos fatigues à ses côtés; personne qui s'identifie à votre vie, personne pour espérer et s'affliger avec vous, personne pour vous assister avec amour dans vos instants de souffrances, pour vous adorer et vous glorifier à chaque heure! Ce tableau me contristait l'âme, et, faisant abstraction de mon bonheur personnel, je pensais que peut-être au lieu d'une *femme,* au lieu d'une *famille,* c'est-à-dire des *enfants,* il vous vaudrait mieux une *sœur* telle que moi.

« C'est ainsi que j'ai compris notre union future et, sous cet aspect, j'y ai vu un motif de consolation parmi les ennuis de ce monde et

non une disgrâce de plus. J'en suis arrivée à me croire coupable, je passe des nuits sans sommeil à regretter mon voyage de Nancy, parmi ce cercle aimant qui m'entourait, désireux de mon bonheur (et faisant faiblir par là mes stoïques résolutions) ma prompte adhésion à votre offre généreuse, et, quand le matin arrive, que mon esprit se calme, je n'en reste pas moins abattue, découragée, comme s'il m'était arrivé un malheur réel... »

Ces sentiments d'abnégation si éloquemment exprimés ne sont-ils pas bien rares?

Madame Franck à sa sœur Delphine :

... « Une visite que nous avons manquée, Adolphe, parce qu'il était sorti, et moi, parce que j'avais noblement défendu ma porte, mais que j'ai beaucoup regrettée, c'est celle du prince Ladislas Czartoriski; je suppose qu'il

aura lu dans la *Revue Contemporaine* le beau passage de la première leçon d'Adolphe et qu'il venait l'en remercier; avec cela, Fanny dit que c'est un si *beau brun,* qu'il a paru contrarié de ne voir ni Monsieur ni Madame, que j'en ai bien voulu à ma maudite indisposition.

« D'abord, le peuple polonais m'est sympathique à cause de son héroïsme et le nom de Czartoriski, ramenant tout ce qu'il y a de chevaleresque, de généreux, d'artiste dans ce noble pays, m'a toujours touchée : et puis dam ! un prince ça ne vient pas tous les jours chez nous comme chez la petite C… »

Mme Franck, après avoir annoncé, à sa sœur, d'une façon très spirituelle et très comique que je regrette de ne pouvoir donner ici, le futur mariage de sa femme de chambre, continue :

« Je n'ai pas besoin de te faire remarquer que je t'écris une lettre bête comme chou; je ne suis pas en verve aujourd'hui, sans savoir pourquoi. Je ne puis même pas attribuer cet en-

gourdissement d'esprit à ma tête qui ne tient pas mal sur mes épaules ces jours-ci; je suis certaine de t'aimer autant qu'il y a huit jours, avec cela qu'il fait un temps délicieux, vivifiant, tout ce qu'il y a de plus aimable, mais... j'ai mal aux jambes; voilà sans doute ce qui m'ôte l'inspiration.

« Quel bonheur, en se palpant avec soin, de trouver toujours, dans quelque coin de son corps, une justification de son esprit !

« Je veux te dire encore, ma toute bonne, combien je t'ai trouvée belle hier soir, l'air noble et grandiose !... Pas du tout comme si tu étais ma sœur !

« On disait que tu étais une des mieux dans cette réunion où les jolies femmes n'étaient pas rares. J'ai trouvé Mme X... fort bien aussi; vos toilettes contrastaient d'une manière charmante et cette gracieuse vision a passé et repassé devant mes yeux jusqu'à minuit, plus agréablement que si j'avais vu la fournée des épaules et

des toilettes tout entière. C'est ainsi qu'en sortant du musée, on conserve un meilleur souvenir quand on ne s'est arrêté que devant deux ou trois tableaux de choix, que lorsqu'on a parcouru toute la galerie en courant.

« Le *tableau bleu* (probablement une façon convenue de désigner Delphine) devrait bien venir demain seul dîner et causer avec moi. Tu me raconterais ton mercredi. C'est une façon d'aller dans le monde et comme je n'en ai jamais connu d'autre, cela me paraît la meilleure; il ne faut pas plaindre les aveugles nés quand ils sont entourés des gens qui voient pour eux!... »

On le sent, tout est encore à la joie dans cette intéressante famille. Delphine continue ses mercredis. Avez-vous remarqué que Mme Franck, voulant caractériser l'effet produit par cette dernière, trouve tout naturellement, comme comparaison, des tableaux de maîtres savourés à part dans un musée. Comme cela confirme ce

que j'ai dit de la haute et esthétique impression que ce vivant chef-d'œuvre inspirait, même au Louvre.

Je crois bien faire en donnant ici une autre lettre de M[me] Franck, qui met en scène familière le grand poète, Alfred de Vigny. Elle s'adresse à sa fille Marguerite :

« ... Je vous ai bien regrettés samedi, mes chers enfants, car nous avons eu une scène de comédie que je n'aurais pas échangée contre aucune autre, auprès de ma chaise longue ; les auteurs étaient : M. Franck et M. de Vigny, et un autre, P..., frère de celui que nous connaissions déjà et fanatique insensé, avec une figure grotesquement assortie à ses grotesques manières et son incroyable langage; votre petite sœur et moi nous composions l'auditoire et je vous assure qu'il était bien dommage qu'il ne fût pas plus nombreux.

« Notre gamine partait parfois en de si grands éclats de rire que, si elle n'avait été devant

un homme qui ne voyait et n'entendait que lui, il aurait fallu la faire sortir. Figurez-vous un nez proéminent, des yeux caves, une voix qui vous crie sans cesse : « Il faut lire l'évangile, il faut être protestant, il faut penser à la mort. » Alors, tandis que votre père lui demandait de quels protestantismes il fallait être, vu qu'ils sont subdivisés en quantités de sectes, et l'engageait à mettre d'abord la paix chez eux... « Cela ne me regarde pas, » criait-il, « lisez d'abord l'évangile, et vous, qui êtes un grand professeur, faites-vous chrétien, et vous, monsieur de Vigny, qui êtes un grand poète, faites-vous protestant. » — « Moi, » disait M. de Vigny, qui s'amusait de lui de l'air le plus bénin du monde, « j'aime être catholique, parce que c'est la religion qui a fait mourir le plus de monde ; c'est toujours une douceur de se dire cela. » — « Être catholique au XIXe siècle, quelle honte pour Paris ! Il faut que Paris devienne protestant, monsieur ! ado-

rer la Vierge! Donner une maman à Dieu! » — « Pourquoi pas aussi un papa? moi, je vous l'avoue, j'aime mieux une femme qu'un homme! » — « Et les statues, les peintures des saints, des saintes, quelle idolâtrie! » — « Ah! monsieur, grâce pour Raphaël! Tenez, vous me paraissez artiste, vous deviendrez un jour catholique en admirant quelques belles madones; pour moi je les regarde plus volontiers que je ne lis l'évangile. » Et tandis que votre père faisait manœuvrer les arguments de gros calibre, M. de Vigny faisait des grimaces à son interlocuteur et se tournait vers nous en le mimant d'une manière si comique que c'était à n'y pas tenir... »

Vous allez voir que M. de Vigny lui-même n'échappe pas toujours à cette malice inoffensive de Mme Franck, lorsqu'elle écoute ce qu'elle a appelé elle-même, sa « bosse de la saillie ».

Autre lettre à sa fille Marguerite :

« Eh bien, ma grande, comme disent les gens du village, te voici en étrange pays ; je ne doute pas que tu ne te trouves bien dans ta nouvelle patrie, où les indigènes sont d'excellentes gens ; mais hier, la pluie aidant, nous avons tous bâillé passablement et nous disions : « C'est l'absence de Marguerite qui attriste. » Cependant, le soir venu, le salon illuminé *a giorno* à l'aide d'une lampe, de deux bougies et de l'aimable société que te décrit ta jeune sœur, combien je t'ai regrettée ; combien j'aurais voulu que ta tante fût des nôtres ! Mais ni l'une ni l'autre vous ne seriez restées jusqu'à la fin… » — Pourquoi Delphine manque-t-elle ici, comment Mme Franck saitelle qu'elle ne serait pas restée à la soirée ? — « Tu aurais eu le chagrin de te retirer à dix

heures et demi avec elle, et quoique le lit soit une bonne chose dont il ne faut pas médire, il ne cause pas aussi bien que M. de Vigny.

« Mme S... s'est retirée à contre-cœur à onze heures passées, Jules à onze et demie ; M. Pierre Véron, qui était pâle d'une poésie rentrée que l'arrivée de M. de Vigny l'a empêché d'exhiber, a promis à minuit de revenir bientôt... et il tiendra parole ! C'est alors que seul avec nous et l'ami L... ton cher Alfred a été charmant jusque après une heure du matin ; après quoi j'ai bien dormi et ne suis pas fatiguée du tout. Je ne dois pas oublier de te dire qu'à peine *entrée*, M. de Vigny s'est *informée* de toi... (Voilà que l'orthographe conspire avec les ennemis de M. de Vigny : je mets au féminin tous les participes qui se rapportent à ce vieux beau !)

« Marguerite est déjà retirée dans ses appartements, disait-il. »

« Nous avons remarqué l'absence de Delphine

aux soirées de Mme Franck, auxquelles elle ne devait jamais manquer autrefois. J'avais supposé que, déjà très malade, mais n'en voulant rien dire encore, elle avait inventé quelque pieux mensonge, afin de n'inquiéter personne. »

Mais Mme Marguerite Deutz, à qui cette lettre est adressée, croit se rappeler que sa sœur était alors à Sainte-Adresse avec ses neveux, dont elle prenait soin. Mais d'où vient que Mme Franck sait que, si Delphine était venue à la soirée, elle n'y serait pas restée et qu'elle se serait retirée vers les dix heures?

Non, elle n'y serait pas restée : la pauvre enfant en est encore à l'étonnement de s'être tout à coup sentie blessée profondément dans son vol, au milieu de l'azur clément, comme la colombe que le plomb du chasseur a atteinte sous l'aile qui portait l'amour et l'espérance!...

Non! elle ne serait pas restée chez sa sœur passé dix heures, bien qu'elle aimât le monde intelligent; mais en ce moment, elle doit cher-

cher la solitude, car il lui est trop difficile de dissimuler sa peine...

Tout continue à marquer le beau temps autour de cette charmante famille. Pourquoi la troubler par des plaintes peut-être chimériques? D'ailleurs, le mal ne se fait pas toujours sentir, et lorsqu'il s'est repu, il s'endort. Alors le cœur de la jeune fille se ravitaille... l'espoir renaît à « ces rayons de soleil si engageants sur le mur en face de son atelier ». Ils raniment sa vive imagination et les joyeux petits serpents dont parle Henry Heine, sifflent de nouveau la verdeur des réveils. Ira-t-elle bientôt « parmi les arbres et les lointains » si ardemment désirés? Elle attend de meilleurs pronostics. Mais les paradoxes de M. de Vigny lui-même la laissent indifférente.

Elle ne parlerait pas... mais ses rires même la trahiraient. Elle jouerait mal son rôle... il faut de l'étude pour arriver au naturel de la dissimulation pieuse. Elle est toute à sa mère, à ses

sœurs, à ses nièces; aux moyens de ne pas les épouvanter inutilement. Pourquoi parler? pour qu'on la mette entre les mains de médecins auxquels elle ne croit pas; mais les natures droites ont de la peine à mentir, même héroïquement.

Et Mme Franck ignore la cause qui ralentit l'assiduité de Delphine à ses intimes soirées. Malgré l'indisposition qui la retient chez elle, habituée à sa chaise longue, elle se livre à la joie de ses enfants, du petit René surtout, leur orgueil à tous, un enfant prodige dont le regard est déjà si profond et si doux.

Delphine l'adorait aussi, cet enfant. Dans ses albums, que j'ai eu l'émotion de feuilleter, il apparaît à diverses pages; tantôt jouant sur les grèves, ou dormant son repos d'ange, ou travaillant sous l'abat-jour de la lampe.

Ah! ces albums, avec leurs mille dessins rapides, dans tous les sens, à demi effacés, dont la mine de plomb, en s'étendant ou en se décal-

quant sur les revers du papier, a fait des taches qui amolissent les croquis (car alors on ne songeait guère aux fixatifs) comme ils me rappelaient ma jeunesse! Leurs scènes familières sont bien du temps de Gavarni et de Grandville et leurs scènes mystiques aux longs plis, aux grandes ailes, aux orgues et aux harpes romantiques, rappellent de Lemud et les Allemands.

Comme ces albums sont bien les frères des miens, à quelques années de différence près, car j'étais moins avancée qu'elle! Est-il étonnant que j'aie un instant espéré y rencontrer ce chérubin glissé si mystérieusement dans sa boîte et qui n'a jamais été revu que par le personnage imaginaire d'un roman?...

Cependant, c'est en vain que Delphine a voulu dissimuler plus longtemps le point noir dont l'ombre grandissante obscurcit sa vie. Son mal éclate au dehors et consterne cette tendre famille. On la questionne, on s'empressse autour d'elle... Elle combat sa douleur... elle re-

pousse doucement les soins... D'ailleurs, ce point noir ne devait pas amener le premier orage : il fut terrible!

Le pauvre enfant, le petit René, l'orgueil de tous (selon l'expression de L. Ratisbonne qui raconte ce malheur), se détache à douze ans de l'arbre de la vie comme un fruit trop précoce...

Quel coup pour la mère! quel contre-coup pour les tantes et la grand'mère!

A quelques mois de là, M[me] Franck écrivait à une de ses amies, M[lle] Marie L...

« Si je vous croyais moins sensible à mes peines, ma bonne, j'aurais peut-être cherché à vous répondre plus tôt, mais ne pouvant parler que de mon adorable enfant, avec cette chère et cruelle image présente à mes yeux, je ne puis qu'affliger ceux qui m'aiment, et il est plus généreux de se taire.

« Si je viens aujourd'hui, ma chère Marie, ce n'est pas que je me sente plus forte; mais je

ne veux pas que vous puissiez douter de mes sentiments affectueux, et si vous devez venir à Paris, je désire que vous puissiez m'aborder sans frayeur, sûre de me retrouver ce que j'étais autrefois pour mes amis; mais je suis déshéritée pour moi-même de ma plus vive tendresse, de ma plus chère espérance, du charme qui animait chacun de mes instants; ah! Marie! que c'est affreux! et comment vivre ainsi?

« Vous rappelez-vous ce soudain pressentiment qui m'a serré le cœur et fait verser des larmes en vous disant adieu? Je ne m'avouais pas alors que j'étais inquiète et déjà il était perdu. Si vous saviez, chère Marie, comme cette âme angélique s'est déployée dans toute sa splendeur pendant cette courte maladie! Serait-il possible que tant de facultés ne dussent pas se développer ailleurs? Je ne puis le croire et, cependant, ma foi n'est pas assez forte pour me consoler: je sens que je l'ai aimé, que je l'ai

chéri, que je l'ai perdu, que jamais sa voix ne frappera plus mon oreille, que sa main ne serrera plus la mienne ; je le vois toujours à cette heure fatale où les battements du cœur se sont ralentis, puis éteints sous ma main qui le pressait ; et je ne sens, je ne vois plus que cela ; je ne vis que de mes doux et cruels souvenirs et non encore d'espérance. . . . .

. . . .

« Ma bonne famille m'entoure d'affection et de prévenances qui seraient un grand bonheur pour moi, si toute impression douce n'en éveillait immédiatement une douloureuse.

« Delphine va aussi bien que le permet la plus opiniâtre des maladies, elle ne parle jamais d'elle, et cette abnégation a souvent quelque chose de sublime. J'ai deux croquis de mon pauvre enfant mourant, qu'elle a réussi à travers ses larmes !... »

Qu'ajouter à cette lettre ? Cet immense chagrin dont elle ne se consolera jamais, partagé

par sa sœur ne pouvait qu'aggraver leur triste situation de santé...

Mais, comme le dit L. Ratisbonne dans la notice déjà citée, « ce qui est sorti de plus rare, de plus touchant de cette plume à l'adresse de l'enfant volé, c'est le journal des impressions de Mme Franck que garde comme la plus précieuse relique sa sœur, Mme Lina Lévy. Cachant ses larmes pour ne pas attrister les jeunes figures qui l'entouraient, la mère désespérée nourrissait son deuil en secret, et pendant que les têtes blondes reposaient dans le nid incomplet, elle épanchait le soir sa douleur dans des notes intimes retrouvées depuis sa mort. Je ne crois pas que jamais la douleur maternelle ait trouvé des accents plus profonds, plus déchirants, et je dirai, plus augustes. Si l'enfant avait pu entendre dans le ciel cette voix si tendre, il en serait descendu. Citons :

« ... La douleur est une telle condition de notre pauvre vie humaine, qu'on vous en décrit

les diverses périodes, les phases ascendantes et déclinantes, comme s'il s'agissait d'une épidémie *sans danger*, dont le cours est indiqué longtemps à l'avance. Vous souffrez aujourd'hui, vous serez à la torture demain, puis le mal décroîtra et peu à peu il n'en restera plus de traces.

« C'est donc vrai en général, puisque l'impression générale est telle, mais pour des êtres exceptionnels, aimés d'une manière exceptionnelle, il semble que chaque jour augmente le vide et la souffrance. La réalité ne m'apparaissait pas si morne et si désolée, même quand ton corps privé de vie était là, sous mes yeux, même quand j'embrassais ta joue glacée, ô mon cher enfant! L'excès de la douleur m'avait anéantie; tout flottait vaguement au dedans de moi; je ne sais quelle impression de terreur, de doute, de refus de croire à ce que je voyais, à ce que je touchais, amortissait l'horreur de la réalité. Aujourd'hui, cette réalité acceptée avec

tant d'efforts, on ne peut plus s'y soustraire, la présence adorée manque à tout instant, l'âme a beau s'élancer suppliante dans l'espace et appeler en gémissant celui qui faisait le charme de la vie; le silence de la mort répond seul. O mon René, cette chère petite voix qui trouvait toujours le chemin de mon cœur, cette voix qui m'appelait si souvent, ni dans ce monde, ni dans l'autre, je ne l'entendrai plus! Si nous devons nous réunir un jour, les conditions de la vie seront tellement changées que je ne puis admettre cette vague espérance comme consolation.

« Jusque-là, quelle tâche il me reste à remplir! Cette grande activité me paraît impossible quand le ressort de mon âme est brisé. Je déplorai naguère l'inertie à laquelle me condamne mon mal; aujourd'hui ce mal n'existe plus pour moi; il me semble, au contraire, que mon corps seul a conservé la vie; mon âme, elle, erre sans cesse avec toi, mon René, soit

dans le souvenir, soit autour de cette pierre funéraire qui te recouvre, soit dans cette patrie invisible, seul refuge contre le désespoir ; mais tout cela, tout cela, ce n'est pas toi, mon enfant, ô douleur éternelle ! »

Plus tard, elle écrivait encore :

« Bien des jours se sont écoulés depuis que je n'ai repris mes entretiens solitaires avec celui dont les moindres paroles me charmaient tant autrefois ; mais cet enfant se continue incessamment au dedans de moi, et l'image bien-aimée ne me quittera plus. Quelquefois, des pensées plus salutaires se mêlent à mes cruels regrets, et je sens que toute ma vie, c'est-à-dire tout mon cœur, ne doit pas être seulement avec le passé : en ne donnant à ce qui m'entoure que des soins matériels, que l'apparence de la sérénité, je m'acquitte en fausse monnaie de ma dette envers eux ; mon excellent mari, le fils chéri qui me reste et ses sœurs, ô mon René ! ont droit à mon bonheur, ou si le bonheur est

désormais impossible, à cette tendre sollicitude, à cette participation complète de leur vie, qui ne peut s'allier avec une pensée fixe, douloureuse, implacable.

« Cher enfant qui, le premier, obtins toutes mes caresses et sur qui reposait tant de nobles espérances, toi qui m'as aidée à supporter tant de peines que tu ignorais, aide-moi, d'un monde meilleur, à supporter ta perte et à me rendre digne de te rejoindre !

« Ces pensées, cette soumission marqueraient-elles une phase nouvelle dans ma douleur? Serait-il vrai que ce que nous prenons pour de la force est souvent un premier pas vers l'oubli?... Ah! cette idée me fait horreur! Oublier mon René; y songer sans cette tendresse et cette émotion infinies que lui seul m'a données me paraît un sacrilège et je répète chaque jour cette prière que j'ai lue quelque part :

« Mon Dieu! augmentez mon courage et laissez-moi ma douleur. »

« Et puis, est-ce tout que pleurer et désirer mourir? Si mon enfant existe quelque part, ce doit être dans quelque région sublime où son intelligence élevée, où son âme si tendre doivent trouver leur aliment; pour le rejoindre là-bas, pour ne pas soupirer après lui durant toute l'éternité, il faut s'élever, il faut grandir dans ce monde; il faut écouter cette voix austère qui nous rappelle au devoir, même lorsque le devoir n'a plus le charme de la passion, même quand l'âme ulcérée aspire au repos; et puis, j'ai tant de secours pour cela!... Des êtres si aimés me restent, ils comptent sur moi; dois-je les abandonner lâchement et lorsqu'ils me tendent la main pour que je les aide à traverser la vie, les repousserai-je pour me tourner uniquement où m'entraîne mon cœur? Fais un effort, ô mon âme, et l'espérance viendra peut-être en agissant comme si elle existait déjà. . .

. . . .

« Bien des années se passèrent, continue

L. Ratisbonne, et c'était toujours hier. Le temps ne pouvait rien sur cette âme profonde. Pourtant les succès croissants de son mari, l'établissement heureusement commencé de ses autres enfants semblaient devoir triompher de sa mélancolie; elle allait rendre à ses joies intimes leur sourire.

« Hélas! voilà que sa vieille mère tombe malade. A elle alors les forces reviennent, elle le croit, du moins, car elle en a besoin pour l'œuvre pieuse qu'elle veut accomplir. Elle sort de sa chambre qu'elle n'avait pu quitter depuis onze ans, même pour conduire ses filles dans le monde; elle s'installe au chevet maternel, elle y veille, elle s'y épuise. Elle ne voulait point voir mourir sa mère et Dieu devait lui faire cette grâce. L'octogénaire survécut; ce fut elle qui mourut. »

C'est à cause de cette mort sublime que j'ai cru devoir devancer ici les événements qui nous occupent en ce moment : car Mme Franck

mourut douze ans après la mort de Delphine.

Je reviens à notre chère artiste. Nous l'avons quittée à l'instant où, après la perte du petit René, elle ne peut plus cacher son mal que décèlent des signes extérieurs. On n'en peut plus douter, Delphine est sérieusement malade ! On s'agite, on s'inquiète de plus en plus. On consulte les premiers médecins de Paris. Ils hésitent. Ils constatent les ravages du mal, mais la source en est obscure et ils ont fini par conseiller à la pauvre malade un séjour à Vienne où, nous l'avons vu, sa sœur Flore est mariée.

Ah ! ce voyage, comme Delphine le redoute ! Comme elle a de la peine à s'y résoudre ! Écoutez : c'est toujours à sa chère Rosalie qu'elle conte sa défaite et qu'elle ouvre son âme.

VI

A VIENNE

Vienne, 18 mars (?).

« Je n'ai rien à t'apprendre, ma Rosie, tu sais ma faute, tu sais que ma faiblesse l'a emporté sur mes résolutions. J'aurais, je crois, achevé mes jours en hésitation si, comme dans bien d'autres circonstances importantes, un détail n'avait fait pencher la balance tout d'un côté. Le jour où j'avais enfin prononcé un *non* formel, il s'est trouvé que Flore n'avait personne

pour l'accompagner. Son mari ne voyant pas la possibilité de venir la chercher et comptant sur nous pour qu'elle ne fît pas seule un si long voyage.

« Comme les médecins parlaient en faveur de ce voyage, ma famille, qui restait neutre, s'est mise en frais de préparatifs et je n'ai plus dit non que faiblement. »

— Il n'est pas douteux, quoiqu'on ne l'ait pas dit à Delphine, que l'avis des médecins ne soit la cause déterminante. — « Une fois la résolution prise, j'ai été moins agitée... mais j'ai conservé le sentiment qu'il eût mieux valu rester parmi les miens. Je ne leur suis pourtant pas très utile, si ce n'est peut-être aux enfants... et, je te l'avouerai, ce sont eux que j'ai eu le plus de mal à quitter. Ma petite Marguerite pleurait... d'un air si triste, que je n'osai y penser en chemin. S'il leur arrivait quelque chose pendant mon absence, ou à Henry, il me semblerait en être cause, et j'ai besoin de me

dire que mon absence ne sera pas si prolongée... » — Ainsi, au moment où les médecins, désespérant de la guérir, l'envoient à leurs confrères de Vienne, elle ne fait aucun retour sur elle-même, elle ne voit que ceux qu'elle quitte. — « Tu riras peut-être de l'influence que je me crois sur la destinée de mes neveux ; il faut te dire qu'au moment de mon départ, je les avais tous sous ma direction. Les enfants de Pauline demeuraient chez nous et, à cause de l'état de faiblesse de leur mère, ils devaient aussi venir avec moi, au bord de la mer ; je crains terriblement que mon absence les prive de cette bonne chose. » — Le point essentiel, pour elle, c'est que ses neveux (surtout Henry, qu'elle cite particulièrement, et qui est aujourd'hui Henry Lévy, notre peintre) ne soient pas privés de la mer. . . . .

. . . .

Cependant, une fois en route, l'artiste se réveille devant d'admirables tableaux de nature

qui se déroulent sous ses yeux, l'enthousiasme la reprend, ramenant de fragiles allégresses qui chassent momentanément la conscience du mal. Les chefs-d'œuvre de la galerie de Dresde, la ravissent. Elle est frappée de cette « délicieuse ville où chaque maison est un souvenir de l'art gothique et qui a cependant un aspect aimable et gai, à cause de sa situation ». Elle fait le projet d'y revenir, d'y passer quelques mois. On voyage à petites journées « pour ne pas la fatiguer » on couche chaque nuit à l'hôtel.

Elle se croyait dans cette ville au plus beau point de la route, mais, de Dresde à Prague, c'est un enchantement. Ces admirables bords de l'Elbe, par instants, lui rappellent ceux de la Meurthe, cette rivière de son enfance, et mille souvenirs chantent dans son cœur. Les palpitations de la vie, excitées par l'amour du beau, lui font oublier sa maladie. Oh! elle la vaincra, soyez-en sûr, elle est jeune, elle est forte! Au milieu de cette Suisse saxonne, comme elle

l'appelle, elle pense sans cesse à son amie de la Chaux-de-Fonds, sa Rosie, qui doit voir de pareilles forêts de sapins, de pareils rochers; qui doit respirer le même air âpre et sain; s'émerveiller des lointains bleus et de la pureté du ciel!

« Quand j'irai te voir, ma Rosie, car j'irai! compte sur moi... à moins que tu ne veuilles plus (!). J'aimerais faire des comparaisons. »

A peine arrivée à Vienne, malgré le cordial accueil de la famille de son beau-frère, « où tous ont des goûts artistiques, » elle reprend le sentiment de la situation. A première vue, elle s'effraie de la frivolité des Viennoises si élégantes et elle retombe dans la mélancolie... « Il me semble n'être pas en humeur gaie, ma bonne Rosie, attribue cela à l'effet que me produisent toujours les lieux nouveaux, ils m'attristent au lieu de m'animer. » — Elle a oublié tous les transports d'admiration que ces lieux nouveaux lui causaient tout à l'heure... Ah!

c'est qu'elle n'est plus dans la libre campagne, c'est que ses yeux sont sans doute attristés par les murs sombres, les hautes cheminées de quelque coin de rue maussade, sans horizon, ou plutôt c'est qu'elle est fatiguée et reprise de quelque mauvais symptôme qu'elle tait; car, c'est convenu, pas un mot de sa santé.

Cependant, le changement d'air a produit une amélioration relative et puis la maison n'est pas aussi obscure qu'elle ne le redoutait d'abord. Flore et son excellent mari, M. Tony Lang, ont tout prévu pour le contentement de leur chère et intéressante malade :

« Je jouis des premières douceurs qui m'étaient annoncées. Je t'écris dans une chambre qui a l'air d'une serre; la même chaleur y règne et, des fenêtres, je découvre ces beaux lointains bleus qui font mon ravissement et qui sont des sujets de peinture tout préparés. »

S'il est un tableau adorable et poignant, rayonnant et funèbre, c'est celui de l'exquise

nonchalance de cette condamnée qu'illumine et pénètre une fausse ardeur de jeunesse sous les blancs rayons tamisés par les rideaux entr'ouverts de cette chambre-serre. Ici, la fatigue, trompée par l'absence de la douleur, se manifeste en une sorte de bien-être voluptueux, plein de rêves enchantés. Ah! les mirages de ces lointains bleus, et ces tableaux tout « préparés » qu'ils lui inspirent, quand les peindra-t-elle? Comme elle devait être belle alors! Mais comme on la sent perdue!...

Delphine va être de plus en plus choyée chez ces braves gens qui s'ingénient à lui faire oublier qu'elle n'est plus à son foyer où la vieille mère et les autres ne la quittent pas en pensée.

« Ce qui me touche bien autant, c'est cette belle musique dont mon beau-frère me régale pendant que je t'écris. »

Elle adorait la musique, surtout Mozart et Weber. Cependant, il faut bien qu'elle dise un

mot de ce qui doit surtout intéresser son amie; il y aurait affectation à ne pas le faire : — « J'avais espéré près de lui (son beau-frère) échapper aux médecins, mais je vois qu'il me prépare une jolie consultation en règle. » — Vous voyez que c'est bien là le but du voyage. — « Dans ma famille on compte sur les idées nouvelles émises par des médecins étrangers; mais j'ai encore moins de confiance en eux; et, si je me soumets, c'est par déférence et pour répondre à l'intérêt qu'on me porte. » — Elle n'a plus d'espoir! avec quel détachement de la vie, de quelle façon incidente elle en parle! Lorsqu'on songe aux désespoirs secrets que cache cette apparente négligence, on trouve cette simple phrase bien touchante et éloquente comme les strophes que les poètes mettent dans la bouche des vierges sacrifiées. Plus loin :

« Il y a je ne sais quoi de glacé en moi, et je suis entourée de tant d'affections que je devrais me louer de tout et de tous! »

Et voici les scrupules de charité et de paresse qui la reprennent :

« C'est qu'il me manque quelque chose, dis? je crois que oui et à défaut des sentiments qui remplissent la vie des femmes, » (quel stoïcisme dans la façon d'accepter le renoncement forcé de ce qu'il y a de plus précieux au monde) « je suis sûre qu'il me faut l'intérêt du travail; quelle vérité que les gens les plus pressés sont ceux qui ne font rien. Je croyais avoir tant de loisirs à Vienne; tout au contraire, mon temps se dépense un peu sottement : il est vrai que les flâneries conviennent assez à ma santé; mais à quoi bon la santé, si la vie n'est pas bien employée! » Que dites-vous de cette formule de morale? Puis elle parle de la famille où est entrée sa sœur Flore :

« Elle est vraiment bien composée. J'admire combien les dispositions artistiques y sont communes. Je vais trouver un maître et un juge dans tous les jeunes gens de la famille.

« Mes crayons sont encore en route, je n'ai pu commencer à travailler, et je dis souvent à ma sœur ma crainte qu'elle n'ait sur mon travail, une influence opposée à la tienne. Toi, tu me pousses et tu me stimules, comme j'en ai besoin. » — Rosalie la stimulait à une époque où elle n'était pas malade ; ici, on la pousse au ménagement nécessaire... Mais il faut qu'elle se juge toujours sévèrement...

« Cependant, comme je suis fatiguée de cette longue inaction, le monde et le reste auront tort. Je me réjouis déjà de les envoyer promener, au grand scandale de mon entourage. Heureusement, mon beau-frère déteste le monde, il sera toujours de mon parti. Sa mère est aussi une femme d'infiniment d'esprit qui comprend les gens, qui aime ceux qui sont quelque chose (donc elle m'aimera). » — C'est la première fois et la dernière aussi, que nous la voyons se redresser dans la conscience de sa propre valeur. Bravo ! pauvre Delphine !

« Je lui ai fait ma profession de foi ; je lui ai dit que je ne pourrais et ne voudrais jamais imiter l'élégance des frivoles Viennoises, et me voilà posée, je l'espère, de ce côté-là. » Et plus loin : « Nos malles n'ont pas voyagé avec nous et n'arriveront que dans quelques jours ; nous sommes forcément en costume de voyage : ça m'enchante. » — Puis elle cherche à se distraire, mais la mélancolie ne la quitte pas ; la splendeur de Vienne n'a pas d'action sur cette fleur languissante. Elle s'attendrit en souvenirs pleins d'émotions pieuses et poignantes, perfides en cela qu'elles usent délicieusement les pauvres nerfs des malades comme ceux des vieillards...

« Me voilà vraiment à Vienne ! J'ai commencé à m'en apercevoir en me promenant dans les jardins de Schœnbrün. C'est beau, mais Versailles est encore plus beau ! Et notre journée de Trianon, tu t'en souviens, ma Rosie ! Oh ! la jolie journée et la jolie soirée qui l'a suivie !

comme nous avons causé! Que cela est loin! » — Elle continue sur un autre sujet, sentant que son cœur se briserait à trop revoir ce temps de triomphant soleil.

— « Imagine-toi qu'ici ils sont assez bons pour trouver que je ressemble à Ristori, d'autres disent à Rachel; ces deux-là ne se ressemblent pourtant pas! Que n'ai-je plutôt leur talent! j'irais donner des représentations à la Chaux-de-Fonds, et comme je serais toujours une honnête fille, tu ne refuserais pas de me recevoir, n'est-ce pas?

« A propos de représentation, le comique Levassor est ici et fait courir Vienne qui ne comprendra peut-être pas son esprit. J'y ai laissé aller mon monde et, pour ce soir, j'ai préféré rester à la maison et me donner le temps de penser à mes amis absents. Les lettres que je reçois de chez nous sont assez tristes. Je vois que ma pauvre maman et Lina s'ennuient. Que ne donnerais-je pas pour aller les voir un peu!

A peine de retour à Vienne, Flore est déjà d'une furieuse envie de retourner en France. Jamais le besoin de se voir n'est aussi vif que lorsqu'on vient de se quitter. Heureusement, mon beau-frère partage son amour pour la France; s'il le peut un jour, il partagera sa vie entre Paris et le petit coin solitaire où se passe la plus grande partie de son temps et qu'il aime avec passion. « Là, du moins, me disait-il tout à l'heure, il n'y a ni grands dîners, ni soirées de cérémonie... — Mais, lui répondais-je, un bal est pourtant joli à voir, vous devez vous y ennuyer moins qu'à un dîner de Vienne, où l'on ne dit rien? — Ah! ma chère, c'est comme si vous me faisiez choisir entre être pendu ou fusillé. » — Voilà qui n'est pas d'un homme du monde, mais s'il pousse cela à l'excès, il n'a aucune des faiblesses et des petitesses des misanthropes et, si le monde est vide pour lui, en revanche la nature est pleine de vie et il sait y lire ce que le commun des hommes n'y voit pas. Enfin, ma Ro-

sie, il a encore un autre talent, je devrais même dire un don du ciel. Il lit sur les physionomies et il déchiffre le caractère et les sentiments d'une manière qui me fait quelquefois peur : je ne suis pas toujours en état de grâce pour être ainsi déchiffrée. » — Ce qui me prouve que Delphine ne se trompe pas sur la pénétration de M. Lang, c'est la profonde et respecteuse affection qu'il semble lui vouer.

Il continue sa musique pendant qu'elle écrit. — « Parfois, malgré moi, tant la musique est belle, je quitte mon papier pour aller près du musicien, et j'ai envie de m'arrêter pour dessiner sa figure qui me plaît beaucoup, mais je n'ose pas...

« Pourtant, il est convenu qu'en buvant du champagne (on fête l'anniversaire de Flore), nous commencerons à nous tutoyer. J'aimerais beaucoup d'entendre de sa part cet aimable *tu* comme tu me le disais en pareille circonstance, mais, pour mon compte, je ne pourrai jamais.

Il manque, entre nous, l'habitude des relations et, comme mon beau-frère est passablement timide, la familiarité n'ira pas vite. » — Je trouve ce badinage touchant dans la bouche de cette courageuse malade.

Ailleurs : « Quand on est une vieille malade comme moi, on ne devrait jamais quitter sa maison, et quoique celle-ci soit la mienne, j'y aurais plus de peur de mes crises que chez maman. J'aurais la même crainte chez toi, ma bonne amie ; elle balance quelquefois mes espérances pour un autre été. » — Pauvre Delphine !

20 mai (?).

« Il m'est arrivé un malheur qui est cause que je t'écris, ma Rosie. Un domestique maladroit a brisé, en la laissant tomber, une superbe boîte de couleurs pour le paysage, que j'essayais seulement... J'ai pleuré de cet accident

qui me retarde beaucoup pour mon travail et me fait l'effet d'un mauvais présage. Je n'ai pas le courage de réparer le mal et de me mettre à l'ouvrage. » — Elle n'a pas le courage! qu'elle dise plutôt la force... mais elle ne veut pas, cela attristerait trop sa Rosie... Elle lui raconte bien ses larmes d'enfant dont on brise le jouet, mais elle tient bien secrètes celles qu'elle répand en cachette sur sa triste vie qui s'en va...

« J'ai pourtant pris mon album et j'y ai fourré cette page commencée. Au lieu d'aller jusqu'au village voisin où je vois toujours des choses pittoresques qui me donnent des idées, je me suis arrêtée sur une petite montagne où je me fais délicieusement cuire au soleil, tout en respirant une odeur de sapins que tu dois connaître... C'est ce calme profond, cette solitude dont je jouis avec délices comme d'un des plus grands charmes du pays, qui me font du bien et que je voudrais partager avec toi... Je te voudrais tout près, assise sur le tapis chaud et

velouté dont le pays est recouvert. » — Doux moment d'illusion! Ivresses exquises que ne connaissent pas les êtres bien portants, compensation que la nature, qui n'est pas toujours marâtre, tient en réserve pour ceux qui souffrent avec résignation! Mais que les réactions sont poignantes après ces oublis!

« J'ai enfin travaillé, tout le reste a pris plus d'attrait. C'est un véritable ami, le travail, il vous suit en tout pays! » — Joie de courte durée! cet élan l'a fatiguée... il en résulte une sorte d'affaissement cérébral qui trouble sa vision, ses yeux la trompent, elle ne croit plus à son talent. Dans ce désarroi, elle épie les visages et les gestes, cherchant à deviner les impressions : tout silence lui semble un blâme... — « En te lisant, mercredi, j'éprouvais une vive joie et je t'aurais volontiers écrit si je n'avais été en train de peindre. Quelques heures après, j'éprouvais un découragement noir et triste à propos de quelques observations plutôt

devinées que faites... J'aurais eu le temps de t'écrire, mais je ne l'ai pas voulu. » — Cependant, elle préfère la douleur à l'inertie ; lisez ce qu'elle dit plus loin :

« Ce qui m'étonne, c'est qu'en souffrant d'une chose qui ne changera pas, on prévoit le temps où l'on souffrira moins, où l'on aura oublié l'impression qui vous était si amère. Cela prouve que l'on est bien faible, n'est-ce pas ? Pour moi, j'aimerais mieux conserver mes impressions dans leur vivacité que de me consoler peu à peu, par de petites choses, des grandes qui m'ont désolée. C'est un singulier désir pour moi, puisque les joies ne dominent pas dans ma vie ; mais il y a des regrets qui valent encore quelque chose et le calme que l'on retrouve n'est que de la vie en moins. »

Quelle force morale il faut à cette jeune fille ! Songez que, si loin d'abdiquer la douleur, elle n'en conserve pas moins le visage souriant qui relève la confiance des siens et que ses souf-

frances ne lui enlèvent rien de sa sollicitude pour celles de ses amies. Écoutez :

« Tu as donc des moments d'ennui et de découragement, ma pauvre et chère Rosie! C'est peut-être plutôt un tribut payé aux souvenirs animés de la vie parisienne, qu'aux personnes qui manquent maintenant autour de toi. C'est le contraste, en tous cas; aussi, cela te reviendra-t-il de moins en moins. Tu trouveras des jouissances nouvelles dans ton petit cercle de famille et tu profiteras même de la vie que tu donnes aux autres; car c'est toujours toi qui en donnes.

« Sans doute, ne pas souffrir est un bonheur négatif, et on a besoin de plus que cela; mais combien me suis-je dit dans mes moments d'angoisse et de douleur, que je ne me plaindrais plus jamais de mes petits maux, de l'ennui, du vide, de tout ce qui est moins poignant. Comme le calme paraît alors une belle chose et que la vie toute unie semblerait douce si tout à

coup elle se présentait. Je suis devenue superstitieuse, et quand j'entends qu'on se plaint ou quand je suis disposée à me plaindre, je crains toujours qu'un lendemain plus mauvais me fasse regretter la veille, qui paraissait déjà dure. »

Allons, Messieurs les grands philosophes, inclinez-vous devant cette jeune fille, qui puise la lumière à la source de la douleur !

Comme elle aime sa Rosie !

« Mais comment pourrais-je te reprocher tes retards après t'avoir lue ! Il me faut plutôt te remercier du bien que me fait ton amitié. Elle est pour moi un encouragement qui me racommode avec moi-même et me donne plus de confiance. Ne crains pas de me gâter en me l'exprimant. En compensation des bonnes choses que tu m'écriras, tu me querelleras, lorsque nous serons ensemble, sur les détails, comme font souvent les meilleures sœurs et comme nous avons fait aussi ; mais je me souviens que

tu avais toujours raison, et je voudrais être encore querellée. Que n'es-tu assise sur ce tronc d'arbre, à côté de moi!... Comme nous reprendrions ces conversations, si souvent interrompues, mais qui n'en sont que plus actives chaque fois que nous nous retrouvons. Pour vieillir, j'espère que nous ne nous refroidirons pas, et que nos réunions auront toujours autant de charme. En songeant à ce plaisir de passer nos jours ensemble, je laisse de côté les craintes sages et je me promets encore d'aller vivre avec toi! »

Qu'a dû répondre Rosalie au doute que laisse percer la fin de cette lettre? Ah! Delphine, toi si confiante envers tous ceux qui t'entourent de tant de soins; toi si aimée; sentirais-tu faiblir ta foi en ta meilleure amie, en celle qui connaît le mieux le trésor de ton âme? Vous refroidir! Que Dieu vous en préserve!... et qu'il vous prive plutôt de l'azur qu'il verse dans vos yeux!...

Cependant les chaleurs de l'été vont chasser nos amis de Vienne. Ils iront à Roskosch, ce lieu charmant tant aimé du beau-frère et où il a une maison de campagne.

Mais avant de quitter Vienne, alors que le lecteur a encore, toute fraîche, l'impression des lettres de Mme Franck que nous n'aurons plus occasion de revoir, n'est-ce pas le moment de comparer le style des deux sœurs :

Celui de Pauline est abondant, vif, spirituel, élégant et primesautier, et, selon les circonstances, énergique et tendre, parfois sublime, abordant sans enflure les hauteurs et les profondeurs de la pensée, et pourtant simple et naturel.

Ses lettres ne le cèdent en rien pour les sentiments d'abnégation à celles de Delphine; mais elles sont pleines; aucun sous-entendu. Un commentateur n'aurait rien à y ajouter. Elles partent aussi d'un grand cœur, mais ouvert et qui déborde. Depuis l'âge de vingt ans

éducatrice et institutrice d'enfants adoptés après la mort de leur mère ; elle les aima comme s'ils avaient été les siens, maternelle avant d'être mère, et elle eut de bonne heure à développer tous les trésors de son âme, à nuancer le langage de son cœur. Sa longue correspondance avec son fiancé d'abord, puis son mari, M. Adolphe Franck, membre de l'Institut, professeur des plus distingués et philosophe métaphysicien, dont Jules Simon a écrit : « Si j'avais à parler sur sa tombe, je ne dirais que ces deux mots : « D'autres ont fait plus de bruit, personne n'a fait plus de bien ; » sa longue correspondance a rendu Pauline familière aux formes de l'éloquence, de l'érudition et de l'esprit. Quel dommage que le recueil de ses lettres, imprimé seulement pour la famille et les amis, n'en dépasse pas le cercle et ne puisse pénétrer dans le grand public. Il y trouverait à chaque page de vrais cris de nature et la plus réconfortante et la plus attrayante moralité.

Delphine, elle, est pour ainsi dire silencieuse jusque dans l'expression des mouvements qui l'exaltent ou l'oppressent le plus. Elle ressemble à ces plantes printanières qui soulèvent à peine le morceau de terre qui les recouvrait, mais dont le vert bourgeon dit toute la générosité de la racine, et dont le parfum est si cordial, quoique peu perceptible. Le sentiment qui gonfle son cœur est aussi puissant que celui qui fait battre le cœur de Pauline, mais sa fonction est différente et reste concentrée.

Bien que très nuancée et très ferme dans sa phrase, on sent bien qu'elle ne s'en sert pas comme de son mode d'expression préféré. Elle ne cherche pas l'art de dire, mais on remarque fort bien qu'elle a le goût littéraire : seulement les fleurs écrites ne valent pas pour elle les fleurs peintes. Elle exhale ses sentiments par un soupir ou un sourire : elle les trace d'une ligne sobre, oubliant tout effet de palette. Ce n'est pas de l'indifférence, ce n'est pas de la froideur, c'est la

crainte de trop émouvoir à son propre propos : à quoi bon!... Elle indique d'un mot les beautés naturelles ou morales qui la transportent, les laideurs qui la découragent; ce mot est le mot juste, tant pis pour qui ne le voit pas. C'est par leur marche, c'est par leur ensemble, que les idées dans ses lettres prennent toute leur intensité. C'est comme pour la peinture à fresque, il ne faut pas les regarder à part, car alors elles ne seraient comprises que par ceux qui ont pénétré son âme. Pour ceux-ci, leur retenue en décuple la portée; et lorsqu'ils en ont déduit certaine situation tout à fait poignante, certaine plaie cachée et qu'ils se sont servi de toutes les ressources littéraires pour la résumer; qu'ils répètent alors la simple phrase par laquelle d'abord Delphine l'a soupirée et ils verront que cette citation prendra la valeur d'un verset d'évangile.

Elle a le cœur gros de toutes les tendresses, mais elle les tient en réserve. Elle se contente

d'adorer les siens sans donner une forme éclatante à son amour, dont pourtant elle ne se départ jamais un instant. C'est que toutes ses forces doivent être consacrées à la recherche de la forme de cet art pour lequel elle est née. D'ailleurs, c'est ce qu'on demande d'elle. N'est-elle pas l'orgueil de sa famille, comme plus tard sa sœur aînée le criera dans un sanglot?

On la dispense des occupations du foyer. Depuis longtemps on la ménage avec ce soin qu'on apporte aux plus précieux joyaux que l'écrin protège, et qui n'en doivent sortir que pour les fêtes à la gloire du soleil...

... Oh! ce n'est pas avec son consentement; elle s'en accuse; elle croit manquer de dévouement et « n'arriver à rien pour personne! » Mais lorsqu'elle veut mettre à exécution sa part de sollicitude familiale, ne lui crie-t-on pas : « Laisse cela, Delphine, ce n'est pas ton affaire à toi! Ne te fatigue pas à ces misères! »

Et voilà pourquoi Delphine a mis toute l'ac-

tivité de son âme et de son corps dans l'étude de son art. Voilà pourquoi tout éclate au jour dans les lettres si éloquentes de Pauline, tandis que tout doit être deviné, interprété et souligné chez sa sœur cadette.

Je ne m'en plains pas.

Les scrupules de conscience devaient moins poursuivre notre jeune artiste, lorsque, tout entière à sa peinture, elle pouvait s'y livrer sans crainte, rassurée sur les siens et sur elle-même, alors que la gaîté de son cœur s'épanouisssait à la beauté des horizons.

Hélas! comme toute cette clarté s'est soudaiment troublée!

VII

A ROSKOSCH

« *Roskosch, 18 mai (?).*

« Pour peu que tu eusses tardé, ma bien chère, tu aurais reçu une lettre de moi, car tu me donnais presque l'équivalent de l'inquiétude dont je suis bien fâchée d'avoir été cause.

« Si j'étais seule, j'écrirais beaucoup et tu aurais reçu bien des descriptions des nouveautés qui frappent mes yeux. Mais le jour, j'ai des scrupules d'écrire, parce que cela me fait

l'effet d'une trop douce flânerie à laquelle je ne me livre que quand je me sens pressée de rassurer ma famille. A la fin du jour, on va se promener : il est huit heures lorsqu'on rentre pour le souper, et après, quand ce serait précisément le moment d'écrire à sa Rosie, je ne puis tout de suite quitter mon beau-frère et ma sœur ; nous nous mettons à bavarder sur toutes choses : le mariage, l'amour, l'art, ou bien Tony se met au piano et me retient par les airs qui me captivent le plus.

« J'ai lu ta chère lettre avec accompagnement de Don Juan de Mozart, qu'il interrompait souvent dans l'espoir de m'entendre lire tout haut quelque chose à ma Flore. »

— Quel charmant intérieur et comme ces gens seraient heureux sans ce point noir toujours menaçant !

« Précisément, avant que le courrier m'arrivât de la ville avec ta lettre, nous parlions de toi ; j'étais en train de faire connaître, à Tony,

mon amie Rosie dont la famille ne lui est pas tout à fait étrangère, surtout une certaine demoiselle qui lui a singulièrement plu...

« Ma pauvre Rosie, je m'attriste un peu en songeant à ton poêle, à la privation de ce soleil que tu dois tant aimer et désirer. Moi, malgré mon système d'employer mes journées à autre chose qu'à ma correspondance, je t'écris au beau milieu du jardin, à l'ombre de mon chapeau de paille... Je voudrais que la matinée se prolongeât, j'ai tant de choses à te dire!

« Je m'imagine que ton pays ressemble à celui-ci qui est assez froid et dont la plus grande beauté était les forêts. Depuis qu'on les a coupées, il a bien perdu, mais on ne peut lui prendre son air vif que je crois excellent pour moi, ni ses lacs, ni ses belles pierres de marbre blanc, habillées de mousses magnifiques. Notre maison est posée au bord de l'un de ces lacs ; il n'y a qu'un jardinet, un buisson de roses qui l'en sépare. Mon beau-frère a sur ce lac une

flotte de jolis bateaux à voiles qu'il a construits et dont nous jouissons pour la promenade. Bientôt j'espère pouvoir mener seule une barque et je me donnerai ce plaisir. C'est là aussi que je te désirerai : s'il fait bon être deux quelque part, c'est bien en nacelle; peut-être vaudrait-il mieux que ce ne fussent pas deux féminins ! »

C'est avec cette apparente tranquillité qu'elle fait allusion à l'amour auquel elle sait ne pouvoir aspirer jamais !... C'est presque en jouant qu'elle entr'ouvre pour la première fois cette plaie, certainement très profonde, de son triste cœur. . . . .

. . . . , .

« *Dimanche, 1er juin (?).*

« Voilà une date bien avancée qui me fait frémir ; je n'ai encore rien fait, ma Rosie ! Rien

qu'admirer, et l'admiration n'est pas souvent productrice chez moi. »

Je suis tout à fait d'accord avec Delphine, l'admiration pour des choses qu'on n'a pas le temps d'approfondir ne sert qu'à troubler l'imagination, si on veut les peindre. On ne trouve leurs bonnes expressions qu'à celles qui ont été vécues et revues.

« Je n'ai jamais tant envie de travailler que quand l'heure en est passée. Je rentre en ce moment d'une délicieuse promenade ; je voudrais passer ici plusieurs étés et aussi l'hiver, si je n'avais ailleurs des liens si puissants... »

On dirait que, sous le salutaire effet de la campagne, la vie cherche à reprendre notre amie et aussi le remords de ne pas peindre... et d'avoir laissé là-bas les siens, qu'elle adore.

« Je sentais, je t'assure, le besoin de la campagne, plus pour le moral que pour ma santé, sur laquelle aucune influence ne peut agir. »

Hélas ! l'illusion n'a pas été de longue durée... La sensation de son mal lui revient, désespérante ! Elle se rejette aussitôt vers son idéal moral :

« L'expérience m'a montré qu'à la campagne je ne conserve aucune aigreur, aucune amertume, comme il m'est arrivé trop souvent à la ville ; et les gens contre qui je me serais dépitée là-bas, je les oublie ici ; il n'y a rien de mieux. Et je suis d'ailleurs dans de si douces circonstances... Si j'ai quelques reproches à faire à la Providence, d'un autre côté je la remercie souvent de bien des dons précieux... » — Vous croyez que ces dons précieux sont l'intelligence, le rare talent ? Nullement. — « Tout ce qui m'entoure est si bon ! m'embellit tant le chemin ! » — Hélas ! nous le savons, elle le sait, la lamentable enfant, où conduit ce chemin !... — « Moi seule je me fais défaut. Ici comme partout j'ai de grandes dettes de reconnaissance que je n'acquitterai jamais ! Mon pas-

sage dans le monde n'aura servi qu'à éprouver les gens! » — Mais, adorable femme, par la façon dont tu te fais aimer, est-ce que tu ne t'acquittes pas? Et ce reproche à son impuissance de malade :

« Je ferais mieux de ne pas si souvent penser à l'autre monde et d'agir un peu plus dans celui-ci!

« Mon beau-frère a des sœurs mariées qui viennent se réunir à Roskosch avec leurs enfants. Tony et sa mère sont ceux qui m'intéressent le plus. Mais il y a dans toute la famille un caractère de générosité et d'élévation de sentiments encore plus que d'esprit, et j'aime cela. La mère, j'ai déjà dû te le dire, est une femme rare; je ne puis mieux la comparer qu'à maman (laisse-moi t'embrasser pour ta façon d'apprécier cette bonne mère). Elle a moins d'énergie; mais elle n'a pas besoin d'en déployer autant. Mais elle a le cœur généreux, et comme la fortune l'a mieux servie, elle peut

donner plus d'essor à ses dispositions. Il n'y a pas de gracieusetés dont elle ne m'accable et j'admire, comme chez maman, qu'elle puisse penser à tout et à tous. Ce qu'elle fait pour ses filles, elle le fait aussi pour moi, pour me montrer qu'elle me traite aussi en fille. Je n'aime pas beaucoup les présents ; elle le sait ; il n'y en a guère qui ne soient gênants à recevoir. Mme Lang m'a offert des choses qui m'ont extrêmement touchée : des souvenirs d'une fille aimée qu'elle a perdue. Chaque objet est une relique. Elle ne s'en séparerait pas en faveur d'indifférents et j'ai compris que c'était une preuve de délicate sympathie. »

— Quel milieu honnête ! quelle délicatesse partout ! Et cette jeune fille dont nous connaissons la vive imagination, comme elle s'exprime avec une éloquente et sobre simplicité ! Comme cela vous pénètre insensiblement et à fond ! Quelle tendresse toujours retenue par une sorte de pudeur qui fuit l'étalage, et qui vous laisse

dans le souvenir comme le pieux murmure d'une source sacrée. Cela tombe avec une monotonie exquise, ne laissant voir les sublimités que par transparence.

Figurez-vous cette jeune femme qui traîne l'angoisse d'un mal si lourd physiquement et moralement ; figurez-vous la voir forte et exubérante ; telle que nous l'a montrée Émile Michel ; revoyez-la devant sa toile livrée sans entraves à son inspiration, dans le virginal sanctuaire de son atelier ; et songez à ce qu'aurait produit, laissez-moi vous dire le mot : son génie...

Vous venez d'entendre comme elle parle de sa mère ; si vous saviez comme elle l'a peinte ; je dis peinte, comme si je ne me rappelais pas que c'est un pastel, mais qui a la puissance d'une forte peinture à l'huile. Comme elle y a exprimé cette énergie douce d'une si austère et si forte bonté ! Et véritablement sous le crayon filial elle apparaît comme le type de ces mères bibliques, ces femmes de patriarches qui de-

vaient mêler la robuste simplicité des naïves paysannes à la majesté des reines.

Comme de toutes les peintures faites par Delphine, il s'échappe de cette œuvre je ne sais quel rayonnement mystérieux dont j'ai parlé à propos d'autres artistes, et qui me semble distinguer les travaux des élus des muses.

Tel m'apparaît le portrait de l'excellente femme, daté de 1854, et dont j'ai la photographie devant les yeux. Elle semble très verte encore malgré ses soixante-dix ans qu'elle ne porte pas sur son visage, mais qu'elle doit avoir en réalité, lorsque l'on songe qu'elle a mis au monde dix enfants dont notre artiste est l'avant-dernière. C'est une belle vieille, ne ressemblant guère à sa fille qui nous occupe. Elle n'en a pas la perfection plastique, mais elle est pleine d'une dignité simple et d'une belle intelligence. Son air reposé indique une conscience sans reproche, tandis que son regard tendrement attentif montre une sollicitude toujours en

éveil et la préoccupation constante des êtres aimés. Cela lui donne je ne sais quoi de religieux et de familial qui, s'il n'était accompagné d'une pointe de cette ironie bienveillante qui effleure toutes les bonnes âmes qui ont pris racine au XVIII[e] siècle, conviendrait à une sainte Anne et, en réalité, elle rappelle des types restés dans ma mémoire et entrevus dans des tableaux flamands de certains maîtres, de Van Dyck, par exemple.

La ressemblance de ce portrait me frappa, tout d'abord, comme celle d'une personne que j'aurais presque familièrement connue et dont je ne parvenais pas à préciser le souvenir. Je cherchais en vain, lorsqu'un trait de lumière me rappela que c'était elle-même que j'avais vue en 1847, au Louvre, où elle accompagnait toujours sa fille.

Elle est assise sur une chaise la face vue de trois quarts, les yeux vivants sous de larges paupières, la bouche arquée en sourire naturel

et fin. Elle est enveloppée, sous une mantille noire, d'une dentelle blanche qui ferme le corsage et sort des manches. Les mains sont aussi expressives que la tête; la gauche repose sur le poignet de la droite qui tient des lunettes. Les draperies suivent le corps sans aucune affectation, les plis bien modelés. Les peintres savent qu'une manche sur un bras est plus difficile à exécuter qu'un nu.

Lorsque l'on compare ce vigoureux morceau à l'exquise suavité raphaëlesque du portrait de sa jeune nièce Amélie que nous verrons plus loin, lorsqu'on songe que le portrait n'était pas son rêve et, qu'après ses beaux essais dans le genre rustique, elle a été arrêtée par ses forces physiques si souvent défaillantes, on a le droit de lui appliquer le grand mot que je viens d'écrire.

Malgré sa modestie, lorsque la fatigue n'amène pas le dégoût et lorsque la violette écarte les feuilles pour s'exalter au chaud rayon, elle

a le sentiment de tout ce que lui vole le sort jaloux qui la poursuit, qui saccage tant de promesses et, au lieu de maudire le sort, vous la voyez encore se répandre en bénédictions sur les excellentes gens qui l'entourent.

Aucun reproche à Dieu. Elle le remercie pour tous ces dévouements qui jonchent de fleurs vous savez quel chemin... afin que ses pieds délicats se blessent le moins possible aux cailloux. Elle compte le peu qui lui reste comme un bienfait, ce qui, dans le malheur, est la suprême sagesse. Elle vit dans ses affections. N'a-t-elle pas sa brave famille et sa Rosie, cette tendre Rosie (oh! le délicieux diminutif sous sa plume!) qu'elle aime de toute son âme? au point de lui tout dire... et de la consoler, elle l'heureuse! pour quelques rayons de soleil qui lui manquent :

« Ma pauvre Rosie, je m'attriste un peu en songeant à ton poêle! » Souci d'ange gardien prosaïquement exprimé!

Elle oublie ses chagrins tant elle pense à cette amie!

Hélas! une nouvelle inquiétude va se faire jour... vous allez voir...

VIII

MADAME ROSIE

Paris, le 24 janvier 1855.

« Notre pauvre correspondance ralentie a bien besoin qu'une entrevue vienne la rafraîchir et lui fournir des sujets d'entretien d'un intérêt nouveau. L'Exposition aura cela de bon pour moi, qu'elle t'amènera à Paris, chère Rosalie, et je pense déjà beaucoup à ce moment-là : je le crains presque. A part l'ennui qu'elle m'inspire, cette exposition pour laquelle

on me tourmente déjà mais en vain; oui, je crains que tu me trouves bien vieille au moral comme au physique. »

— Delphine, on le voit, est revenue à Paris. Dans quel état? Elle doit être dans une période de répit, puisqu'elle travaille et qu'on la tourmente afin qu'elle prenne part au grand concours des arts; et que, malgré sa résistance, nous trouvons son nom au catalogue dont je copie la notice qui la regarde :

Bernard (Mlle Delphine) née à Nancy (Meurthe) élève de M. Maréchal père, de Metz.

Rue d'Hauteville, 89.

2.540. Portrait.

2.541. Petite Glaneuse.

Elle a donc cédé aux sollicitations et elle a exposé, malgré ses appréhensions qui devaient tenir à ce qu'elle ne se sentait pas satisfaite en face de son idéal. Peut-être ces toiles se ressen-

taient-elles de ses hésitations; peut-être furent-elles mal placées à cette formidable arène où les sommités du monde se disputaient les bonnes places et les palmes. Je ne me les rappelle pas, probablement pour cette dernière cause; nous savons combien notre jeune artiste était réservée et combien sa modestie excessive la tenait loin de toute réclame et de toute intrigue.

J'ai peut-être aperçu vaguement ces deux tableaux sous quelque frise où ils se perdaient, comme cela m'était arrivé, pour moi-même, en 1853. Je ne les ai, d'ailleurs, pas cherchés, car j'ignorais encore le nom de Delphine, que je n'ai su qu'après avoir écrit *Savarette* en 1898. Mais ils devaient contenir quelques-unes de ses qualités habituelles attestées par Émile Michel.

Cependant, le seul fait de figurer, elle encore inconnue, parmi cette élite sévèrement triée par un jury très choisi, au palais improvisé de l'avenue Montaigne, asile de la plus belle expo-

sition de contemporains qu'on vit jamais en France, est très significatif comme affirmation de son talent.

Il s'agit ici de peinture à l'huile, genre dont le travail est plus fatigant que celui du pastel, et que son mauvais état de santé ne lui permettait que par exception.

Le portrait de *Jeune fille* qu'elle exposera en 1859 est également une peinture à l'huile. J'ignore pourquoi elle ne joignit pas à ces envois quelque pastel, comme celui qui représente un de ses cousins et que j'ai admiré chez H. Lévy. Je ne vois personne qui en eût fait un meilleur, avec plus de caractère, de largeur, de fermeté et de lumière, dans ce genre peu pratiqué à cette époque.

J'ai dit dans *la Vie d'un Artiste*, que mes *Glaneuses* étaient les premières de ce sujet qui eussent été exposées, je me trompais : Delphine avait aussi sa *Glaneuse* en 1855.

Là figurait en même temps une autre élève

de Maréchal, amie de Delphine. Mais, hélas! elle est inscrite au catalogue sous le nom de feue Mme Sturel, née Octavie Paigné. La pauvre femme était morte. On exposait d'elle deux pastels, l'un sous le n° 4.023, représentant des fruits, l'autre, n° 4.024, des roses trémières qui ont l'honneur de figurer au Louvre.

Je ne sais si c'est de cette personne que Delphine parle dans sa première lettre; cette amie si excellente, si sincère, envers laquelle elle se reproche des torts probablement fort exagérés, sinon tout à fait imaginaires; ou de sa sœur Mélanie Paigné également peintre et élève de Maréchal.

Je reprends la lettre de Delphine :

« Oui, je crains que tu ne me trouves bien vieillie au moral comme au physique. Je me sens si morne, si engourdie et, c'est surtout lorsque réunie à d'autres, je compare leur entrain au mien, que je me trouve un être bien inutile et bien ennuyeux.

« Pourvu que tu me voies avec d'autres yeux; en tout cas ta présence me réveillera. Mais sais-tu ce qu'on me disait hier soir : « Que « tu étais devenue une grande dame; une plus « grande dame même que Mmes Bart, pensez « un peu! » Moi qui ai honte de ne rien connaître de la gloire des dames Bart, je n'ai pas su jusqu'à quel point je devais être éblouie. Mais je voudrais bien savoir en quoi tu parais une personne différente de ce que tu étais. Il ne me semble pas que tu sois d'une nature à changer si facilement et je ne te croirai transformée que lorsque je l'aurai vu.

« Dis-moi bien vite la vérité des choses. Je gage d'avance que c'est un châle ou un chapeau élégant qui ont fait de toi, aux yeux du public, un personnage aristocratique tout à fait imposant; et quoique ton laisser-aller et ta simplicité m'aient toujours charmée, l'élégance nancéenne, quand tu finissais par l'adopter, t'allait si bien, que la femme élégante ne me

gâtera pas ma Rosie; si d'ailleurs elle est restée la même, car je ne voudrais de changement que dans la forme: pas du tout dans le fond. Je gagerais encore, tant j'ai bonne opinion de toi (j'ai peut-être tort) que ta coquetterie a un but honorable et que, ton mari y étant sensible, tu ne veux que lui être plus agréable encore: cependant il me semblait qu'il aimait tant sa femme telle qu'elle était! Peut-il l'aimer davantage autrement? Peut-être oui, je ne suis pas faite pour ces sortes de problèmes.

« Mais parlons d'autre chose. »

— Y aurait-il dans ce badinage charmant quelque caresse à rebrousse-poil pour éclairer une secrète appréhension?

« Il est certain que nous nous reverrons, ma chère Rosie, bien plus facilement que nous ne le croyions autrefois, puisque Mme F... vient habiter Paris. Tu finiras par le venir habiter toi-même. Tout le monde finit par là, et tu es près de finir puisqu'on te dit grande dame.

« Je n'ai pas vu Mme D... Nous nous sommes chacune fait visite sans nous rencontrer, et Paris a cela d'ennuyeux que les distances y sont trop grandes pour qu'on puisse les réitérer, surtout lorsqu'on a des occupations régulières.

« Je serais bien contrariée si, lorsque tu habiteras Paris, tu demeurais dans un autre quartier que moi. Comme je suis loin du centre, je suis loin de chacun, et il se passe souvent quinze jours sans que je ne voie mes sœurs, et nous nous écrivons comme si nous demeurions dans une autre ville. Je ne sais même pas si les relations ne s'en refroidissent pas, car, étant sûr de se revoir bientôt, on ne se laisse pas aller aux épanchements qui se font jour sous la plume, quand on n'a pas d'autre moyen de communication. Si l'on se revoit, c'est en courant, à travers mille embarras et mille fatigues. Enfin, mon dernier mot c'est que Paris n'est pas le pays favorable aux relations d'amitié, et je le déteste pour cela. Celles de la société au contraire y

sont charmantes, tant de gens distingués s'y réunissent! Si l'on a la chance de pouvoir, par soi-même, quelque chose pour le plaisir des autres, on est bien vite recherché. Je ne parle pas d'une manière intéressée, car je vis dans mon pauvre coin, je ne dirai pas le mieux du monde; j'aimerais autant en sortir, mais le plus complètement possible. »

— Comme on sent dans toute cette prose un peu languissante un cœur désabusé! La blessure a grandi : Delphine ne s'avoue pas qu'un nouveau vide se prépare pour son cœur. Elle ne rit plus, mais elle se tait encore... le doute l'obsède. J'ai hésité à donner cette lettre longue et qui serait sans intérêt, si les détours de la pensée qui jusqu'à présent tombait en trait direct, n'étaient symptomatiques.

La nature y parle sur un ton où l'on devine une vive inquiétude qui ne veut apparaître que pour provoquer une prompte et chaleureuse réponse. Les traits sont émoussés, mais on les

sent partout. On devine tout le courage qu'il a fallu à la pauvrette pour l'écrire, sous prétexte de renseignements à donner à son amie. Allons jusqu'au bout :

« Je ne doute pas que Mme D… ne trouve ici bien des choses qui lui plaisent extrêmement et qu'elle ne plaise elle-même beaucoup, ce qui est une grande condition d'amusement comme tu sais. Cette vie animée, intelligente où l'on s'occupe des choses de l'esprit, lui plaira. Moi aussi j'aime la société, mais je donnerais la rue Vivienne, les Tuileries et même l'empereur et l'impératrice, pour telle vallée dénuée même de tout charme du souvenir. Je regretterai toute ma vie de passer tous mes étés dans les rues de Paris, si bien bâties qu'elles soient, et cependant si l'on m'offrait de les quitter, je regarderais autour de moi avec inquiétude et je ne partirais pas, car je ne pourrais emmener tout le monde. J'ai pourtant toujours pensé que l'air vif conviendrait à ma santé, mais ma santé !… »

— La phrase ne finit pas.

Voilà un cri du cœur et l'éloquence simple de cette fin me mouille les yeux. Tous les artifices littéraires ne pourraient rien ajouter à son énergie, car il n'est pas possible de faire mieux entendre ce qu'elle suppose d'héroïsme dans le dévouement secret.

Les lecteurs ne me reprocheront pas de les avoir attardés à cette lettre profondément triste sans vouloir le dire. Ils devineront comme moi (car il faut tout deviner chez cette angélique enfant) que ce style froid cache un pressentiment trop cruel pour qu'elle ose s'y livrer. Sa santé! Il y a longtemps qu'elle est fixée sur ce qu'elle en peut espérer. Mais une autre illusion bien chère aussi lui semble menacée... Bien sûr elle se trompe; ses craintes ne sont pas fondées ni pour ceci ni pour cela. Elle approche de la trentaine; à cet âge la nature peut encore avoir de verts réveils! Elle vient d'en avoir la preuve à la vaillance du portrait de sa mère!

Pas de découragement! Il faut qu'elle vive! Son cœur n'est-il pas, par instants, plein de soleil lorsque y fermentent de radieux projets d'art! Puis ils ont tous besoin d'elle : la mère, les neveux, ces enfants de Pauline malade aussi!... Que de combats dans cette chère âme et quelle lassitude!... Elle ne veut pas être abattue... L'énergie morale et les soins maternels la sauveront! Et puis un grand fait, un de ces événements dont l'action bienfaisante transforme les êtres, qui accélèrent les battements de la vie et font monter au cerveau de généreux transports ; un événement ardemment désiré et depuis si longtemps, qui va chasser les brouillards sombres au souffle de la divine amitié, est près de se réaliser. Elle va revoir sa Rosie! plus vivante, plus affectueuse, plus brillante que jamais! Rosie est en route! Que d'effusions, que de confidences dont la plume n'a pu être l'interprète! Comme Delphine va s'y réchauffer, s'y ranimer! C'est l'épreuve suprême qui va

la guérir. Ah! comme elle en avait besoin!

Il y a longtemps qu'elles ne se sont vues. Comment va-t-elle la trouver? Il ne faut plus songer aux parties de campagne, à ces courses folles dans les bois de Versailles, à ces longues causeries de Trianon, assises au seuil de ces métairies d'opéra-comique si pleines de gracieux souvenirs, à ces belles nuits mystérieuses qui suivaient les fêtes et où l'on s'attardait sans crainte dans ces délicieuses fraîcheurs des longs crépuscules... Tout cela est défendu maintenant! Et Rosie, comment va-t-elle lui apparaître? Et Delphine se rappelle ces temps où, encore forte, elle s'accusait « de manquer d'initiative et de n'arriver à rien pour personne ».

Que sera-ce maintenant!...

Et je crois la voir, étudiant sa physionomie dans la glace, elle qui n'est pas coquette; se demandant ce que Rosie pensera de sa triste ruine.

. . . .

9 novembre.

« Je me demandais dans mes moments de paresse où je réfléchis faute d'avoir le courage d'agir, qui de nous deux, Rosalie, écrirait la première.

« Une réunion ranime ordinairement la correspondance, mais je craignais qu'après celle-ci, nous n'en eussions plus du tout. Je m'en donnais la faute à moi seule, crois-le bien, ma bonne Rosie. » (Ah! il lui en coûterait trop d'abandonner plus longtemps ce cher diminutif si tendre.) « Je me disais : Elle m'aura trouvée changée à mon désavantage au moral comme au physique, et je ne lui aurai plus inspiré le désir de se réunir à moi, malgré les obstacles, comme cela aurait pu être autrefois. J'en pleurai... j'en ai encore un vif regret, car, dusses-tu me dire non, je ne suis guère entraînante, mais plutôt bien vide et je ne puis manquer de pro-

duire sur les autres, au moins en partie, l'effet que je me fais à moi-même… »

Voilà la première plainte amère. Faut-il que la pauvre enfant se sente découragée !

« Ma sœur Pauline me demande si je la boude. Hélas ! non ! mais j'ai le cœur et la tête tout à fait vides. » — Quelle contradiction entre cette affirmation et l'amertume de ce cœur qui vibre si désespérément tendre ! — « Je me réjouissais pourtant de me réchauffer un peu à ta bonne amitié. J'avais et j'ai encore confiance, depuis ta bonne lettre de ce matin, que tu saurais bien retrouver quelques étincelles au milieu des cendres refroidies de ton amie… Tu vois qu'elle ne se farde pas pour se montrer à toi ; elle risque de t'en dégoûter tout à fait… Mais enfin elle avait compté sur toi pour être momentanément ranimée et c'est vrai que cette fois la réalité n'a pas répondu à son attente ! Mais je me suis dit comme toi : « Ce voyage ne doit pas compter ! » Il faut pen-

ser que nous ne nous sommes pas revues et dire : « A une autre fois ! » Mais la vie est si incertaine que c'est grand risque de compter sur les occasions futures ; il faudrait prendre du présent ce qu'il peut donner ! » — Ce qu'il peut donner ! Hélas ! il ne peut donner que des manifestations extérieures. Rien ne se commande moins que les élans de sympathie et d'affection, et rien ne se joue plus maladroitement quand le charme est rompu ! Et il l'est ! Vous aurez beau faire. On ne resserre pas des nœuds ainsi relâchés. C'est la faillite du cœur. Vous n'y pouvez rien. Dans les avances les plus empressées, on sentirait de la pitié !... Oh ! les trop longues absences et les transformations qu'elles amènent, non pressenties, et qui, au premier choc, brisent les cœurs aussitôt remis en présence l'un de l'autre !

« Voilà mes regrets, reprend-elle, et ce que je me suis dit à moi seule, mais sans te faire le moindre reproche. » — En effet, Rosalie n'est

pas responsable d'un refroidissement fatal. — « Il me semblait, continue-t-elle, que, durant ton séjour, nous aurions pu être plus souvent ensemble; mais tu devais me croire occupée et je n'étais pas non plus la personne convenable pour t'accompagner dans tes courses fatigantes. Cependant, je me serais quelque peu fatiguée, » — (Comme c'est triste!) — « et à force d'être ensemble, l'entrain me serait revenu.

« Il n'y a que de ce côté que tu as peut-être péché. Mais tout ce que je pense de moi, ou plutôt le peu que j'en pense, fait plus que t'absoudre... »

Cet ange de mansuétude ne veut pas laisser son amie sous l'impression d'une amertume dont elle n'a pu retenir l'expression, mais qui comprend et pardonne tout, excepté sa propre défaillance! Quelle générosité!

... « Tu vois que je te dis tout. En échange, dis-moi en quoi tu m'as trouvée moins de ton goût. Je suis curieuse de connaître le pourquoi

de ma *chute* et les vérités dures souvent me font du bien ; elles ne me surprennent pas, car elles viennent toujours à l'appui de ce que je me dis tout bas, mais trop faiblement. » — Elle ne peut plus rien, sa Rosie, pour réchauffer l'inspiration de l'artiste, mais elle peut encore l'aider dans la seule étude qui l'intéresse désormais, celle de son perfectionnement moral. — « Ne rends pas trop ma santé responsable de mes changements d'humeur et de ma maussaderie, ce serait me faire plus de peine encore, car je ne veux pas être dominée ainsi par un corps qui, après tout, se laisse assez oublier (quand on ne le regarde pas) ; ma santé ne doit donc servir d'excuse à rien. »

Mme Rosalie est très sincèrement compatissante, et malgré sa mondanité qui empêche les sacrifices permanents de sa personne, elle gardera les meilleurs procédés envers sa pauvre amie :

« J'ai bien reconnu ma Rosie dans la com-

mande qu'elle me fait d'un tableau. Tu as raison, rien ne peut autant m'encourager à m'occuper, et j'accepte ta proposition. J'y ai songé aujourd'hui... Pourvu que mon zèle ne s'éteigne pas au moment de l'exécution, comme cela m'arrive souvent. J'ai, du reste, bien des choses en train, auxquelles il manque peu pour être finies. Mais j'aimerais mieux te faire du nouveau, et je t'en ferai, si quelque sujet se présente, car j'ai besoin que la nature me parle la première. Cependant, j'ouvrirai de grands yeux pour voir le peu qu'elle pourra m'inspirer. Tu sais que les sujets parisiens ne sont pas parmi mes préférés. Je pourrai davantage compter sur mes forces l'été prochain et je profiterai des sujets que m'offrira le bord de la mer. En attendant, laisse-moi te remercier de ta proposition qui me rendra le service de me faire travailler.

« Maintenant, j'espère que tu ne vas pas attendre un siècle pour me répondre, ou ce sera de ta faute si nous nous éteignons en froideur.

« Au revoir, ma bonne, ne retiens de ma lettre que l'assurance de mon amitié constante, au milieu des atteintes passagères qu'elle semble recevoir : faut-il autant compter sur la tienne? N'es-tu pas un peu inconstante, dis?... »

Oui! Delphine tu es un ange de mansuétude. Pour nous qui te connaissons, quelle triste affirmation que cette interrogation : *dis?*

Oui! elles resteront de bonnes amies de loin.

Je ne sais ce qu'est devenue la brillante Rosalie. J'aime à me figurer qu'elle aura continué sa vie heureuse.

Quant à Delphine, c'est fini de ses beaux projets de voyage à la Chaux-de-Fonds. Sa source de vie se tarit. Sa Rosie est plus morte à son cœur que Mme Sturel, Octavie Paigné, cette amie si sérieuse et si vite enlevée... Il est facile de deviner, si la pauvrette ne nous le dit pas, quel effondrement moral cette constatation a dû ajouter à son effondrement physique.

Les lettres de Delphine Bernard n'étaient pas

datées : il m'est difficile de savoir combien de temps elle avait été séparée de son amie. Il est probable qu'elle ne l'avait pas revue depuis son mariage à la Chaux-de-Fonds. Mais, malgré les langueurs qui brisaient ses plus beaux ressorts, quel fervent souvenir elle en gardait! Certes, elle y songeait tous les jours. Nous la voyons faire appel à son influence, même pour la guérison de son mal; elle se réconforte à la seule idée d'aller « se réchauffer à sa bonne amitié » qui ferait « rejaillir quelques étincelles des cendres de sa vie ». Rien que cette pensée la ranime : « on a trouvé qu'elle ressemble à Rachel, à Ristori », et si elle regrette de ne pas avoir leur talent, c'est que : oh! elle irait donner des représentations à la Chaux-de-Fonds! « Car je serais toujours brave fille, tu me recevrais : *dis?* » Ce *dis?* qui vient de résumer l'interrogation de sa profonde tristesse, je ne puis trop répéter que je le trouve adorable.

Cette Rosie, je crois la voir. Elle devait être

bien intelligente, bien séduisante et gentille, pour avoir charmé une femme de la haute valeur de Delphine.

Éblouie, comme tous ceux qui eurent l'occasion de contempler tant de talent, tant de chaleur contenue, de délicatesse exquise, de beauté suprême et de bonté, Mme Rosalie l'a aimée véritablement.

Elle l'avait accompagnée aux champs, suivant ses travaux, « elle qui avait si douce façon de la pousser au travail ». Elles avaient partagé leurs enthousiasmes. Elles s'étaient ensemble emplies de soleil et de joie dans l'ivresse des beautés rustiques, « parmi les arbres et les lointains »... Quel cadre pour les confidences de ces cœurs vierges, pour leur espoir lumineux, les effusions de leurs rêves enchantés. On y mêlait l'art à la nature, on entrevoyait un bel avenir, on parlait de « ces sentiments qui remplissent la vie des femmes », selon l'expression qui vient d'échapper dans un soupir douloureux et dissi-

mulé, à la touchante veuve de cette suprême bénédiction !

Rien alors ne voilait, au delà de l'horizon du paysage, les pays illimités de splendeur et d'amour !

— Tout cela, me dira-t-on, qu'en savez-vous ? Tout cela s'est volatilisé par le ciel en essences exquises que je crois respirer dans la logique des déductions.

Voici Rosie fiancée : les confidences deviennent de plus en plus intimes et animées. C'est en Suisse, ce pays d'air pur, c'est vers une cité perchée sur le plateau le plus élevé des montagnes, que tendent leurs regards. Oh ! comme Delphine va trouver là de beaux motifs à peindre : « Ces beaux horizons bleus qui sont des tableaux tout préparés !... » Déjà la Chaux-de-Fonds apparaît comme une sorte de Terre promise... si belle ! Et puis c'est la patrie de Léopold Robert, ce peintre roide et théâtral, mais si modeste, dont Delphine voit les défauts, puis-

qu'elle regarde les paysans à travers Rubens, mais qu'elle aime, parce que les rapins en rient, et qu'elle admire, parce que, dans le désespoir de son impuissance à exprimer son idéal, il s'est tué en plein illustre succès; il s'est tragiquement dérobé à l'encens que lui prodiguaient ses thuriféraires un peu trop exaltés sans doute, et qui, cependant, n'étaient pas les premiers venus puisqu'ils s'appelaient Lamartine, Alfred de Musset, et le plus brillant, le plus incisif des esprits, Henry Heine!

Elle n'était pas non plus sans avoir remarqué, en peignant aux champs, certains frissons d'azur qui frémissaient pour la première fois dans les cuissons du soleil qui dore le trop conventionnel *Repos des Moissonneurs,* cette toile qui a passionné le monde et qu'on relègue maintenant sous les frises. Et certes, elle préférait encore ceux-ci aux fantoches de Leleux.

Comme tous ces nobles sujets de conversation et de confidences ont dû alimenter l'affec-

tion réciproque de ces deux charmantes jeunes filles!

Que toute cette fleur de jeunesse et de santé est loin de notre artiste!

A Mme Rosalie tout semble avoir réussi. Mariée richement dans une ville riche, elle a dû continuer une vie de luxe et de fêtes, au milieu de beaux enfants; poule aux œufs d'or que rien n'a brisés. Ses rêves d'amour ont été comblés.

Combien je regrette de n'avoir pas trouvé de lettres de ce temps qui a souri à leur mutuel bonheur! Quel charme perdu pour cette étude! Elles sont séparées. Les années s'écoulent en projets de se revoir. Mille fois on se l'est promise, cette douceur de s'embrasser! Mille obstacles se sont mis en travers.

D'abord la séparation loin d'affaiblir l'affection, n'a fait que l'immatérialiser en idéal ardent. Les défauts de part et d'autre disparaissent dans une correspondance pleine de tendresses sincères. Puis la maladie est arrivée, confuse d'a-

bord et à demi confiée. Rosie s'en inquiète, y compatit, ne croyant pas d'ailleurs à toute sa gravité. Sa sollicitude est en éveil. Il y a des *hauts* et des *bas* comme on dit; des mieux manifestes; les illusions recommencent et retombent. On s'y habitue; et puis au milieu des préoccupations qui l'entourent, la mondaine oublie le danger. Elle continue à voir en imagination son amie brillante et enjouée, puisqu'elle ne se plaint pas et qu'au contraire elle cherche à la distraire.

Donc, tout un long temps de beaux projets continue. Delphine soulève bien quelques appréhensions de ses crises et des embarras qui en seraient la conséquence. Mais qu'est-ce que cela devant une pareille amitié!

Cependant l'état de la malade s'est aggravé; les médecins de Paris l'ont envoyée à Vienne.

Que de fois nous y avons vu Delphine jeter son âme vers la ville de salut, la Chaux-de-Fonds, perchée si haut et si salubrement dans les airs!

Pendant ce temps Rosie s'occupe naturellement de son mari, de ses enfants, du ménage, des affaires qui les regardent, des soirées et des amis du voisinage.

Hélas! elle a bien des fois aussi pensé à cette pauvrette qui pourrait bien être mortellement atteinte... Mais non! elle est jeune, elle guérira... Et puis Vienne est si loin!...

Peut-on demander davantage à une personne heureuse!

La correspondance languit; elle perd de sa flamme... Ne doit-on pas d'ailleurs se revoir à Paris?

Car Delphine y est revenue, ne pouvant plus longtemps vivre loin de sa brave mère et de ses chers neveux.

Enfin Rosie arrive. Voici le grand jour tant désiré; hélas! tant redouté en même temps. Malgré sa ferveur intacte, notre malade voit venir en tremblant cet instant si impatiemment attendu...

Enfin le jour est arrivé... Vite, Delphine!

Elle est là, ta Rosie, toujours charmante en sa recherche plus luxueuse, dans sa dignité plus imposante d'épouse-mère et de notable choyée de toute une ville. On s'embrasse, et dans les acclamations des premiers baisers, on sent je ne sais quel étonnement glacé... On dirait que tous les beaux rêves se sont évanouis tout à coup. On ne se reconnaît plus. On est si changé de part et d'autre! Ce n'est plus comme autrefois lorsque Rosie « avait adopté les élégances nancéennes » sans rien gâter de son charme; ce n'est plus seulement la forme qui est changée; c'est ce que Delphine n'aurait pas cru possible, c'est la personne tout entière qui n'est plus la même, et cela, fatalement, sur la pente des habitudes journalières.

Nous ne sommes plus au temps, déjà triste, où Mlle Paigné apportait à notre jeune malade « un peu de cette vie de Metz, un peu de courage! » Ah! ce n'est plus le courage qu'il lui

faut apporter; elle a appris à souffrir; elle est courageuse... c'est un peu de chaleur, un peu d'illusion, de tout ce qui ferait refleurir en elle l'inspiration de l'artiste; ce qu'elle appelle l'entrain : « Je me serais volontiers quelque peu fatiguée, et à force d'être ensemble, l'entrain me serait revenu! » Non! l'entrain ne te serait pas revenu, car le Jaloux qui ne veut pas de perfection sur la terre, depuis longtemps en avait décidé autrement.

Va! excuse-la, ta Rosie! Elle n'est plus ton idéal et tu n'es plus le sien! Vos deux existences ne peuvent plus couler ensemble. L'une y froisserait ses fleurs mondaines et l'autre y effaroucherait sa sagesse austère et sa mélancolie.

On a dû faire des efforts pour reprendre le diapason d'autrefois. Mais que peuvent ici les efforts? Où est passée cette joyeuse effusion qui faisait étinceler les yeux et divaguer les bouches dans ce lyrisme de l'affection entière qui dit autant de choses et qui, pour les froids rhé-

teurs, n'a pas plus de sens que les chansons d'oiseaux.

Le coup a été soudain. A qui la faute? Il n'y a de coupable que la fatalité.

Rosie, dans son optimisme de femme heureuse, devait toujours se figurer en idée son amie telle que sur le portrait peint par elle-même à vingt ans. C'est ainsi qu'elle l'avait aimée. Or, Delphine, toujours idéalement belle, est plus près du ciel que de la terre. Elle a profondément ressenti l'effondrement d'un rêve si longtemps caressé, mais elle le supportera avec courage, toujours souriante pour le monde, attentive surtout à ne pas faire partager aux siens l'ennui d'une déconvenue où ils ne peuvent rien; souriante aussi pour Mme Rosalie qui d'ailleurs, elle-même, restera compatissante et bonne autant que le lui permettront les occupations et les devoirs de sa maison.

Mais Delphine ne croit plus à l'héroïsme des affections libres; elle ne trouvera plus de conso-

lation que dans toutes les tendresses familiales qui l'entourent. Là, c'est la réciprocité complète du dévouement sans limite ; là, des soins incessants prolongeront encore sa vie. Cependant chez les êtres débordant d'imagination, il faut aux expansions une plus grande étendue. Qui lui rendra l'infini des envolées ?

Que de rêves pour lesquels le foyer semble étroit ! Il aime de trop près ; il a trop de précautions, il a trop de prudence, il a peur d'une ombre ; tout artiste qui y est constamment confiné éprouve comme un sentiment d'exil, quelle que soit la tendresse qui l'y attache. Oh ! non ! ce n'est pas Delphine qui le déserterait pour le paradis ! Vous vous rappelez ses paroles : « Si l'on m'offrait de le quitter, je regarderais autour de moi avec inquiétude et je ne partirais pas, car je ne pourrais emmener tout le monde ! » Nous avons vu toutes ses hésitations, tous ses regrets à son départ pour Vienne.

Mais la noble artiste n'en a pas moins la

nostalgie de l'espace. C'est qu'elle sera toujours vraie, l'éternelle fable des *Deux Pigeons !*

L'art et la famille sont deux foyers au rayonnement divers; l'un s'exalte et se dilate, l'autre se résorbe et se recueille.

Delphine les adorait ensemble ces deux foyers d'amour : la flamme sacrée de l'âtre, du berceau, du seuil et de la patrie, d'abord; mais elle y joignait cette sorte de culte panthéiste qui fait les peintres. Elle regardait au-dessus des murs, et son ardeur passait les frontières, dans sa soif du Beau, jamais étanchée aux splendeurs de la Création.

C'est au flambeau de cet amour que se réchauffent les poètes, les artistes et les moralistes avides de reconquérir cette idéale et éternelle patrie; ces paradis dont ils gardent comme un souvenir antérieur à leur naissance terrestre et dont ils conservent des lueurs attendries d'une pénétrante mélancolie. Ils sont retenus ici-bas par les liens de la matière, pareils à ces lauriers

du Pinde, transplantés et acclimatés sur un sol plus vulgairement fertile et qui, dans leur verdeur moins rare, regrettent la sublime source du Beau et semblent toujours attendre le souffle divin qui leur apportera l'incomparable parfum des origines.

Notre jeune amie souffrait de la soif de cette idéale patrie.

Elle n'a pas attendu cette épreuve douloureuse pour nous faire comprendre la valeur qu'elle attachait à ces libres amitiés du dehors qui éveillent des étincelles moins sacrées que celles du foyer, mais plus claires, plus suggestives de la pensée. Ne disait-elle pas à sa Rosie à propos d'une rivale en amitié : « Je ne suis pas d'une nature très jalouse et je t'assure que j'ai bien plus de sécurité, te sachant en relation avec un être intelligent pour qui tu te sens de la sympathie. Je sais que tu as tout cela à la Chaux-de-Fonds, dans ta famille : mais il faut quelqu'un qui sorte du cercle habituel d'idées

et de conversations de famille. » Jugez de l'importance qu'elle y attachait (car il faut tout deviner chez elle) en pesant bien cette expression : « j'ai bien plus de sécurité » ; remarquez qu'on ne l'emploie que pour des cas majeurs et lorsqu'il s'agit de soi ou d'un proche.

Elle a raison. La famille c'est l'extension de soi-même. C'est souvent et c'est certainement ici, lorsqu'il s'agit de Delphine, la partie de soi-même que l'on aime le plus ; mais cet amour très étroit se replie en dedans surtout pour les ascendants qui auraient tort d'être trop exigeants, car l'amour paternel étant le prolongement de l'égoïsme, porte en lui-même sa récompense.

D'ailleurs, en famille, on se touche de trop près ; on se pénètre, on se mêle ; le prestige s'y perd. On ne se juge plus d'ensemble, ni à la distance voulue ; on se juge mal.

On voit les parents et le foyer comme on se voit soi-même dans la glace, on ne discerne

plus que les détails. On ne voit plus. C'est pourquoi les artistes doivent se distraire d'une trop grande assiduité familiale; car l'art vit de synthèse. Je ne veux pas dire de surface : tout doit être vécu et approfondi, mais dans l'exaltation des harmonies et vu d'ensemble dans les rapports généraux. L'art ne fait rien de ce qu'il regarde à la loupe. Voilà pourquoi l'ami qu'on voit tous les jours n'a plus d'action que sur les détails; voilà pourquoi il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre.

Au contraire, une affection libre et également tendre, dont l'objet ne vous hante pas trop, est un trésor choisi. Cette amitié se répand hors des murs, en plein soleil, et colore tout.

La nature n'a pas de vertu plus sacrée que la piété filiale, mais l'art a besoin d'effusions plus suggestives du beau esthétique, plus désintéressées du devoir, et cependant plus fécondes en manifestations rares.

Pour une âme vulgaire, qu'est-ce qu'un refroidissement d'amitié? Une contrariété négligeable dont on se console tout de suite par une autre orientation sentimentale.

Pour Delphine c'est un trésor perdu après tant d'autres dans l'adversité de son âme vaincue par le sort qui s'acharne sur elle. Ce trésor, elle l'avait conquis dans le charme de son incomparable floraison; elle ne le remplacera pas dans cet état présent qu'elle appelle, toujours cruelle pour elle-même, « sa chute ». Non! ce n'est pas ta chute, ange qu'attend la récompense céleste, c'est la chute de ta terre promise ici-bas et que tu n'as fait qu'entrevoir.

Mais le chagrin de sa pauvre âme endolorie ne sera connu de personne; elle le résumera pour la destinée comme pour son amie, dans ce simple soupir pudique et bon : « N'es-tu pas un peu inconstante, dis? »

Combien cela cache de douleur!

Le chagrin que l'on comprime est celui qui

tue... et je vous dis, pour résumer à mon tour : « Il n'y a pas de véritable artiste qui ne soit passionnément idolâtre, et lorsque la glace a atteint sa chimère, c'est la mort. »

Oh! dans ses aspirations vers l'idéale patrie où devaient se réconforter ses élans, elle s'était depuis longtemps habituée à regarder, de Vienne et de Paris, cette ville perchée sur le plus haut plateau de la Suisse, comme sur une sorte de Sinaï, cette ville de ses chimères, La Chaux-de-Fonds. C'est là, dans cet air raréfié et pur, qu'elle espérait l'apaisement des éclairs et des tonnerres qui maltraitaient son chemin : c'est là qu'elle entrevoyait son Dieu, momentanément cruel dans ses épreuves, mais qui, revenu de sa rigueur, la bénirait et, lui rendant la force et l'éclat de la santé, essuyerait les larmes inquiètes de sa famille adorée... Elle espérait retrouver là-haut les éternels lointains bleus... et heureux.

Delphine, hélas! se trompait. La montagne

où s'agite la ville industrielle n'est pas un Sinaï.

La Chaux-de-Fonds, sur ses mille mètres d'altitude, La Chaux-de-Fonds qu'elle n'a jamais vue, qu'elle ne verra jamais, n'est plus la cité de la montagne promise, ce foyer de vie où devait se ranimer son corps languissant et son imagination malade, à l'âpre émanation des sapins et aux effluves cordiaux de l'ardente amitié; La Chaux-de-Fonds, ce mirage suprême dont le nom seul devait prendre, à ses yeux, une signification symbolique, car il désigne l'élément d'où sort le feu, l'élément que le laboureur, pour rendre au sol la chaleur et la fécondité, sème sur les bas-fonds de son champ que les amas de grêle ont refroidi; La Chaux-de-Fonds n'est plus qu'une amère ironie!...

Comme le dictionnaire, Delphine n'y voit plus que la plus haute ville de Suisse, 31,000 habitants, grand commerce d'horlogerie; et si

elle s'attendrit encore, c'est en lisant plus bas : « Patrie de Léopold Robert », notre précurseur en célébration rustique, et son frère en douleur. . . . .

. . . .

IX

DELPHINE ET GABRIELLE

Lorsqu'en 1847 nous avons vu au Louvre Delphine Bernard, l'unanimité de l'admiration s'adressait à son talent comme à sa beauté. On ne se sentait pas en présence d'une copiste de profession, mais devant une initiée dont les doigts sûrs arrivaient à la justesse avec une grande liberté d'instinct. Mes camarades de l'atelier Drölling, mon frère Émile alors à Paris et bien d'autres s'émerveillaient de cette jeune fille. Combien sont morts dont j'aurais

pu invoquer le témoignage. Et parmi les plus assidus à retenir leurs pas pour se glisser jusqu'à elle et à l'admirer en silence, plus d'un était destiné à la célébrité. Que de fois Henner m'a parlé d'elle ! Aucun de ceux qui l'ont vue alors ne l'a oubliée. Ils vous diront combien elle était éblouissante et riche de dons ; combien sa frêle solidité semblait résistante.

Puis, contrairement à la logique des probabilités qui lui promettait la gloire, elle a disparu ; je n'ai plus entendu parler d'elle. Quel mystérieux et funeste nuage avait donc voilé cette étoile qui se levait si brillante?

J'avais depuis longtemps quitté Paris et, au fond de ma retraite, lorsque je passais en revue mes années de noviciat, je m'étonnais de cette éclipse. Peut-être s'était-elle envolée avec ces ailes que j'avais devinées. Ce n'était pourtant pas dans un songe que m'était apparue cette jeune fille qui revenait dans mes rêveries des champs, surtout lorsque sous l'immense nimbe

des rosées, les aurores et les crépuscules attendrissent jusqu'aux chardons du chemin et réveillent les pieux souvenirs.

Était-ce quelque Muse, un instant incarnée, comme cela arrivait au temps fabuleux de la divine Grèce?

Mais, comme je le dis dans la préface de *Savarette* : « Pourquoi aurais-je tenté une question à propos d'un être que je voulais selon mes rêves? Toute curiosité n'est-elle pas une irrévérence pour l'idole d'un culte? C'est ainsi que je la revoyais, spiritualisée par le temps, cachée au fond de mes pensées. Elle y rayonnait entre Laure et Béatrix et au même plan qu'elles.

« Puis, dans cette auréole du souvenir, un jour que je l'appelais pour animer, dans mon roman, le symbole du Beau, elle réapparut précise et comme si tout à coup un souffle eût dissipé un mystérieux voile. Et je la revis humaine et plus merveilleuse que l'indécise image.

« D'après cette apparition j'ai créé mon héroïne, beauté, génie et cœur. » Mais je ne la connaissais pas encore et c'est pourquoi, à ces trois mots, je n'ai pas ajouté, comme je le fais maintenant, celui de sainteté.

Oui, si alors j'avais connu toute la vérité, combien plus touchante je l'aurais aimée! Car cette vie de souffrance et de sacrifice stoïquement supportée est plus sublime que celle qu'en fils de soie j'ai tissée pour l'heureuse Gabrielle. Je ne pouvais pas non plus deviner la profondeur de son talent dont je montrais surtout la virtuosité prestigieuse; je ne savais pas que ce talent avait des visées initiatrices.

Oui, cette jeune fille que je ne voulais comparer qu'à un ange, tant elle m'apparaissait d'une grâce et d'un charme surhumains, sous son front si pur, sous ses traits célestes, méditait d'élever les humbles terriens à la hauteur des grandes harmonies physiques et morales, alors qu'on ne voyait en eux qu'un vulgaire motif

de pittoresque ou de caricature. Je ne connaissais pas les deux études dont vous a parlé Émile Michel, d'une observation intime et puissante, d'un ton sourd et fort qui rappelle Eugène Delacroix sans y ressembler, et qui donne l'indication d'un art supérieur aux productions des peintres prétendus rustiques, alors en vogue.

Mais, me dira-t-on, elle n'a pas réalisé cet art; elle n'en a donné que les prémices. Oui! mais assez significatives pour que l'on puisse affirmer qu'elle y eût rencontré la gloire, si la fatalité ne s'était acharnée à sa perte.

Hélas! c'est en bravant les intempéries, dans l'ardeur de ses premières études du plein air qui demandent une constitution très robuste, qu'elle a pris le germe de sa maladie. Un jour au milieu des champs, sans abri prochain, elle avait, distraite au feu du travail, insoucieuse de tout le reste, négligé de se garantir contre l'atteinte d'un terrible orage. Il fondit sur la

pauvre petite, la perça jusqu'aux os et la glaça. Avais-je raison, tout à l'heure, de faire allusion aux éclairs et au tonnerre qui maltraitèrent son chemin! Dès lors, les sources de la vie en restèrent empoisonnées, et le mal commença lentement ses ravages obscurs. Il la força bientôt à abandonner la peinture à l'huile qui demande une trop fatigante assiduité, pour s'adonner presque exclusivement au pastel, procédé qu'on peut laisser et reprendre à son gré. Ce genre de dessin très séduisant, presque abandonné en ce temps et repris avec vigueur par M. Maréchal de Metz, son maître, avait un autre danger pour elle, à cause des poussières caustiques qui s'en dégagent; d'autant plus qu'elle faisait ses crayons elle-même. C'est donc au commencement de sa carrière qu'elle a été prise de cette maladie interminable qui ne la quittera qu'à la mort et qui, je le répète, semblera prendre plaisir, à la façon de certains fauves, à se jouer d'une proie aussi rare.

Aux intervalles de vigueur relative, elle retrouvait sa fermeté de main, sa puissance de vision, comme dans ce portrait de sa nièce, la petite Amélie Franck, ravissante enfant aux cheveux d'or. C'est un pastel d'un charme blond et corrégien, d'où s'échappe, ainsi que de son portrait par elle-même, une sorte de prestige souriant et très mystérieux qui fait songer à la vision préraphaélesque qui fut l'aurore de la Renaissance. C'est solide, pur et virginal. L'exécution est pleine, douce et fondue sans mollesse dans une tonalité exhalant de la vraie lumière veloutée. Les bras, souples et finement arrondis, s'enlèvent franchement sur le noir profond et léger du vêtement et le tout ressort d'un fond azuré que tempère un gris de perle délicieux. La grâce de ce portrait n'a rien de la frivolité mondaine où triomphaient alors les Winterhalter, les Ange-Tissier, les Pérignon et autres. On y sent l'étude sincère de la nature et l'amour des maîtres anciens, et aussi je ne

sais quel rayonnement d'âme que l'on retrouvera toujours chez Delphine, même lorsque la maladie usera ses forces ; même dans son portrait presque mourant que nous verrons, où la main défaillante exprime toujours un charme de tendresse.

Rien n'est plus touchant que les hésitations éblouies des êtres dépouillés de matière, aux mains émaciées. Leur sensibilité tremblante et sincère repose de ces déliquescences préméditées qui veulent singer l'ineffable.

Mais notre jeune artiste, qui avait débuté d'une manière extrêmement vigoureuse dont nous citerons pour finir un frappant et admirable exemple, aura encore plus d'un vert réveil.

Le portrait de son autre nièce Marguerite (Mme Deutz), est de la même manière que celui de Mme Hayem. La tête, charmante d'ailleurs, très étudiée, a peut-être moins de liberté d'allure ; mais les bras et les mains sont délicieuse-

ment modelés dans une demi-teinte d'une seule coulée savante et souple.

Près du portrait de Mme Deutz, j'ai vu celui du beau-frère, M. Lang, fait à Vienne à une époque dont nous n'avons pas la date précise. Nous savons combien elle était malade alors; mais elle a dû céder à une réaction de vigueur nerveuse provoquée sans doute par sa vraie sympathie pour le modèle qu'elle nous a dépeint si complaisamment; ou par quelque passage de don Juan, joué au repos par ce gentleman excellent musicien. Il y a là de vigoureuses touches d'inspiration, et la fatigue ne se fait sentir qu'à un certain passage du modelé un peu indécis, bien que l'effet général soit vivant et énergique. M. Lang est un bel homme dont la face, d'un ovale un peu allongé, est à la fois fière et douce, bonne avec je ne sais quoi de malicieux dans les yeux franchement bleus.

Dans la même maison j'ai été ravi à la vue d'un petit portrait des débuts de Delphine à

peine sortie de l'adolescence, au cou frêle, à la physionomie délicatement naïve, une des fleurs naissantes de son crayon. Puis ce sont quelques dessins de sa fin, trahissant la main défaillante, toujours tendre et émue; et enfin un morceau de haut vol sur lequel nous aurons à revenir à cause de l'importance de sa signification.

J'en ai été si frappé que je veux le revoir avant de me prononcer définitivement. La gloire n'avait pas voulu de Delphine, mais il ne faudrait qu'un chef-d'œuvre, si petit qu'il fût, pour forcer ses arrêts... Si c'était là ce petit chef-d'œuvre?...

Chez madame Lévy, une sœur de Delphine, j'ai revu des pastels que je connaissais déjà, entre autres celui d'après les fameuses sirènes du débarquement de la Reine de Rubens, que j'ai vu naître en 1847 sous les doigts de l'admirable jeune fille.

Je n'ai absolument rien à retoucher à l'éloge

que j'en fais dans *Savarette*, et je puis répéter aujourd'hui la prose textuelle du roman : « Tout ce qu'il est possible de rendre de la beauté du maître d'Anvers resplendit dans ce dessin avec je ne sais quelle grâce et quelle fraîcheur qui en rajeunit l'expression. » Seulement l'échelle de leur dimension avait grandi dans ma mémoire presque au double ; cet effet doit avoir pour cause leur largeur d'interprétation.

J'ai vu là un autre portrait demi-nature de vieille mère Mme Bernard, qui fait penser à un Greuze, puis le portrait par elle-même de la jeune artiste que tous admirent et qui ressemble à Raphaël.

Elle est là, telle que nous l'avons vue au Louvre... alors que tout semblait lui prédire l'avenir le plus brillant ; telle que je l'ai retrouvée dans mon souvenir lorsqu'elle m'a inspiré mon héroïne Gabrielle.

Ah ! combien je m'attache davantage à la vraie Delphine, depuis que je connais la souve-

raine beauté d'une âme dont sa modestie n'a pu me voiler le fond limpide ! Et aux yeux de celui qui pèse tout, combien le sort perfide qui a brisé sa vie terrestre l'a rendue plus grande au ciel !

C'est un idéal aussi que l'optimisme dont j'ai revêtu cette Gabrielle que Delphine m'a fait entrevoir. J'espère qu'on m'accordera une ressemblance entre leurs âmes malgré leur destinée opposée.

Je crois que celle-ci eût été pareille à l'autre si elle eût trouvé le bonheur et son Jean.

Mais rien n'est au-dessus du malheur immérité et noblement supporté.

Rien de la vie de Delphine ne m'était connu lorsque j'ai écrit Gabrielle, et pourtant il y a, dans certaines circonstances de détail ou de lieu, des rencontres, de hasard sans doute, qui pourraient faire croire à une sorte d'intuition magnétique. Ainsi Delphine évoque dans une lettre qu'on a lue, la charmante journée de Tria-

non et la nuit de fête qui l'a suivie, comme le lieu et l'occasion des plus tendres manifestations d'amitié entre elle et Rosie. D'où vient que j'ai choisi ce même Trianon pour y placer la première effusion amoureuse de Jean et de Gabrielle?

Pourquoi ai-je montré l'héroïne du roman étudiant des clairs de lune, ce que nous verrons aussi faire par Delphine?

Certes, si j'avais su celle-ci si châtiée, lorsque j'ai écrit *Savarette,* le cœur m'aurait manqué pour imaginer cette vie de Gabrielle toujours pleine de soleil et où les chagrins passagers ne laissent errer qu'une ombre de léger nuage, juste ce qu'il faut pour exalter son éclat.

Mais lorsque je compare à la vraie l'héroïne imaginée, même dans cette scène d'hyménée sous le mystérieux crépuscule de la plaine, enivrée au narcotisme des champs de pavots et à l'arôme du froment; même lorsqu'elle tres-

saille aux premières révélations de la maternité sous les étoiles de la nuit, ou lorsqu'elle peint, fraîche comme une nymphe, ces grottes d'or, d'émeraude et de pourpre de la splendide baie de Douarnenez, ruisselantes encore de la mer qui vient de les quitter, laissant à leur ombre miroitante les reflets de ses lames de lumière, combien telle qu'elle a été, combien plus touchante la vie de Delphine! C'est que l'invention romanesque n'est pas l'interprétation de la vie vécue. Je dis l'interprétation qui regarde sous l'apparence et non l'imitation exacte de l'extérieur copié. Celle-ci ne pourrait rendre que la surface obscurcie par les apprêts, l'hypocrisie, ou, comme ici, voilée par un héroïsme de charité, de modestie et d'effacement. Et pourtant si je n'avais été éclairé par le rayonnement du visage translucide de cette jeune fille, quelque attention que j'eusse donné à ses lettres si pudiquement réservées, si simples, elles ne m'auraient pas révélé les profondeurs de son

âme. Je n'aurais pu lire les chagrins secrets que dissimulait son sourire trompeur pour les autres et un peu aussi pour soi-même.

Car en s'efforçant de souffrir seule pour ne pas attrister son entourage bien-aimé, elle trouvait une satisfaction relative aux instants où l'illusion, qu'elle ramenait chez les autres, refluait sur son propre cœur. C'est ainsi que toute vertu porte en soi sa récompense.

Condamnée, se sachant condamnée, elle n'a pas voulu chasser le soleil du foyer, se renfermant dans l'héroïque hypocrisie de l'apparence heureuse, oubliant son malheur dans le bonheur des autres. Et voilà pourquoi je la trouve encore plus belle, vaincue que triomphante.

. . . .

Déshéritée, elle continua à aimer le monde, le monde intelligent et généreux, le monde artiste et penseur; car elle n'eut jamais assez de sarcasmes pour le monde vide et banal. Elle

bénissait tous ceux qui lui montraient la moindre bienveillance, comme si cette bienveillance n'était pas un simple devoir, mais un mérite.

C'est à Metz que nous avons vu le plus beau moment de sa vie. Elle s'est trouvée alors dans un vrai milieu d'art, environnée d'une belle nature, entourée de plus de vraie gaieté et de plus de recueillement qu'à Paris. La société qu'elle y fréquenta sortait absolument de la trivialité et de l'obscurantisme où, par place, la ville croupissait encore. A côté de Maréchal, son maître, qui, sorti de l'atelier de Regnault, était revenu dans sa ville natale dont il avait secoué l'apathie rétrograde, se trouvaient des artistes d'une vraie valeur : Émile Faivre, Devilly, Aimé de Lemud et autres.

Maréchal avait apporté à Metz, scandalisant un public qui en était encore à la solennité nulle des sous-élèves de David, le mouvement naturaliste, s'inspirant aussi des Espagnols et d'Eugène Delacroix. Nous avons vu plus haut

qu'il avait renouvelé le pastel tombé en désuétude. Qui ne se rappelle son Christophe Colomb enchaîné que nous avons connu au Luxembourg : grand dessin un peu trop matériel, mais très vigoureux? Maréchal a dû être un bon maître pour Delphine, mais dont elle aurait complété (si elle eût vécu) la puissance en l'ennoblissant par son pur sentiment de la beauté.

Émile Michel m'a parlé avec beaucoup d'estime d'Émile Faivre, dont malheureusement je ne me rappelle aucune production.

Devilly est encore un artiste resté en chemin pour avoir trop peu produit. Je me souviens d'une bataille qu'il a exposée à un de nos Salons; peinture grasse et solide, pleine d'entrain, et qui n'a pas obtenu le sérieux succès qu'elle méritait. Il a aussi intéressé ma jeunesse par une illustration de l'Odyssée en collaboration avec l'architecte Titeux. Ce ne sont que des croquis, mais fort intelligents, et qui, s'inspirant des vases peints, renouvelaient ce genre

grec qui ne peut périr, même après avoir été déshonoré par tant de banalités.

Quant à A. de Lemud, qui venait de faire, pour cette même édition d'*Homère,* aussi une élégante illustration de l'Iliade, il était un de nos préférés, malgré la maigreur de son talent. C'est qu'il apportait à ses créations un sentiment recueilli et d'un romantisme à la fois raffiné et naïf. Il s'inspirait des légendes allemandes. Son Hélène Adelsfreit et son Maître Wolfranb, deux charmantes lithographies, furent très appréciées vers 1848. Elles ornaient mon atelier avec la barricade de Delacroix, l'Autodafé de Robert Fleury, dessinés par Mouilleron, et une ou deux planches de Raffet.

C'est de Metz, c'est de ce milieu intéressant, plein de sève et cordial, qu'est partie Delphine pour se livrer à l'étude des Maîtres et de la Nature.

En 1852, elle y exposait avec ses amies,

Mme Sturel, née Octavie Paigné, et sa sœur, Mlle Mélanie Paigné.

Je copie ce passage d'un compte rendu de cette exposition, dans la revue *l'Union des Arts,* imprimée à Metz, numéro de septembre 1852 : « La tête d'étude de Mlle Delphine Bernard est d'une couleur brune qui sent un peu le parti-pris ; mais elle est spirituelle et distinguée. Deux petites têtes d'enfants, qui sont aussi délicates et plus vivantes, doivent être rangées parmi les plus charmants ouvrages du Salon. De tous les élèves de M. Maréchal, Mlle Bernard est peut-être celle qui dessine avec le plus de fermeté, l'étude plus familière des Maîtres ayant développé une aptitude naturelle. Elle est aussi parvenue sans effort à joindre, à la précision des lignes, les séductions d'une couleur singulièrement riche et forte. »

La critique qui appréciait de cette façon sortait de la banalité provinciale.

L'article se termine par un regret de ne pas

voir la jeune artiste appliquer à des sujets plus importants de si brillantes qualités.

Hélas! c'est qu'elle était déjà atteinte depuis plusieurs années.

Que de projets avaient dû germer dans son cerveau, arrêtés au moment de l'exécution par les crises de son mal, mais qu'elle regardait grandir et se préciser dans son imagination. Ah! comme elle a dû avoir le sentiment de toute la gloire terrestre qu'elle perdait!

Que ne pouvait-on attendre de celle qui à vingt ans avait fait ce portrait d'après elle-même!

Oh! comme elle le sentait lorsqu'elle disait : « Je devrais moins penser à l'autre monde et agir un peu plus dans celui-ci. »

Cependant, quand elle aurait produit cent chefs-d'œuvre, toute sa gloire ne l'eût pas, aux yeux du moraliste, montée plus haut que l'a fait l'héroïque renoncement de sa vie.

Et puis n'a-t-elle pas créé ce petit chef-

d'œuvre, un dessin dont je parlais plus haut avec une réserve bien naturelle à la première impression. Je l'ai revu, ce pastel et, ma foi! si le mot chef-d'œuvre désigne la suprême expression d'un idéal exquis, ne serait-ce que dans une tête comme celle en cire de la jeune fille du Musée de Lille, ce sublime rêve d'art, alors, oui! Delphine a créé ce petit chef-d'œuvre qui suffirait à perpéptuer sa mémoire.

C'est une figure de jeune femme, vue presque de face et en buste, vêtue de noir. C'est puissant et pénétrant, c'est modelé, corps et âme dans la fluidité d'une demi-teinte plus lumineuse que le grand jour, où la vie vibre dans ses profondeurs troublantes, laissant pressentir l'infini par le fini, comme chez Léonard; demi-teinte nacrée, palpitante; plus éblouissante que la blancheur; illuminant des chairs brunes faites d'ambre, de rose et d'azur où, dans une netteté de marbre, resplendissent

une éclatante fraîcheur, un sentiment et un style adorables.

Le type est très beau ; nez droit, front pur ne trahissant que les inflexions de la pensée ; pommettes larges quoique la face soit un peu longue ; le menton fin sous des lèvres délicates.

Les sourcils s'étendent, tranquilles, et se perdent insensiblement dans les tempes jusqu'aux sombres bandeaux que terminent des boucles flottantes à l'anglaise.

Mais l'effet le plus magique et qui marque le mieux la profondeur de l'inspiration, c'est celui des yeux noyés dans la pénombre de l'arcade sourcillère. Le regard, quoique perdu dans le mystère, est d'une intensité merveilleuse ; d'une telle fascination que l'on a peine à s'en détacher, tant le charme retient par je ne sais quelle puissance magnétique.

Le fond, les cheveux, les vêtements sont traités avec une sobriété qui ramène les regards sur les traits principaux. Tel est ce

portrait de Henriette Bernard, sœur de Delphine, à qui elle ressemble, et mère d'Henri Lévy.

Il appartient à Mme Marguerite Deutz.

X

LE RAYONNEMENT DES AMES

Mais tout serait-il perdu des œuvres mentales que Delphine a préparées dans son cerveau ?

Les moyens matériels seuls l'ont trahie. A peine était-elle maîtresse de son procédé que la destinée jalouse lui a fait tomber des doigts pinceaux et crayons.

Mais son âme n'abdiquait pas, elle ! Nous l'avons vue luttant, accusant de paresse ce qui n'était que le refus de l'abattement physique.

Dans une activité cérébrale de plus en plus lucide, elle préparait la réalisation de projets depuis longtemps rêvés.

Elle les entrevoyait déjà, lorsque, en 1847, tout en étudiant Rubens, et avant qu'il fût question de Millet et d'autres, elle cherchait le parti que l'art pourrait tirer du paysan encore dédaigné.

C'était donc, dans la pensée de Delphine, la vision, la création secrète d'une chose d'art, c'est-à-dire d'une chose exaltée dans un idéal supérieur à la simple idée de matière et pouvant échapper aux lois destructives qui régissent celle-ci.

Ces visions, ces germes, dans l'atmosphère magnétique que respirent les âmes, n'ont-ils pu persister et graviter à la recherche de cerveaux que la santé rendait plus propres aux manifestations visibles? Telles ces semences ailées des chardons qui planent, dans les courants, vers le terrain qui les fera multiplier.

De ces créations mentales, Delphine a éprouvé les palpitations génératrices ; elle les a véritablemnt conçues dans son idée plus forte que son ennemi. Et ce sont ces conceptions qui lui ont fait goûter encore d'ineffables plaisirs dans sa vie de misère terrestre.

Oui ! Delphine, tu ressentais cette joie lorsque partie, ton album sous le bras, pour ce petit village des environs de Vienne où « tu trouvais toujours des choses qui te donnaient des idées » tu t'arrêtais exténuée « sur une petite montagne où tu te laissais délicieusement cuire au soleil tout en respirant l'odeur des sapins que devait bien connaître ta Rosie et ce calme profond » que tu aurais voulu partager avec cette tendre amie. Tu te rappelles avec quelle ferveur tu désirais la voir assise à tes côtés. Elle aussi peut-être t'envoyait son appel de la Chaux-de-Fonds... De tels voyages ne se font pas si vite... Mais une autre à répondu à tes aspirations, c'est celle qui t'inspire et qui t'inspirait

surtout à ce moment, te montrant ces lointains bleus qui te semblaient « des tableaux tout préparés » et que cependant tu créais, je le dis, dussé-je blesser ta modestie.

Oui ta Muse était venue s'asseoir près de toi « sur ce tapis chaud et velouté dont le pays est recouvert ». Elle ne s'y trompait pas, elle. Elle savait que ce n'était pas le soleil, seul, qui alors te cuisait « délicieusement », pauvre et heureuse malade!... cette joie exquise était celle de la création mentale, de la conception d'une chose d'art, irréalisée ici-bas, qui se réalisait dans le monde des âmes! Et ta Muse savait que cette conception, si fugitive qu'elle fût en sa forme entrevue, ne serait pas complètement stérile comme manifestation terrestre. Car elle avait pris bonne note de ces tableaux « tout préparés » par toi et que d'autres pourraient terminer... Et elle regardait en souriant sa chère malade, de ce sourire qui efface les souffrances et montre le paradis. Elle savait bien que quoi-

que ton album restât fermé sous ta main débile, elle savait bien que ton beau rêve ne serait pas vain... Et moi qui le croyais perdu (car je ne pénétrais pas encore toute ton âme) lorsque, commentant cette lettre où tu mentionnes cette enthousiaste ivresse, j'ai écrit : « doux moment d'illusion ! »

Est-il bien certain que la création de l'artiste soit illusoire, même lorsqu'elle ne s'est pas encore cristallisée hors du cerveau ? Ce mirage insubstantiel qu'on appelle illusion, ne serait-il pas un aperçu des choses immortelles ? Il n'est jamais plus vivant que lorsqu'il n'a pas été réalisé en forme sensible pour les yeux. La preuve en est dans cette réalisation même, toujours une déception pour l'artiste qui y perd son rêve !

Tous les écrivains savent qu'une conception définitivement formulée par eux sur le papier, est sortie de leur cerveau en tant que force vibrante, ayant accompli sa mission, ou plutôt

sa déchéance, en revêtant la matérialité qui a figé ses ailes. Aucun d'eux ne pourrait recommencer un manuscrit perdu, non seulement dans sa forme, mais dans son fond, tandis qu'il reste maître de son œuvre encore vierge dans sa pensée où elle conserve l'inspiration qui l'anime et y persiste à l'état de vivant projet.

Le cerveau n'est que le récipient de la pensée, et lorsqu'il tombe en poussière, pourquoi cette pensée resterait-elle attachée à ce fragile appareil et serait-elle, immatérielle, soumise au sort de la matière?

Et si l'artiste en qui elle a germé est forcé d'abandonner la lutte des réalisations palpables, pourquoi un autre, par le seul fait d'avoir vécu dans son rayonnement, ne pourrait-il pas, à force d'admiration, ouvrir son âme à cette idée en quête d'un autre creuset?

De sorte que notre artiste, prématurément morte ici-bas, étoile céleste, là-haut, pourrait bien avoir été une des sources pures de cet art

de glorifier les humbles qu'elle aimait et qu'elle entrevoyait dans leur dignité, alors qu'ils n'apparaissaient encore que comme élément pittoresque.

Ce qu'on appelle hasard, ne serait-ce pas l'arrivée au but de forces naturelles secrètement associées dans une logique qui nous échappe?

Savais-je en 1847, lorsque je contemplais cette inconnue, si longtemps à demi oubliée, qu'elle m'aurait fait plus tard la grâce de me revenir si souvent et si clairement à l'esprit? C'est qu'à mon insu elle y avait toujours été présente. Savais-je qu'elle me laisserait lire dans son âme plus profondément que ne le veulent des lettres si discrètes? Peut-être, satellite de passage, aurais-je absorbé d'elle quelque lumière morale, attiré dans son règne inspirateur, et retenu à distance respectueuse de son attraction physique.

Il m'est doux de croire à d'intermittents réveils, de cette émotion mystique et esthé-

tique ressentie il y a plus d'un demi-siècle à son apparition et dont la trace ne s'est pas effacée, alors que je ne voyais que ses ravissantes études d'après les maîtres et l'inoubliable type de son visage préraphaélique, et que j'étais loin de penser à me livrer à l'art rustique qu'elle avait déjà choisi ; il m'est doux aussi de croire que, sous le profond mystère des fins divines, elle ait pu parfois me prêter son fil conducteur lorsque je me perdais dans le labyrinthe de l'art.

XI

IDYLLE MYSTIQUE

Je ne sais pas et je ne saurai jamais si ses regards sont, par hasard, tombés sur le jeune homme imberbe, à l'allure campagnarde, qui, plus bas, copiait la *Mise au tombeau* du peintre vénitien, et qui, insuffisamment caché, se dissimulait, fervent et timide, derrière le groupe de ses admirateurs.

O Delphine! tu as souri sans doute en trouvant, un matin, ce petit portrait aux ailes de chérubin, à la robe aux longs plis que, pris de

l'effroi des profanateurs, j'avais furtivement glissé dans le sanctuaire redoutable de ta boîte à pastels.

As-tu pris cet hommage naïf, respectueux et absolument désintéressé, pour une injure? Non! tu n'auras prêté, à cette ridicule offrande de passage, que l'inattention qu'elle méritait. Tu auras doucement relevé, sous leur duvet de pèche, les coins de tes divines lèvres. Tu auras simplement et négligemment, dans ton indulgence, déchiré ce papier d'enfantillage « dis? » Car ma vanité n'allait pas, en cette occasion, sans indiscrétion ni imprudence. Cette belle tranquillité était la seule réponse que je devais attendre de ton humeur sereine.

Dans ton indifférence pour les admirations qui se pressaient, plus ou moins banales, autour de ton chevalet, tu n'auras pas, naturellement, cherché d'où te venait cet innocent croquis.

J'aurais mauvaise grâce à t'accuser d'ingratitude; pouvais-tu plus que moi pressentir que

je consacrerais de chères veilles à te sauver d'un injuste oubli?

Je crois même que cette question eût été d'un intérêt secondaire pour ta modestie, car tu ne demandais à l'art que la pure joie dont il t'embrasait... toi qui ne signais guère et ne datais jamais tes œuvres, bien indifférente à l'embarras où ta trop grande discrétion pourrait jeter ton biographe futur.

Te serais-tu même intéressée à ma copie, si tu avais su qu'elle avait pour mission providentielle de me rendre possible cette exhumation de ton être, future réparation du mal dont le destin inique allait te châtier? . . . . .

. . . .

M'en serais-tu reconnaissante aujourd'hui? Je crois que oui, surtout à cause de ceux qui te survivent et t'aiment dans leur souvenir.

Et puis maintenant que tu planes dans ce monde invisible d'où l'on voit tout, peut-être en jetant un regard en arrière, as-tu reconnu,

au milieu de la lutte que tu as abandonnée, celui que tu ne voyais pas?... de même que Gabrielle a si bien reconnu Jean qu'elle n'avait jamais regardé.

Peut-être ai-je déjà ressenti des marques de ta reconnaissance, et te dois-je quelques inspirations apportées par ta mémoire?

Mais si tu as pour l'éloge que je fais de ta vie quelque bienveillante gratitude, c'est parce que ton exemple peut être utile comme portée morale.

J'en éprouve moi-même l'effet bienfaisant; car depuis que je vis en communication avec ton âme, je me sens meilleur; ta résignation a fait taire en mon cœur plus d'un injuste murmure.

Par ta pure splendeur tu m'avais suggéré un roman d'art, par ton malheur tu m'inspires un livre de vertu. Car atteinte, en pleine aurore, dans ta beauté, dans ton cœur et dans ton art, tu n'as fait que remercier la Providence et

bénir ton prochain. Ton effacement modeste a autant que ta maladie nui à la gloire dont tu étais digne et que tu n'as jamais réclamée.

Pourquoi aurais-tu changé là-haut et si, comme tu le croyais, les purs esprits veillent sur nous, pourquoi trouverait-on impossible que tu vinsses éclairer les artistes qui invoquent ta lumière?

Peut-on nier le monde des mystères?

La raison s'abîmerait à chercher trop obstinément l'impossible explication de ces secrets à jamais fermés à nos yeux. Ne la dépouillons pas imprudemment du doute qui l'enveloppe et la protège. . . . .

Mais tous les peuples ont toujours eu le sentiment de ces mystères. Leurs origines sont fabuleuses, pleines de métamorphoses, confondant la vie matérielle et les mythes. Partout le surnaturel s'intéresse au naturel pour l'aider ou pour lui nuire. Que de choses eussent paru absurdes qui sont devenues vérités !

En commençant cette étude, j'ai dit que je croyais accomplir une œuvre de justice, j'ai bien envie de dire, en finissant, une œuvre de gratitude. J'ignore si Delphine ne m'a pas confié, pour en achever la réalisation, un rêve conçu par elle ; mais ce n'est pas sans une satisfaction non dissimulée que j'ai appris d'Henry Lévy, son neveu, qu'elle croyait au monde immatériel et à son influence sur le monde réel. Mais où ma joie a été plus grande (qu'on me pardonne cette indiscrétion de mon orgueil) ce fut, lorsque recevant une lettre datée de Tunis, 22 septembre 1901, d'où ce cher confrère m'envoyait quelques renseignements sur elle, je lus cette phrase : « Vous avez été une de ses plus grandes admirations, *vous avez réalisé ce qu'elle rêvait en peinture*. » C'est par elle que, sortant du collège, il fut conduit pour la première fois devant un de mes tableaux. Delphine a dit elle-même à une amie de Mme Hayem qui me l'a répété : « Jules Breton a réalisé mes rêves. »

On ne s'étonnera pas que je sois entraîné à admettre la possibilité de quelque échange de fluide mystérieux. Quoi qu'il en soit, une chose n'est pas douteuse : c'est que l'évocation d'un souvenir peut réveiller une inspiration ancienne engourdie.

Les artistes doivent progresser par une constante étude, jusque dans leur vieillesse; mais en somme, ils ne sont vraiment quelque chose que par l'expression de ce qui les a frappés dans leur jeunesse. C'est l'impression qui en résulte qu'ils fixeront toujours, celle ressentie d'abord dans la plénitude de leur force et de la vision de leurs organes imaginatifs.

Le point qui ramènera le mieux, comme un berger son troupeau, les éléments de cette vision que la vie disperse, sera le centre le plus actif de leur inspiration. Et si cette jeune fille, nouvelle Ariane, m'a parfois apporté le fil conducteur, ne serait-ce pas en ramenant à moi toutes les sensations d'art que nous partagions

et qu'elle semblait résumer dans le symbole de sa caractéristique personnalité? Je préfère, pour mon cœur, l'hypothèse développée plus haut, mais celle-ci sort des présomptions pour entrer dans la rigoureuse raison. Je ne vois aucune contradiction entre les deux. Nous ne séparions pas, en ce moment, la beauté de la nature de celle des maîtres traditionnels que nous aimions (vous allez voir que nous aimions les mêmes) et Delphine était, jusque dans sa beauté, la personnification idéale de cette association.

Nous étions préparés de la même façon. Elle copiait Rubens ; je venais de le copier à Anvers. Par le caractère de sa personne physique et morale elle se rapprochait des primitifs pour lesquels j'avais une dévotion toute particulière qu'elle devait partager, car, si elle cherchait à enrichir son coloris par l'étude du roi des Flamands, elle gardait avec soin toute sa naïveté native. Elle adorait Eugène Delacroix et j'allais faire bientôt une copie des *Massacres de Scio.*

Tous mes rêves d'art se résumaient en elle.

Je connaissais assez Rubens pour apprécier combien son interprétation de ce Maître était supérieure à la mienne. Elle l'avait si bien compris que la modification qu'elle a fait subir (inconsciemment sans doute) aux *Sirènes*, réalisait la qualité suprême que le peintre a répandu, à son apogée, sur des œuvres supérieures que Delphine ignorait : cette puissante sobriété de rose nacré et d'or bruni dont témoignent ses chef-d'œuvres exquis, la vocation de Saint-Bavon de Gand, et le Saint-Georges d'Anvers, deux villes où, je l'ai su de sa famille, elle n'est jamais allée. Compléter le modelé et la couleur du maître dans le sens où il l'a fait lui-même, quel flair pour une jeune fille de vingt ans ! On comprendra quel étonnement j'en éprouvais, moi qui, dans la copie que je venais de faire du *Christ à la paille* du musée d'Anvers, avais exagéré les défauts de cette toile où les ombres des chairs ressemblent à des écor-

chures. Comment avait-elle deviné ces modelés pleins, ces chairs palpitantes et fines, chaudes et fraîches que j'avais vues, peu de jours auparavant, sur le merveilleux chef-d'œuvre qui orne le tombeau de Rubens? Et je voyais cela éclore sous les doigts d'une jeune fée ou d'un ange!

N'est-il pas naturel que j'aie parfois invoqué le souvenir d'une pareille lumière et que, sans doute, elle m'ait plus d'une fois éclairé.

Mais ce ne fut pas ce jour où je l'ai tant implorée en vain :

J'étais revenu à Gand, chez mon maître, Félix de Vigne, où je peignais un *Baptême du Christ* pour les fonds baptismaux de l'église de Courrières, afin de me réhabiliter de la faillite du fameux *Chemin de Croix* si étourdiment accepté et que, malgré l'appât de la touchante *Pieta* décidément abandonnée, je n'avais pas eu le courage de continuer, après la deuxième station.

Et, remarquez, lecteur, que la Vierge avait bien l'air de m'avoir envoyé au Louvre providentiellement pour y étudier Delphine Bernard, puisqu'une fois ce but atteint, elle ne m'inspirait plus le courage de finir le chemin de croix qui devait me rendre propriétaire de son image.

L'ébauche de mon tableau avait marché sans encombre, dépassant les promesses de l'esquisse apportée de Paris avec les études préparatoires. Mais lorsqu'il me fallut exécuter la tête du Christ, centre de mon rêve, commença la fiévreuse difficulté! Le divin mirage fuyait à mesure que je m'acharnais à le poursuivre. Je peignis, j'effaçai, je repeignis vingt fois cette face désespérante, comme, dans mon roman, l'heureux Jean lorsqu'il fut si bien secondé par Gabrielle. Je n'y voyais plus.

Profondément découragé, j'errais, au hasard, hors de la ville. Puis, je m'étais étendu, non comme Delphine, sur une petite montagne au-

trichienne, mais sur une sorte de mamelon de fortification en ruine. Je rêvais, toujours poursuivi par cette obsédante tête de Christ. Tous les modèles que j'avais à ma disposition étaient trop loin de mon idéal pour m'aider à sa recherche. Ah! si tout à coup m'était apparu ton beau type oriental, ô jeune fille à demi oubliée!

Et je pressais mes tempes et je fermais mes yeux pour te revoir. Et je t'invoquais avec la même ferveur que tu mettais à appeler ton amie « celle qui avait si douce façon de te pousser au travail, ta Rosie! »

Tu ne vins pas. Je ne me faisais pas, comme toi « délicieusement cuire au soleil », car c'était une après-midi d'éclipse. Je restai là tout le temps que dura le tragique phénomène du ciel...

Tu ne vins pas, Muse, et je restai seul dans le silence morne et inquiet. Au lieu de la joie féconde que tu avais éprouvée, une langueur

m'assoupissait dans le triste ennui de mon impuissance : il y avait aussi éclipse dans mon cœur.

Un petit cours d'eau murmurait à mes pieds. Lorsque je bougeais, les minuscules sauterelles de l'herbe s'échappaient en gerbe légère dans leur imperceptible bruissement secoué et cessant tout à coup. Des saules gris se desséchaient de soif, leur racine n'arrivant pas à boire au ruisseau... Tu ne vins pas... Au lieu de ton adorable visage, c'était cette triste tête de Christ balafrée par le grattoir, à demi effacée. Longtemps j'attendis l'inspiration qui devait l'animer... Tu ne vins pas !

Peu à peu une étrange lividité se répandit dans le jour ; un crêpe funèbre assombrit l'azur dans une demi-nuit où les objets se dessinaient très nets, ce qui donnait une acuité douloureuse au mystère étrange.

L'astre déjà n'était plus qu'une faucille éclatante qui avait l'air de mordre le disque sangui-

nolent de la lune morte au fond de l'espace sourd. Et voici qu'à mes pieds filtrèrent, à travers les saules qu'aucun souffle ne remuait, mille petites et menaçantes faucilles sur la terre, claires et immobiles. Tu ne vins pas!

Et je me lassai d'attendre, désespérant de te revoir... et mon baptême du Christ continua sa chétive destinée. Mais si l'évocation de Delphine ne m'a pas, cette fois, inspiré pour mon Christ, je crois en avoir tiré profit pour plusieurs de mes toiles et pour mon poème *Jeanne*.

Le souvenir de ce jour d'éclipse, si plein de la pensée de mon héroïne, n'est-il pour rien dans la composition du chant de mon poème intitulé l'*Éclipse du Soleil* qui se termine par cette multiplication des faucilles, multipliant l'horreur de Jeanne dont l'agreste croissant vient de balafrer la face immonde du satyre qui attentait à son honneur.

Oui, je dois de la reconnaissance à Delphine Bernard et à la *Pieta* douloureuse, toujours

dans l'église les yeux rougis de larmes, enveloppant son divin fils de ses bras maternels.

O Sainte Vierge, que j'ai payée d'une ingratitude proportionnée à l'importance de ton bienfait, ne t'en venge pas, si, dans l'autre monde, lorsque le moment sera venu pour moi de faire sa connaissance, je te prie de me présenter, moi son humble biographe, à celle que j'ai tant admirée !

XII

L'ÉTOILE

En ce temps-là, Delphine ne quittait plus sa mère, ni ses sœurs, soignant ses neveux et ses nièces ; travaillant aux moments de répit que lui laissait son mal.

Avait-elle pu exécuter la commande de sa Rosie qu'elle avait acceptée avec reconnaissance comme une dernière marque de son amitié et de sa bonté?... Pensait-elle encore à cette amie tant aimée? Ont-elles continué leur correspondance? Je suppose qu'elle ne s'est pas

arrêtée soudain; mais je n'ai plus trouvé de lettre.

Delphine ne s'éloignait plus de Paris que pour les séjours d'été au bord de la mer, à Sainte-Adresse, où l'air vif et les effluves iodés des grèves relevaient, par instant, les forces relatives de la chère malade, lui permettant même encore de faire quelques charmantes études.

On habitait, à Sainte-Adresse, une grande maison louée par Mme Bernard la mère. Notre artiste y avait un atelier où elle fit plusieurs portraits, entre autres celui de Marguerite (Mme Deutz) dont nous avons parlé.

Pendant son travail elle se faisait lire par le petit Henry des passages de livres choisis : ses préférences allaient vers André Chénier, Lord Byron, Henry Heine.

Elle s'occupait beaucoup de son neveu Henry, dont les dispositions pour la peinture, où il a depuis conquis un si bon rang, se ma-

nifestaient déjà. Elle lui mit le crayon en main et fut son premier maître. C'était pour elle un nouvel intérêt la rattachant à la vie et qui a dû se transformer en un de ses plus vifs regrets lorsqu'elle dut partir pour ne plus revenir !...

Quand l'inspiration la reprenait, ramenant ses élans lyriques, tandis qu'elle dessinait, elle priait la jeune Amélie de lui jouer quelques morceaux de Mozart qu'elle adorait avant tout. Elle dit un jour à cette charmante enfant : « Quand je serai morte, tu joueras, en pensant à moi, le menuet de Don Juan ; cela me réveillera. »

Elle eut encore des jours de joie où le mal semblait reculer et se faire presque oublier, des renouveaux trompeurs qui semblaient reverdir.

Elle avait une très belle voix de contralto et, comme la poitrine n'était pas atteinte, elle chantait avec beaucoup de charme de vieux

airs rustiques qu'elle aimait. Mais ce n'étaient que des feux de paille qui la réchauffaient pour quelques instants.

Cependant un incident est venu distraire Delphine de ses regrets qui devaient toujours se tourner vers La Chaux-de-Fonds.

Elle eut l'occasion de trouver une amie nouvelle avec qui elle partagea ses enthousiasmes pour l'art.

Une très jeune cantatrice d'une sérieuse beauté, que le temps a respectée, parce que son caractère gracieux est relevé par une intelligence très vive que dirigent un talent et un goût très purs, exempts de toute concession aux engouements de la mode, Mlle Marie Brousse, alors très applaudie, maintenant un des professeurs les plus recherchés, avait aussi sa maison d'été à Sainte-Adresse.

Elle a bien voulu me communiquer quelques impressions de souvenirs concernant Delphine ; impressions très émues, ne trouvant pour qua-

lifier notre amie que les superlatifs les plus tendres, les plus rares !

« Oh ! Delphine, disait-elle, les yeux brillants d'une admiration suggestive, Delphine, c'était le charme ! le charme en tout, même dans la maladie !... Oui, le charme, même ! Si je l'ai aimée ! Mais tout ce qu'il y avait de distingué l'adorait ! M. Cherbuliez en raffollait ! Car elle était délicieuse, quoi qu'elle dît, quoi qu'elle fît... Ses gestes étaient ensorcelants de rythme tranquille et naturel ; sa pauvre vie s'exhalait en essence exquise !

« Oh ! le dernier geste que je me rappelle de cet ange, par quelle poignante éloquence il m'a remuée ! C'était tout à fait à la fin... j'étais allée la voir à Auteuil où elle habitait une maison entourée d'arbres. La malheureuse pouvait à peine respirer, c'était navrant. « Pauvre amie lui dis-je, comme je te vois oppresssée qu'as-tu donc ? » Et elle répondit en étendant ses frêles bras comme pour repousser la mort d'une

façon tranquillement héroïque et sublime : « Je voudrais écarter ces arbres! » — Et je voyais des larmes dans les yeux de Mlle Brousse! et elle répétait d'une façon émouvante ce geste qu'il m'est impossible de traduire ici.

Mais je reviens à Sainte-Adresse. A plusieurs reprises les deux artistes s'étaient vues sur la plage, et une sympathie irrésistible les avait attirées l'une vers l'autre. Elles s'étaient comprises, et aussitôt, bien que notre héroïne, le lecteur le sait, fût la réserve même, elles s'aimèrent dans une absolue confiance d'intimité.

Malheureusement ce ne furent que les derniers rayons de soleil sur les jours de notre malade parcimonieusement comptés. On était au mois d'août, par un temps superbe, et Delphine se passionnait pour les belles nuits de lune. On s'attardait sur cette plage, le soir, quand les bourgeois rentraient chez eux. On se livrait aux extases des crépuscules, dans la solitude immense et le murmure des flots.

Comme deux ombres, la silhouette des deux amies errait dans la brume marine où s'éteignait lentement l'embrasement occidental.

Puis une voix montait, douce, contenue, tremblante et profonde, un peu inculte, mais d'une saveur secrète; Delphine chantait la sérénade de Schubert. Une autre voix, pleine, soutenue, pure et délicieuse, éclatait dans un style large et simple; c'était M[lle] Brousse qui reprenait, sur des paroles italiennes, comme elle l'avait dite, en gondole, à Venise, cette mélodie que le peuple là-bas appelle la sérénade de Roméo.

La lune s'était levée peu à peu et déjà, haute, inondait le paysage de sa poussière d'argent.

La pauvre Delphine se sentait reprise d'une ardeur depuis longtemps oubliée; toute frémissante à la beauté du spectacle, elle contemplait son amie baignée dans la pâle lueur de la planète morte et elle la dessinait sous le charme

du mystère nocturne. Quel chef-d'œuvre elle en eût fait si elle avait encore eu sa virtuosité d'autrefois!

Et la séance finie, Mlle Brousse qui s'ingéniait à trouver des surprises, des moyens de faire manger la triste Delphine qui, hélas! ne mangeait plus, saisissait le moment pour l'entraîner chez elle où il est arrivé à la pauvrette d'être prise de subite fringale à la vue d'une aile de poulet froid habilement oubliée sur la table... Oh! les braves âmes! Ce furent les derniers éclats du feu qui va s'éteindre, car les crises ne tardaient pas à reprendre Delphine, de plus en plus fréquentes, de plus en plus cruelles...

Que de longues heures elle a passées sur cette plage, un livre sur ses genoux, pendant que les enfants creusaient de petits canaux dans le sable pour diriger le flot vers le palais qu'ils venaient d'édifier et qui s'écroulait au milieu des cris de joie!

Elle n'oubliait jamais son album ; de temps en temps elle y notait une idée, y traçait un croquis, tout en veillant sur son petit monde qui à son tour veillait sur la tante Del… comme les petits l'appelaient tendrement : c'était à qui lui apporterait sa potion : « Bois, tante Del…. tu sais que c'est l'heure ! » ou bien : « Prends garde, Del… l'air fraîchit, mets ton châle ! » — « Mais j'ai chaud ! » — et on l'enveloppait quand même et elle se secouait souriante : « Laissez-moi, criait-elle, vous savez bien que je vais mieux ! »

Parfois elle faisait des projets de tableaux pour l'année prochaine… Elle ne laissait voir aucune mélancolie noire…

Hélas ! elle se sentait mourir en regardant son petit monde qu'il faudrait quitter…

Que se passait-il sous cette apparente sérénité, la nuit, lorsque, seule, elle regardait défiler, par l'insomnie, sa vie si splendide au départ… et qu'elle sentait les morsures du mal

qui la dévorait lentement, mais sûrement? Personne n'a vu ses larmes amères.

Que de retours elle a dû faire sur son heureuse enfance! Car chez les jeunes mourants comme chez les vieillards, les dernières heures rappellent les premières. Celle des affres est précédée de celle des blancheurs, des attendrissements ingénus. Ceux qui s'approchent du suaire ont des moments où ils se croient encore couchés dans les draps du berceau. . . . . . .

Ce berceau pour Delphine était Nancy.

Elle y était née en 1825, l'avant-dernière de dix enfants. Qu'y revoyait-elle? Ici tout est mystère; plus rien pour nous guider dans nos recherches.

Nous savons seulement, par Mme Franck, qu'elle fut une enfant exubérante et gaie, « étonnante de prodigieuse intelligence », ayant, comme elle le dit, « la bosse de la saillie » et à côté de bien des défauts, « un vif amour pour la vertu et déjà l'héroisme de la cons-

cience. Sa vivante expression et sa rectitude de jugement » tenaient sa sœur aînée dans une « surprise continuelle ». Elle avait, « dans le geste et dans la parole, quelque chose de passionné qui l'épouvantait ».

Joignez à cela ses précoces extases devant les beautés de l'Art et de la Nature ; écoutez-la, au frais éveil de l'azur matinal, gazouiller son babil printanier ; imaginez l'exquis bouton de la splendide fleur qu'elle allait ouvrir, et jugez de ce que, sous cette obscurité qui nous la cache alors, nous perdons d'étincelles, de perles d'aurore, d'effluves embaumés, avant les souffles desséchants et les secousses des équinoxes.

Grâce à Émile Michel, nous connaissons les joies de Metz. Mais nous n'avons rien de Nancy ; rien des choses qui ont provoqué chez l'enfant l'amour de l'Art.

Nous en sommes réduits aux hypothèses du roman.

Dans ses visions nocturnes, Delphine doit revoir, entre les blonds coteaux couverts de vignes que couronne la forêt de Haye, cette plaine fertile qui, lorsque nous l'avons traversée, nous a parfois rappelé la campagne de Rome; coupée par les ondulations de la Meurthe qui prend des airs de petit Tibre avec ses rives effritées dont le sable mêlé d'argile s'écroule entraîné au fil de l'eau.

Elle revoyait la vieille ville aux quartiers pittoresques et peut-être cette église Saint-Epvre où elle a dû entrer, attirée par cette fresque à moitié effacée, du temps d'Antoine de Lorraine, et qui était alors attribuée à Léonard de Vinci. Troublée par cette vision énigmatique, elle se sera oubliée là, en rêveries, exaltée aux accords de l'orgue (comme plus tard, elle nous le raconte pour une autre occasion). Dans ces rêves mystiques, aux ondes lentes du plain-chant, aux vacillations fumeuses des cierges, quoique respectueuse de l'orthodoxie de son culte,

peut-être aura-t-elle respiré cette indulgence planant au-dessus du fanatisme dogmatique et cette large ferveur d'une philosophie qui domine tout, celle du Bien et du Beau (dont elle nous entretient dans une de ses lettres), cherchant partout, même dans le libre examen, à hausser son âme et son cœur !

Quelques souvenirs du musée très pauvre alors (mais il faut si peu pour éveiller l'imagination des enfants) doivent aussi repasser dans son esprit, et les jours fériés, éblouissants au blanc soleil, les rues pavoisées de l'ancienne ville ducale où elle allait habillée de frais, entre ses sœurs nombreuses, alternées dans leur riche poussée de plantes rares, devant l'admiration des braves lorrains et l'orgueil naïf et si bien justifié de l'excellente mère qui les conduisait.

Oui, tout cela a dû repasser par la langueur des lentes nuits, au milieu du vide présent. Que c'était bon, autrefois, de rêver dans le lit

aux journées qui se préparaient, quand les feux levants du soleil traversaient les rideaux !

Oui ! ses regrets étaient faits de printemps roses, d'étés d'or dans le cadre noir des forêts, d'automnes graves et pourprés et même de la monotonie pensive des jours de pluie et de beaux hivers dont l'âpre azur bleuissait les neiges étendues sur les toits gothiques du vieux Nancy. Oh ! comme alors les froides gelées la trouvaient forte contre la bise qui, sous la fourrure du boa, cinglait ses joues allumées de verdeur, dans la brume de sa pure haleine évaporant ses auréoles.

Elle a revécu tout cela avec la netteté de la voyante consolée par le pressentiment des fêtes célestes où se prolongerait son amour de tout ce qu'elle chérissait, dans l'éternel revoir. Car elle croyait à la vie future.

C'est ainsi qu'elle déclina, se raccrochant encore, par instants, à son énergie morale ; reprenant le dessus, aidée de tant de soins ; ne

pouvant se décider à abandonner ses crayons et la lutte du travail.

Nous sommes au bout de l'odyssée de ce mal, qui mit plus de quinze années à vaincre notre héroïne.

Je viens de voir chez M[me] Deutz divers de ces pastels que Delphine a dessinés à Sainte-Adresse. Les uns, toujours charmants, ont attendri la vaillance des débuts en douceur exquise ; d'autres, les derniers, trahissent le vacillement du regard et la défaillance de la main, tout en gardant je ne sais quel charme secret, dans des pénombres qui ne sont plus de la terre et où l'on voit qu'elle a bravement lutté jusqu'à la fin...

Mais les mauvais temps arrivaient. Des buées de plomb se traînaient sur la mer livide et les vents furieux chassaient de Sainte-Adresse notre touchante et intéressante colonie parisienne.

La grande maison fermait ses volets, muette jusqu'à l'été prochain, veuve des cris joyeux

des enfants, des chansons et des lectures, et des pâles sourires et des rêves nocturnes...

Reverra-t-elle Delphine? Cette question, renouvelée depuis plusieurs années, n'avait jamais été tant justifiée.

Son état empirait de jour en jour, défiant les soins maternels qui la disputaient à la mort bien au delà de la prédiction des médecins.

La pauvre malade avait replié ses ailes et ne songeait plus à se défendre, résignée...

J'ai vu chez Mme Deutz le dernier dessin qu'elle a tracé d'après elle-même, suprême souvenir qu'elle a voulu laisser aux siens.

Elle a quitté la coiffure de Raphaël, de lourds bandeaux ondulés encadrent son front et ses pommettes plus saillantes. Si elle ressemble moins au Sanzio dont nous n'avons pas de portrait in extremis, on peut dire que ses amis de Vienne avaient raison, qui la comparaient à Rachel. Mais je me figure la grande tragédienne, sous les frissons du Cannet, beaucoup plus

sombre dans son effarement de fauve traqué par la mort.

Je ne sais quoi de rayonnant tremble sur cette image brumeuse et à demi effacée de notre amie, en même temps solennelle dans sa simplicité, comme si l'on y devinait son incorporelle éternité.

Dans son impuissance physique, elle n'a pu fixer là que les pâles et suprêmes éclairs de la tendresse d'une âme qui va partir. La virtuosité est absente, le sentiment persiste, illuminé dans le rêve des inconsistances mystiques.

J'ai en ce moment, sous les yeux, une photographie d'elle d'après nature, où l'on sent approcher l'agonie.

Elle tourne à droite son visage et rentre à gauche sa maigre poitrine. Elle est assise sur un fauteuil, la tête et le cou frêle retirés vers les épaules comme pour s'y réchauffer : la nuque et la courbe du dos frileusement enve-

loppées sous une capeline de laine blanche bordée de noir.

Elle a comme un mouvement de recul, les mains ramenées l'une sur l'autre : une attitude d'ange blessé, les prunelles ébouies aux célestes clartés, dans l'inaltérable placidité de sa conscience transparente.

Ces mains toutes petites et osseuses cachent le bout des doigts sous un volant de la robe, sauf l'index dont on voit l'ongle... et j'ai envie de pleurer lorsque je songe au prestige d'art et de vie qui s'épanouissait sous cet index fluet, mais si ferme, lorsqu'elle faisait, d'une copie de Rubens, presque une création.

Ses traits se sont allongés et effilés dans sa beauté purement céleste.

Au pieux sourire de ses lèvres, on sent qu'elle est entourée d'êtres aimés dont il faut encore tromper les regards inquiets. Son air languissant est presque heureux. Elle entrevoit d'ineffables repos! Ah! ces luttes de l'art qu'il faut

toujours recommencer jusqu'à cet épuisement qu'elle se reproche encore comme une paresse ; ah! c'est décidément trop fatigant!. . pour ce corps exténué dont, après chaque effort, le vautour venait boire le sang!... Il vaut mieux aller vivre cet idéal en vain cherché sur terre. Oui! elle va bien se reposer là-haut! Mais... elle tourne la tête... elle hésite... c'est comme au départ pour Vienne... Ils sont là : « elle ne pourra pas emporter tout son petit monde... » Qui soignera les neveux? « qui les conduira à la mer? Et Pauline qui est malade?... » Oui, elle lutte, « elle aurait besoin de se dire que son absence ne sera pas si prolongée... » Et, hélas! elle s'accuse une dernière fois de « n'arriver à rien pour personne, de manquer d'initiative... » de « ne penser qu'à l'autre monde lorsqu'il faudrait agir dans celui-ci!... »

Va, tu peux mourir, Delphine, ton humilité et ta charité ne seront pas démenties une seule fois!

La gloire mondaine? en quoi te grandirait-elle? Ce n'est que par modestie que tu as pu l'aimer, et jamais tu ne l'as réclamée...

Et moi je me prosterne devant cette sainte qui va mourir et j'adore...

Dieu rappela dans son sein Delphine Bernard le 29 septembre 1864...

Elle est morte à Auteuil.

. . . .

Et elle rayonne, dans un monde choisi, loin des misères terrestres, de toute cette gloire de grande étoile dont le nôtre l'avait frustrée, et où elle reste modeste et bonne, entre ses parents bien-aimés et sa Rosie ; elle rayonne de toute cette gloire dont le reflet, lorsque s'est entr'ouvert le ciel, a éclairé un instant sa dépouille mortelle ; car la mort en la délivrant l'avait illuminée d'une incomparable transfiguration.

Elle semblait ne pas avoir vingt ans. Celui

qui, à travers ses larmes, l'a adorée une dernière fois dans son cercueil, m'a dit avoir conservé en son cœur l'image, effaçant toutes les autres, d'une jeune fille de merveilleuse beauté.

Toute trace de la maladie avait disparu, sous une irradiation inconnue à la vie la plus splendide.

Les belles consciences, en quittant leur demeure mortelle, la revêtent d'un charme infini laissé par la suprême vision des gloires éternelles.

Les anges, de leurs doigts invisibles, viennent relever ces traits que la souffranee contractait et affaissait ; ils y répandent un calme auguste ; ils embrument de rosée céleste ces paupières qui ne se lèveront plus ; ils fleurissent d'une sérénité azurée cette bouche surnaturellement souriante et, hélas ! close à jamais !

Et tandis que l'âme remonte là-haut dans la fluidité de son essence, l'immobilité définitive de la dépouille pèse tout le néant que cette âme

allégeait. Une pâleur de marbre dit toute la majesté de la mort et la vanité de cet ineffable chef-d'œuvre qui va tomber en poussière, ne laissant que son souvenir inspirateur et béni...

Dors, Delphine!

Ah! pourquoi ta cendre, que l'avidité de la tombe retient prisonnière, ne peut-elle se mêler librement à la terre, y renaître en une fleur exquise, et voir, parmi les saphirs de la nuit, scintiller, là-haut, le pur diamant de ton Étoile!

. . . .

TABLE

TABLE

Achevé d'imprimer

le vingt-six avril mil neuf cent deux

PAR

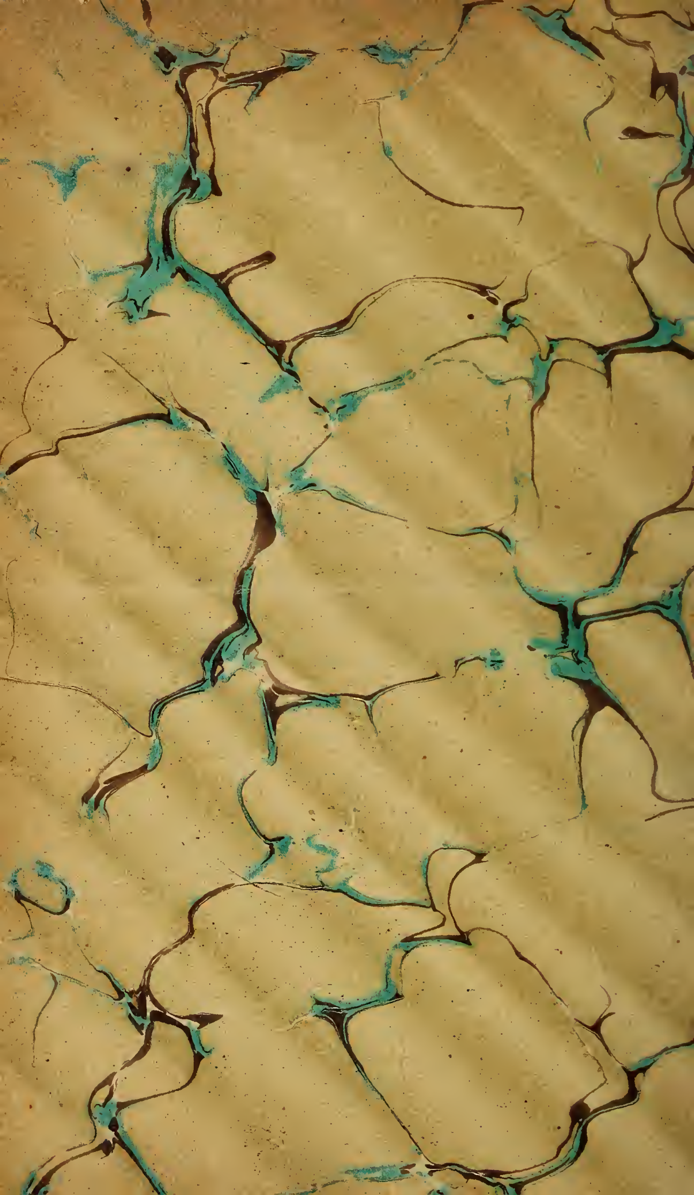
ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

I. — 3779.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 5.-3779.




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01500 5164

